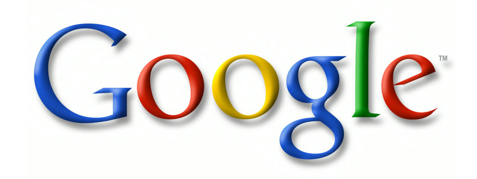
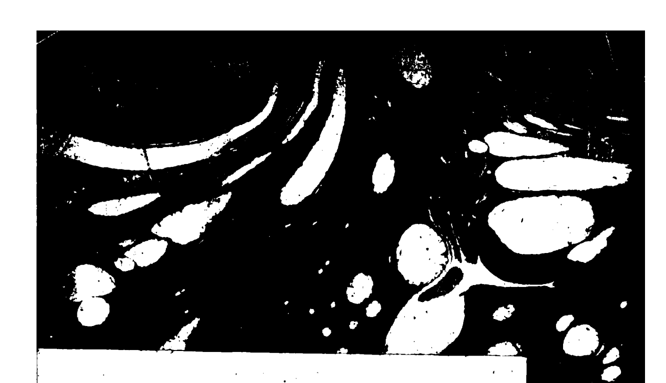
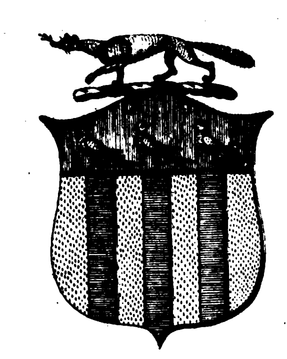








LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

XII. RECUEIL.



A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez LE MERCIER & BOUDET, Imprimeurs-Libraires, au Livre d'Or, près S. Yves.

ET

Chez MARC BORDELET, vis-à-vis le Collége de Louis le Grand.

M DCC XLI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



AUX JESUITES DE FRANCE.



MES REVERENDS PERES,

Je continue à vous communiquer les Lettres que nous écrivent les Missionnaires de notre Compagnie, & je me flatte que celles-ci ne vous intéresseront pas

moins que les précédentes.

La Carte qui eſt à la tête de ce Recueil, eſt la premiere qui ait été faite du pays des Moxes. *Les Miſſionnaires qui ont pénétré depuis peu d'années dans ces Terres infidéles, l'ont dreſſée avec aſſez de ſoin: ils n'ont pu guére y marquer que les rivieres qui arroſent les campagnes, & les diverſes Peuplades où ils ont raſſemblé tant de Barbares, qui vivoient auparavant comme des bêtes épars çà & là dans les forêts & ſur les montagnes.*

Le pays des Moxes eſt ſitué ſous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Capricorne, derriere cette chaîne de

montagnes qui ferment le Pérou: il s'étend du Sud au Nord; depuis le 20e jusqu'à l'11e degré. C'est par ces montagnes qu'il est terminé au Couchant & au Midi. A l'Orient sont les Nations des Chiriguanes, *des* Chiquites, *des* Baures, *& beaucoup d'autres Nations idolâtres qui s'étendent jusqu'au Brasil. Il est borné au Septentrion par les Nations des* Itonamas, *des* Cayubabas, *des* Toromonas, *& plusieurs autres Nations barbares qui habitent des terres immenses terminées par le fameux fleuve Maragnon.*

Toute cette contrée est coupée de plusieurs rivieres: les deux

principales sont le Mamoré, & le Béni, qui coulent du Sud au Nord, & qui après s'être grossies des eaux de toutes les autres rivieres qu'elles reçoivent dans leur lit, vont se décharger dans le fleuve Maragnon.

Comme la terre est presque partout fort basse, il arrive que dans les tems de pluie les rivieres se débordent, & inondent les campagnes jusqu'à les rendre navigables; c'est ce qui produit une stérilité presque générale, & ce qui empêche la multiplication des troupeaux.

La diversité des saisons qui partage ailleurs chaque année, est tout-à-fait inconnue dans ce

pays, d'un jour à l'autre l'air y est excéssivement chaud ou excessivement froid. Le climat de sa nature est brûlant, mais il vient souvent du côté du Sud un vent extrémement froid qui glace. Cette alternative presque continuelle d'une chaleur extrême & du froid le plus piquant jointe à l'humidité de la terre, rend l'air mal sain, & cause de fréquentes & de dangereuses maladies.

Les naturels du pays se font du pain de mays & d'une racine qu'ils appellent Yuca. Ils vivent aussi de leur chasse & de leur pêche. Les Missionnaires y ont conduit des troupeaux de vaches, ils y ont planté des cannes de su-

cre & du ris, ils y ont semé pareillement des légumes; & c'est avec ce secours qu'ils font subsister tant de Peuples, & qu'ils les retiennent dans les Peuplades où ils les ont rassemblés.

On ne trouve dans ces terres ni or, ni argent, ni rien de ce qui excite la cupidité des Européans. La pauvreté de ces Indiens est extrême; avant leur conversion ils alloient presque nuds, ils n'avoient d'autres biens que leur arc, leurs fléches, & un hamac, qu'ils suspendoient entre deux arbres, & sur lequel ils prenoient leur sommeil. Il n'y avoit parmi eux nulles loix, nulle police, nulle forme de gouverne-

ment, nulle connoissance des arts, nulle distinction de riches & de pauvres, de nobles & de roturiers : les conditions étoient parfaitement égales, chacun vivant à son gré dans une indépendance absolue, & se faisant justice à soi-même des insultes qu'il avoit reçues.

Le pays des Moxes se partage en diverses Nations, on y parle plus de trente langues tout-à-fait différentes les unes des autres; on a donné à toutes ces Nations le nom de Moxes, parce que la Nation des Moxes est la premiere qui a été éclairée des lumieres de la foi, & qui a donné entrée à l'Evangile

dans ces Terres barbares.

Toutes ces Nations se faisoient continuellement la guerre ; quelques-unes vivoient de chair humaine : on les voyoit aller à la chasse des hommes à peu près comme on va à la chasse des bêtes. Leur attention étoit de faire beaucoup de prisonniers qu'ils emmenoient avec eux : ensuite ils les engraissoient avec soin, comme on engraisse les animaux, & ils les tuoient les uns après les autres pour les faire servir à leurs repas.

Ces Indiens sont tous idolâtres ou athées : les uns adorent le Soleil, d'autres la Lune ; quelques-uns adorent les Vents, &

quelques autres le Démon: la plûpart vivoient sans aucun sentiment de Religion, du moins les Missionnaires n'ont pu découvrir parmi eux le moindre vestige d'aucun culte religieux. Ils ont l'esprit grossier, inconstant, & intéressé. Du reste, ils se rendent dociles aux instructions des Missionnaires, & ils paroissent susceptibles des impressions de piété qu'on leur donne.

Avant que les Espagnols fissent la conquête de l'Amérique, les Incas ou Empereurs du Pérou entrerent à main armée chez les Moxes, mais ils dédaignerent de subjuguer un si misérable pays, & ils se contenterent de répandre

la terreur de leur nom parmi ces Peuples.

Les premiers Espagnols s'efforcerent pareillement de pénétrer dans ces terres, mais ils ne purent supporter les incommodités du climat, & ils furent contraints de se retirer sans avoir trouvé aucun Indien sur leur route; à leur approche les Indiens avoient pris la fuite, & s'étoient cachés dans les forêts.

Dans la suite des tems Don Benoît de Ribera assembla un corps d'armée pour conquérir ces Nations, afin de s'ouvrir un passage jusqu'au grand Païtiti, où il se flattoit de trouver des richesses immenses: ce fut avec le

même succès. Ses troupes ne purent résister à la rigueur du climat, ni vivre dans un lieu si stérile, & son projet s'évanouit presque aussi-tôt qu'il l'eut formé.

Ce ne fut qu'en l'année 1675. *que le P. Cyprien Baraze, pressé du desir de gagner à Jesus-Christ tant de Nations infidéles, surmonta les plus grands obstacles avec un courage héroïque. Ses travaux, le succès dont Dieu bénit sa Mission, & sa mort glorieuse, se trouvent décrits assez au long dans le dixiéme de nos Recueils. Par-là il ouvrit un vaste champ au zéle des Ouvriers de sa Compagnie, qui continuent*

depuis ce tems-là à étendre le Royaume de Jesus-Christ parmi ces Barbares. Quelques-uns de ces hommes Apostoliques ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Evangile, entr'autres le P. Balthazar de Espinosa, lequel, après avoir converti un grand nombre d'Infidéles, fut percé de fléches par les peuples appellés Mobimas *le 6. de Juillet de l'année* 1709. *à la trente-deuxiéme année de son âge.*

Outre cette Carte du pays des Moxes, *dont j'ai cru,* MES REVERENDS PERES, *devoir vous donner ici une idée générale, vous en trouverez une autre de la célébre riviere des A-*

mazones. Elle fut dressée en l'année 1707. par le P. Samuel Fritz, qui remplit depuis long-tems les fonctions de Missionnaire sur ce grand Fleuve, qu'il a parcouru depuis sa source jusqu'à son embouchure. J'aurois pu m'étendre davantage dans la description de ce Fleuve, mais il m'a paru inutile de répéter ce qui est traité fort au long dans une Relation Espagnole du P. Dacugna, laquelle a été mise en notre langue par feu M. de Gomberville de l'Académie Françoise. Cette traduction vient d'être réimprimée tout récemment, & on peut aisément la consulter.

La Lettre du P. Tachard arri-

va presque en même tems que la nouvelle de sa mort ; dont je vous fis part l'année derniere. Ce qu'il dit des Chrétiens de S. Thomas, donne lieu à faire ici une observation qui n'est pas hors de propos. Vous avez lû sans doute dans l'Histoire critique du vieux Testamẽt, ce que l'Auteur de cet Ouvrage rapporte sur la réformation qui a été faite dans la créance & dans les cérémonies de la Chrétienté de S. Thomas. Il avance hardiment que Don Alexis de Meneses, Archevêque de Goa, & les Missionnaires ont introduit quantité de nouveautés dans les cérémonies de ces Chrétiens des Indes ; qu'ils n'ont pas

fait difficulté d'altérer leurs Missels ; que les réformations introduites par les Missionnaires dans la créance & dans les cérémonies de ces peuples, ont été faites la plûpart mal à propos & peu judicieusement. Ce sont les propres paroles de l'Auteur de cette critique. Sur quoi on pourroit lui demander sur quelle preuve il fonde ce qu'il avance; car il n'en apporte aucune : s'il a vû les Livres des Thoméens avant & après leur correction, & s'il les a confrontés ensemble : si c'est introduire des nouveautés, que de rétablir l'usage des Sacremens presque aboli, que d'introduire la matiere & la forme légitime de

ces mêmes Sacremens; par exemple, pour l'Eucharistie, du véritable pain à la place de baignets chauds dont on se servoit, du vin de vigne, au lieu du vin de palmier qu'on y employoit : que d'abolir la coûtume d'excommunier solemnellement le Pape S. Léon, & de faire commémoration de plusieurs hérésiarques, comme d'autant de Saints; que de défendre à des gens sans caractere d'imposer les mains au Sacre des Evêques & à l'Ordination des Prêtres, & ainsi du reste. Enfin, si c'est altérer leurs Missels, que d'en retrancher des erreurs grossieres, & l'hérésie Nestorienne qui étoit énoncée en termes for-

mels? Il n'y a guére eu d'entreprise plus glorieuse, plus difficile, ni qui ait été exécutée avec plus de constance & de sagesse que la réformation de l'Eglise des Thoméens: les Evêques des Indes dans les Conciles de Goa, & l'Archevêque de Goa dans le Concile de Diamper, aidés des plus habiles Théologiens (car il y en a de tous les Ordres dans les Indes, & d'aussi habiles que ceux d'Europe) ont éxaminé mûrement la créance des Nestoriens; & ce qu'ils ont jugé à propos de réformer, méritoit certainement de l'être.

Depuis l'impression de ces Lettres, nous avons appris que la

Mission du Carnate est maintenant assez tranquille de la part des Infidéles, & que le P. de la Fontaine a été reçu avec distinction d'un Prince Gentil, après avoir confondu les Brames en sa présence dans une dispute publique. Il n'en est pas de même de la Mission de Maduré. Le P. Manuel Machado Portugais, a été mis aux fers dans la ville de Tanjaor, *& on lui a déja fait souffrir une question rigoureuse.*

Cette Chrétienté vient de perdre le P. Martin, l'un de ses plus anciens Missionnaires, & dont vous avez vû si souvent des Lettres dans nos Recueils: j'en ai encore une à vous communiquer qui

n'a pû trouver sa place dans celui-ci. Quelques affaires l'avoient appellé en France & de-là à Rome : il s'y trouva lorsqu'on équipoit à Civita-Vecchia les Galéres que le Pape envoyoit au secours de Corfou. Sa Sainteté ayant chargé les Jésuites de faire une Mission sur ces Galéres, le P. Martin, tout incommodé qu'il étoit alors, s'offrit pour partager les travaux des Missionnaires. Il choisit pour lui l'Hôpital des Galeriens, & il s'employa au service de ces malheureux avec une charité si peu ordinaire, que le Pape en fut informé, & loua son zéle. Le Missionnaire ayant obtenu la permission de venir à Ro-

me pour assister à la cérémonie de la Béatification du B. Regis, Sa Sainteté le démêla dans la foule, lui témoigna publiquement combien elle étoit contente du bien qu'il avoit fait à Civita-Vecchia, & lui ordonna d'y retourner incessamment pour achever l'ouvrage qu'il avoit commencé. Il y retourna en effet, & sans garder nulle mesure, il se livra à tous les excès de son zéle dans un lieu, que le pourpre & les fiévres malignes rendoient très-contagieux. Bien qu'il fût d'une constitution robuste, il ne pût résister à tant de fatigues & à la malignité d'un air si corrompu : une fiévre pestilente le saisit tout à coup, &

l'obligea de retourner à Rome pour s'y faire traiter : il en mourut peu après son arrivée plein de consolation & mérites, & il eut l'avantage de recevoir au lit de la mort la Bénédiction Apostolique que Sa Sainteté lui avoit envoyée. Trois jours avant sa mort on le trouva sans fiévre, & on le crut hors de danger : lui seul en jugea autrement. On présume que Dieu lui fit connoître alors que sa derniere heure approchoit : « Trois jours, dit-il, à une » personne de confiance, encore » trois jours pour expier le reste » de mes péchés, & je suis prét de » paroître au tribunal de mon » souverain Juge. J'attends tout

» de sa miséricorde infinie ». Il avoua à la même personne que depuis 25 ans il demandoit à Dieu deux graces: celle de mourir pour le salut des ames, & celle de recevoir les derniers Sacremens avant sa mort: l'une & l'autre lui ont été accordées, si son sang n'a pas été répandu par les Barbares, comme il le souhaitoit ardemment, du moins a-t-il été la victime de sa charité.

Le P. Martin avoit toutes les qualités propres à la vie Apostolique; une complexion robuste & pleine de feu, un extérieur modeste & recueilli, l'esprit excellent, beaucoup d'habileté dans la Théologie & dans les Mathématiques,

tiques, une mémoire heureuse pour apprendre toute sorte de langues : sans parler des langues sçavantes, il possedoit encore le Turc, le Persan, l'Arabe, le Portugais, & la langue qu'on parle au Maduré. Enfin, à un zéle ardent pour le salut des ames, il joignoit un courage qui le rendoit intrépide au milieu des plus grands périls. Un seul trait vous le fera connoître. Le Vaisseau qui le porta à ses Missions avec cinq autres Jésuites, fut assailli de la plus affreuse tempête : tout le monde étoit consterné, & la frayeur d'une mort prochaine étoit déja peinte sur tous les visages : le P. Martin lui seul étoit tranquille

au milieu de l'allarme générale, & s'adressant à ses chers compagnons : « Courage, mes Peres, » leur dit-il, Dieu est content de » notre bonne volonté : s'il veut » que nous achevions ici notre » sacrifice, ne devons-nous pas » être contens nous-mêmes ?

La Mission des Indes a fait encore une autre perte qui a été pleurée de tous les Chrétiens, & des Idolâtres même. M. Laynes, Evêque de Méliapor & ancien Missionnaire de Maduré mourut l'11e de Juin de l'année 1715. à la huitiéme année de son Episcopat. C'étoit un Prélat qui réunissoit en sa personne toutes les vertus Religieuses & Episcopa-

les. Il étoit entré à l'âge de 15 ans dans notre Compagnie, & il conserva jusqu'au dernier soupir cette innocence de mœurs qu'il y avoit apportée dans un âge si tendre : il avoit une conscience infiniment délicate, & un attrait particulier pour la priere ; outre le tems qu'il donnoit chaque jour à celle qui est préscrite aux Ecclésiastiques, il passoit encore plusieurs heures en oraison. Il se privoit des choses les plus nécessaires par amour de la pauvreté, & le peu qu'on lui donnoit pour soutenir sa dignité, il le distribuoit presque tout aux pauvres. Tout Evêque qu'il étoit, & nonobstant les fatigues de ses courses

Apostoliques, il ne relâcha jamais rien de l'abstinẽce rigoureuse qu'observent les Missionnaires de Maduré. Cinquante mille Infidéles qu'il a baptisés, un plus grand nombre à qui il a conféré le Sacrement de la Confirmation, toutes les Provinces depuis le cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine qu'il a visitées ; car son Diocése comprend toute cette étẽdue, sont des preuves de son zéle & de sa vigilance Pastorale. Il venoit de finir la visite de toutes les Eglises du Royaume de Bengale, lorsqu'il se retira dans notre Maison de Chandernagor, pour y faire, selon la coûtume, les exercices spirituels pendant dix jours ;

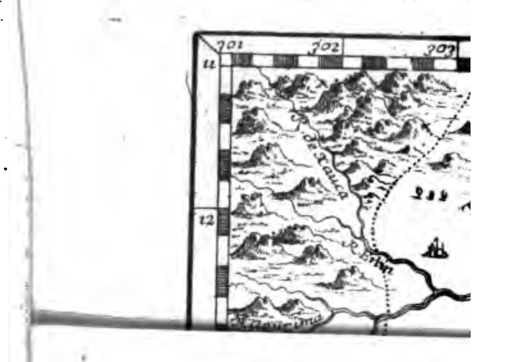
le troisiéme jour de sa retraite il se trouva si mal à l'Autel, qu'il fut obligé d'interrompre le S. Sacrifice, aprés lequel il ne vécut plus que huit jours. Ses obséques se firent dans notre Eglise où il fut inhumé; il y eut un grand cōncours de peuples: les soupirs & les sanglots continuels des assistans firent l'éloge du défunt. Ce sont des particularités que nous avons apprises du P. Barbier qui á recueilli les derniers soupirs de ce grand Prélat, & qui l'a accompagné quatre ans de suite dans la visite de son Diocèse.

Je ne vous dis rien des autres Lettres cōtenues dans ce Recueil.

Celle où il est parlé d'une jeun Iroquoise, dont Dieu a bien voul manifester la sainteté par les gué risons miraculeuses qui se font à son tombeau, aura sans doute de quoy vous édifier. Je crois que vous lirez aussi avec plaisir ce que le P. Dentrecolles écrit de la maniere dont se fait à la Chine cette belle porcelaine, si estimée dans tous les pays du monde. Le détail dans lequel il entre pourra être de quelque utilité en Europe. Je suis avec beaucoup de respect dans l'union de vos saints Sacrifices,

MES REVERENDS PERES,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur en N. S.
J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.



la decouverte, sont entre le 10


Septentrion
303
306
307
308
309
11
12
R. Beni
Catubabas
lac
R. Itonamas
Itonamas
R. Mamore
S. Martin
R. Guazumiri
S. Joachin
LOS

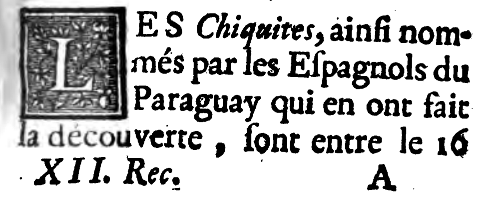
ETAT



ÉTAT DES MISSIONS DES PP. JESUITES DE LA PROVINCE DU PARAGUAY,

PARMI LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE Méridionale, appellés *Chiquites*, & de celles qu'ils ont établies sur les rivieres de Parana & Uruguay dans le même Continent.

Tiré d'un Mémoire Espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le P. François Burges de la Compagnie de JESUS, *Procureur Général de la Province du Paraguay.*



LES *Chiquites*, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay qui en ont fait la découverte, sont entre le 16

degré de latitude auſtrale, & le Tropique du Capricorne: ils ont à l'Occident la Ville de S. Laurent & la Province de Sainte Croix de la Sierra, & s'étendent vers l'Orient environ cent quarante lieues juſqu'à la riviere Paraguay. Au Nord cette Nation eſt terminée par les montagnes des *Tapacures* qui la ſéparent de celle des *Moxes* : au Sud elle confine avec l'ancienne Ville de Sainte Croix.

Le pays a environ cent lieues du Nord au Sud : ſon terrein eſt montagneux, il abonde en miel, on y trouve des Cerfs, des Buffles, des Tigres, des Lions, des Ours & d'autres bêtes ſemblables ; les pluies & les ruiſſeaux forment de grandes marés où ſe trouvent des Crocodiles & certaines eſpeces de poiſſons. Dans la ſaiſon des pluies le pays eſt

tout inondé, alors tout commerce cesse entre les Habitations. Comme durant l'Hyver le plat pays est tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, & ils y ont d'ordinaire une bonne récolte de mays, de racines d'yuca, de magnoc dont ils font de la cassave qui leur sert de pain, de patates, de légumes, & de divers autres fruits.

Le dérangement des saisons & la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, & souvent même la peste qui enléve quantité de monde. Ces peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manieres de se faire traiter dans leurs maladies: la premiere est de faire su-

cer la partie où ils ſentent de la douleur, par des gens que les Eſpagnols ont appellés pour cette raiſon *Chupadores*. Cet emploi eſt exercé par les Caciques qui ſont les principaux de la Nation, & qui par-là ſe donnent une grande autorité ſur l'eſprit de ces peuples. Leur coûtume eſt de faire diverſes queſtions au malade : Où ſentez-vous de la douleur, lui demandent-ils? En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie? N'avez-vous pas répandu la chica? (c'eſt une liqueur enyvrante dont ils font grand cas) N'avez-vous pas jetté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortue? Si le malade avoue quelqu'une de ces choſes, juſtement, reprend le Médecin, voilà ce qui vous tue ; l'ame du cerf ou de la tortue eſt entrée dans votre

corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le Médecin suce ensuite la partie mal affectée, & au bout de quelque tems il jette par la bouche une matiere noire : voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le second reméde auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares : ils tuent les femmes Indiennes qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal, & offrant ainsi par avance cette espece de tribut à la mort, ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, & que leur esprit ne va pas plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes inter-

nes qui altérent la ſanté.

Ils ont la plûpart la taille belle & grande, le viſage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laiſſent croître leurs cheveux ; ils vont preſque tout nuds, ils laiſſent pendre négligemment ſur leurs épaules un paquet de queues de ſinge, & de plumes d'oiſeaux qu'ils ont tués à la chaſſe ; afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils ſe percent les oreilles & la lévre inférieure, où ils attachent une piece d'étain : ils ſe ſervent encore de chapeaux de plumes aſſez agréables par la diverſité des couleurs. Les ſeuls Caciques ont des chemiſettes : les femmes portent une eſpece de tablier qui s'appelle dans leur langue *Typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouver-

nement : cependant, dans leurs Assemblées ils suivent les avis des Anciens & des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans, ils doivent l'acquerir par leur valeur & par leur mérite. Ils passent pour braves, quand ils ont blessé leur ennemi, ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier & hautain. Du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, & souvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la Poligamie ne soit pas permise au peuple, les Caciques peuvent avoir deux ou trois femmes : comme le rang qu'ils tiennent les oblige à don-

ner ſouvent la *Chica* *, & que ce ſont les femmes qui l'apprêtent, une ſeule ne ſuffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun ſoin de l'éducation des enfans, & on ne leur inſpire aucun reſpect pour leurs parens ; ainſi abandonnés à eux-mêmes ils ne ſuivent que leur caprice, & ils s'accoûtument à vivre dans une indépendance abſolue.

Leurs cabanes ſont de paille faites en forme de four : la porte en eſt ſi petite & ſi baſſe, qu'ils ne peuvent s'y gliſſer qu'en ſe traînant ſur le ventre : c'eſt ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Eſpagnols, comme qui diroit, *Peuples rappetiſſés*. Ils en uſent ainſi, à ce qu'ils diſent, afin de ſe mettre à couvert des

* Liqueur faite de mays, de magnoc, & de quelques autres fruits, qui eſt en uſage dans leurs feſtins.

Mosquites, dont on est fort incommodé durant le tems des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans, car à cet âge ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur pere. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes, & qu'ils les régalent en leur donnant la *Chica*. Ces sortes de festins qui durent d'ordinaire trois jours & trois nuits, se passent à boire, à manger & à danser. C'est à qui boira le plus de la *Chica*, dont ils s'enyvrent jusqu'à devenir furieux. Alors ils se jettent sur ceux dont ils croyent avoir reçu quelque affront, & il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle maniere ils paſſent la journée dans leurs Villages : ils déjeûnent au lever du Soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la roſée ſe paſſe ; car, ſelon eux, elle eſt fort nuiſible à la ſanté. Quand le Soleil eſt un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur qui leur tiennent lieu de béches. A midi ils viennent dîner. Sur le ſoir ils ſe proménent, ils ſe rendent des viſites les uns aux autres, ils ſe donnent à manger & à boire : le peu qu'ils ont ſe partage entre tous ceux qui ſe trouvent préſens. Comme les femmes ſont ennemies du travail, elles paſſent preſque tout leur tems à ſe viſiter & à s'entretenir enſemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller querir du bois, de cuire le

mays, l'yuca, &c. de filer de quoy faire leur *typoy*, ou bien les chemisettes & les hamacs de leurs maris; car pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre, qu'elles couvrent d'un simple tapis de feuilles de palmiers, ou bien elles se reposent sur une claye faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du Soleil, & aussitôt après ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons & de ceux qui ne sont pas mariés: ceux-ci s'assemblent sous des arbres, & ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du Village. Leur danse est assez particuliere: ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, & qui par conséquent ne rend que deux tons.

Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derriere les garçons, & ils ne vont prendre du repos, qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le tems de leur pêche & de leur chasse suit la récolte du mays. Quand les pluies sont passées, lesquelles durent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de May, ils se partagent en diverses troupes, & vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'Août, qui est le tems auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a guéres de Nation,

quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque Divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au Démon qu'ils appréhendent extrémement. Ainsi ils vivent comme des bêtes, sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre Dieu que leur ventre, & bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a porté à détruire tout-à-fait les Sorciers qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie, & même à présent il suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit.

Cependant, ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, sur-tout

par rapport au chant des oiseaux qu'ils observent avec une attention scrupuleuse : ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, & de-là ils jugent souvent que les Espagnols sont prêts de faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfans se séparent de leurs peres, & les peres ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers ; les liens de la nature qui sont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir ensemble : un pere vendra son fils pour un couteau ou pour une hache ; c'est ce qui faisoit craindre aux Missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des Bourgades ; ce qui est absolument nécessaire, car il en faut faire des hom-

mes avant que d'en faire des Chrétiens.

Après avoir donné une connoissance générale des mœurs de cette Nation, il faut parler de la maniere dont l'Evangile lui fut annoncé, & de ce qui donna lieu aux Jésuites d'entrer dans le pays des Chiquites. Leurs vûes ne s'étoient pas tournées d'abord de ce côté-là, ils ne pensoient qu'à la conversion des *Chirignanes*, des *Matagayes*, des *Tobas*, des *Mocobies*, & de diverses autres Nations semblables. On avoit choisi le Collége que Dom Jean Fernandez de Campero, Mestre de Camp & Chevalier de l'Ordre de Calatrava, avoit fondé dans la ville de *Tarija*, qui se trouve dans le voisinage de toutes ces Nations, pour y faire un Séminaire d'Ouvriers Evangéliques, propres à porter

la Foi chez tant de peuples infidéles. Le Pere Joseph-François de Arce, & le Pere Jean-Baptiste de Cea entrérent les premiers chez les *Chiriguanes*, pour connoître quelle étoit la disposition de leurs esprits, & en quel lieu on pourroit établir des Missionnaires : ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arriverent à la riviere *Guapay*, où ils furent assez bien reçus des Indiens & de leurs Caciques : le Pere de Arce eut la consolation d'instruire & de baptiser quatre de ces Infidéles qui se mouroient : ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux Caciques qu'il leur envoyeroit au plûtôt des Missionnaires pour continuer de les instruire.

Comme il étoit sur son départ, la sœur d'un Cacique, nommée Tambacura, vint trouver le Pere,

& elle le supplia de protéger son frere auprès du Gouverneur de Sainte Croix, qui vouloit lui faire son procès sur une accusation très-fausse. Le Pere de Arce saisit cette occasion de servir le Cacique, & par-là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grace, & il l'obtint.

Cependant, Dom Arce de la Concha (c'est le nom de ce Gouverneur) ne pouvoit goûter l'entreprise des Missionnaires. Il leur représenta que leurs travaux auprès des Chiriguanes seroient inutiles; que c'étoit une Nation tout-à-fait indomptable; que les Jésuites du Pérou avoient déja fait diverses tentatives pour les convertir à la Foy, sans avoir pû y réussir; que leur zéle seroit bien mieux employé auprès des Chiquites; que c'étoit un peu

ple doux & paiſible, qui n'attendoit que des Miſſionnaires pour ſe faire inſtruire ; que les Jéſuites du Paraguay avoient la Miſſion des *Itatines* dans le voiſinage de cette Nation, & qu'il leur étoit facile d'entrer de-là chez les Chiquites, dont le pays s'étend juſqu'à la riviere Paraguay, laquelle, après avoir formé la riviere de la Plata, va ſe décharger dans l'Océan à 35 dégrés de latitude auſtrale ; que les Jéſuites du Pérou n'avoient pas la même facilité que ceux du Paraguay ; qu'ils étoient trop occupés auprès de la nombreuſe Nation des Moxes, qui eſt fort éloignée de celle des Chiquites ; qu'enfin, s'il étoit néceſſaire, il en écriroit au P. Provincial, & au P. Général même qui étoit de ſes amis. Le P. de Arce répondit au Gouverneur qu'il ne

pouvoit rien entreprendre sans l'ordre de ses Supérieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à l'exécuter, aussi-tôt qu'il lui auroit été intimé.

Cependant, ayant reçu vers le commencement de l'année 1691. un renfort de Missionnaires, & ayant pris connoissance du pays des Chiriguanes qu'il avoit parcouru, il fonda la premiere Mission sur la riviere Guapay : il lui donna le nom de la Présentation de Notre-Dame, & il la mit sous la conduite du Pere de Cea & du Pere Centeno. Le 31 Juillet de la même année il établit la Mission de Saint Ignace dans la Vallée de *Tarequea* qui est entre la ville de *Tarija* & la riviere Guapay : il la confia au Pere Joseph Tolu, après quoi il retourna au Collége de Tarija, pour conférer avec son Supérieur sur les

moyens de porter la lumiére de l'Evangile aux Nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la riviere Paraguay, & d'éxaminer s'il trouvoit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la Foy.

Le Pere de Arce ne différa pas à se rendre à sainte Croix de la Sierra; mais il y trouva les choses bien changées. Dom Augustin de la Concha, qui avoit si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, & tout le monde dissuadoit le Pere d'une entreprise qu'on regardoit comme téméraire & inutile. C'étoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussi-tôt qu'il seroit entré dans leur pays. Comme ces dis-

cours n'effrayoient point le Missionnaire, qu'au contraire ils ne servoient qu'à animer son zéle, quelques Espagnols que leur propre intérêt touchoit davantage que le salut de ces Indéles, s'opposerent formellement à son dessein : ils prévoyoient que si les Missionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheroient d'y faire des excursions, & d'y enlever des esclaves, dont ils retiroient des grosses sommes par le trafic qu'ils en faisoient au Pérou; & c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du Pere. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des sollicitations & des prieres, il engagea secrettement deux jeunes hommes qui sçavoient passa-

blement les chemins à le guider jusques chez les *Pignocas* qui sont voisins des Chiquites.

Il partit donc au commencement de Décembre, & il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantôt il lui falloit grimper sur des montagnes escarpées, tantôt il avoit à traverser des rivieres très-profondes ; d'autres fois il étoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient été pratiqués de personne. Enfin, après des fatigues incroyables il arriva chez les *Pignocas*. La joye qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples, fut bien tempérée par la douleur qu'il ressentit du triste état où il les trouva. La petite vérolle faisoit parmi eux de grands ravages, & enlevoit tous les jours quantité de monde. Le bon accueil qu'on lui fit

le consola : ces Indiens l'assurerent qu'ils avoient un desir sincére d'embrasser la Foy, & que s'il étoit venu plûtôt, plusieurs de leurs compatriotes qui étoient morts auroient reçu le Baptême : ils lui offrirent ensuite des legumes, du mays, des citrouilles, des patates, & divers autres fruits qu'ils cueillent dans les bois ; ils le prierent instamment de ne les pas abandonner, & ils lui promirent de bâtir une Eglise, & de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire à sa subsistance.

Des dispositions si favorables au Christianisme charmerent le Pere de Arce ; c'est pourquoy faisant réflexion que le tems des pluyes étoit venu, que le pays qui est une terre basse étant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la riviere Pa-

raguay qu'au mois d'Avril que les pluyes cessoient, il se détermina à demeurer tout ce tems-là parmi les Chiquites, & il leur promit que s'il étoit contraint de les quitter, il feroit venir d'autres Missionnaires qui prendroient sa place.

Ces paroles du Missionnaire combloient de joye les Indiens: quoyqu'ils ne fussent pas encore bien rétablis de leur maladie, ils se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Ils choisirent un lieu propre à placer une Eglise, & ils commencerent par y planter une Croix: tous se prosternerent devant ce signe du salut. Le Pere recita les Litanies à haute voix, & les Indiens y assisterent à genoux. Dès le soir même ces pauvres gens se mirent à couper du bois, & ils travaillerent avec tant d'ardeur

deur qu'en moins de quinze jours l'Eglise fut achevée & dédiée à S. François Xavier. Ils s'y assembloient tous les jours pour se faire instruire de la doctrine Chrétienne, & souvent le Missionnaire étoit obligé de passer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié.

Cette assiduité & cette application extraordinaire les mit bien-tôt en état de recevoir le Baptême. Le Pere commença par l'administrer à quatre-vingt-dix enfans qui étoient bien instruits : l'un d'eux ne survécut pas long-tems à cette grace, & il alla prendre possession du céleste héritage que ces eaux salutaires venoient de lui acquérir.

Des progrès si rapides conso-

loient infiniment le Miſſionnaire, & adouciſſoient toutes ſes peines. Sa joye augmenta par l'arrivée de pluſieurs Caciques qui le priérent de lui marquer un lieu dans la nouvelle Peuplade, où ils puſſent ſe loger eux & leurs familles, & ne faire qu'un même peuple avec les nouveaux Fidéles. D'un autre côté, les *Pegnoquis* lui députerent quelques-uns de leur Nation, pour le prier de leur envoyer des Miſſionnaires qui les miſſent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour ſe faire inſtruire, & l'Egliſe ſe trouva bien-tôt trop petite pour les contenir.

Mais ces heureux commencemens furent bien-tôt troublés, ſoit par une maladie dangereuſe qui penſa ravir le Miſſionnaire à ſes Néophytes, ſoit par les ir-

ruptions des Mamelus Portugais du Bresil. Ce sont des bandits, qui, pour, éviter le châtiment que méritent leurs crimes, s'attroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, & vivent dans une entiere indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte Croix de la Sierra, qu'ils prétendoient détruire, & d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit été pris par les Portugais, & qui s'étoit échapé de leurs mains au passage de la riviere Paraguay.

A cette nouvelle le P. de Arce partit avec trois Indiens qui connoissoient le pays pour observer de près leur marche: il prit la route vers l'Orient, & il passa

chez les Nations des *Boros*, des *Tabicas*, des *Taucas*, &c. Par tout il fût bien reçu, & tous ces peuples parurent disposés à se soumettre au joug de l'Evangile. Le Missionnaire apprit bien-tôt par quelques Indiens tout effrayés qui prenoient la fuite, & par le bruit même des mousquets, que les Mamelus Portugais étoient proches. Aussi-tôt il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, & à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du Pere fut suivi, & les Indiens se retirerent dans un endroit appellé *Capoco*, où peu de tems après on fonda la Mission de S. Raphaël. Ce poste étoit assez sûr à cause d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettoient entre eux &

la route que tenoient les Portugais.

Cependant, le Missionnaire les trouvant tous réunis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le tems le lui permettoit; & après avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à sa Mission de Saint François Xavier qui étoit à 50 lieues plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte Croix de la Sierra avertir le Gouverneur de ce qui se passoit, & lui demander un prompt secours. On lui donna trente Soldats avec un Commandant, qui partirent en toute diligence vers la Mission de Saint François Xavier, où ils furent joints par 500 Indiens Chiquites, tous armés de fléches.

Comme l'endroit où cette Mission est située n'étoit pas assez sûr, on jugea plus à propos

d'aller camper sur la riviere *Aperé*, que les Espagnols nomment de S. Michel. Le Commandant envoya aussi-tôt des coureurs pour reconnoître l'ennemi, & le lendemain il eut nouvelle qu'il étoit arrivé à la Bourgade de S. Xavier qu'on venoit d'abandonner. On reçut même une Lettre du Commandant Portugais qu'il écrivoit au Missionnaire, dont voici la teneur :

MON REVEREND PERE,

« Je suis arrivé ici avec deux » Compagnies de braves Soldats » de ma Nation : nous n'avons » nul dessein de vous faire du » mal : nous venons chercher » quelques-uns de nos gens qui » se sont refugiés dans ce pays ; » ainsi vous pouvez retourner » dans votre maison, & ramener avec vous vos Néophytes ;

vous y serez en toute sûreté. «
Je prie Dieu qu'il vous conser- «
ve. »

ANTOINE FERRAEZ.

Après la lecture de cette Lettre, le Commandant Espagnol fit aussi-tôt marcher ses troupes vers les Portugais. Il arriva sur les trois heures après midi à une lieue du Camp ennemi. Il crut devoir différer le combat jusqu'au lendemain matin, soit pour délasser ses troupes, soit pour donner le tems aux Espagnols & aux Indiens de se confesser. Les Missionnaires qui les accompagnoient, furent occupés jusqu'à minuit à entendre les confessions. Sur les trois heures du matin le Commandant donna ses ordres pour le combat. Il fut réglé qu'on sommeroit d'abord les Portugais de mettre bas

les armes : qu'à leur refus, on ti-reroit un coup de fusil qui servi-roit de signal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de six Espagnols, qui obligerent un Indien du parti Portugais à décharger son mousquet dans la tête de l'un d'eux : cette mort fut aussi-tôt vengée par celle de deux Portugais, & le combat s'étant ainsi engagé, on se mêla avec furie. Antoine Ferraez & Manuel de Friaz qui commandoient les deux Compagnies furent tués à ce premier choc : la mort des Chefs effraya leurs Soldats, qui se jetterent avec précipitation dans la riviere de S. Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement : les Espagnols & les Indiens en firent un tel carnage, que de cent cinquante hommes qu'ils étoient,

il n'en resta que six, dont trois furent faits prisonniers, trois autres prirent la fuite, & allerent porter la nouvelle de leur défaite à une autre troupe de leurs gens, qui étoient entrés par un autre chemin dans le pays des *Pegnoquis*, & avoient enlevé quinze cens de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plûtôt appris cette nouvelle qu'ils repasserent au plus vîte la riviere Paraguay, & se retirerent au Bresil. Les Espagnols s'en retournerent à Sainte Croix, n'ayant perdu que six de leurs Soldats & deux Indiens, ils y conduisirent les trois prisonniers Portugais, & ils eurent la gloire d'avoir sauvé cette Chrétienté naissante, qui étoit perdue si elle n'avoit été secourue à tems.

Don Louis Antoine Calvo, Gouverneur de Sainte Croix,

remit les prisonniers au pouvoir du Conseil Royal de *Charcas*, auquel il envoya une rélation détaillée de cette expédition. Il eut ordre du Conseil d'en informer les Missionnaires & les Indiens du Paraguay, afin qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui intéressoient également & la Religion & l'Etat.

On ne pouvoit douter que ces Mamelus n'eussent le même dessein sur le pays des Chiquites & sur la ville de Sainte Croix, qu'ils avoient eu auparavant sur les *Guaranis* du Paraguay, & sur d'autres Nations Indiennes sujettes à la Couronne d'Espagne. Leur vûe est de s'emparer de toutes ces terres, & de se frayer un passage au Pérou, se mettant peu en peine de ruiner le Christianisme, pourvû qu'ils satis-

faſſent leur ambition & leur avarice.

Comme la connoiſſance de la route que tinrent les Mamelus du Breſil, peut-être utile afin de ſe précautionner contre leurs violences, & que d'ailleurs cet itinéraire ne ſervira pas peu à réformer les Cartes Géographiques, il eſt à propos de rapporter ici ce que l'on en a appris de Gabriel Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits priſonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Breſil avec ſes compagnons, & qu'ils ſe mirent en canot ſur la riviere *Anemby* qui tombe dans le fleuve Parana par le côté du Nord; qu'ils entrerent enſuite dans ce fleuve, & qu'ayant trouvé l'embouchure de la riviere *Imuncina* qui s'y décharge du côté du

Sud, ils la remonterent pendant huit jours, ne faisant que des demi-journées de chemin jusques vers la ville de *Xeres*, qui est à présent détruite; qu'ils laisserent en ce lieu-là les canots sur lesquels ils étoient venus de S. Paul; qu'ils y laisserent aussi de leurs gens pour les garder, & pour semer dequoy recueillir à leur retour; qu'ils continuerent leur voyage à pied, & qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de *Xeres*, ils arriverent à la riviere *Boinhay* qui va tomber dans le fleuve Paraguay du côté du Nord; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette riviere, & qu'ils semérent des grains pour le retour; qu'après avoir navigé pendant dix jours ils arriverent au fleuve Paraguay; qu'ils le remonterent pen-

dant huit jours, & arriverent à l'entrée de l'étang *Manioré*; & qu'après un jour entier ils prirent terre au Port des Indiens *Itatines*, où ils enterrerent leurs canots dans une grande sabliére, afin de s'en servir à leur retour; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied, ne faisant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le tems de courir sur les montagnes pour y trouver dequoy vivre, & pour se rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche. Le 1er jour ils partirent du Port des *Itatines*, tirant à l'Occident un peu vers le Nord, & ils arriverent à un marais d'eau salée. Le 2e, ils marcherent ce jour-là & presque tout le reste du voyage à l'Occident, & ils s'arrêterent en un lieu nommé

Mbocaytibazon, où ils ne trouverent point d'eau. Le 3ᵉ, détournant un peu vers le Sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau, ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau. Le 4ᵉ, ils se rendirent à une mare appellée *Guacuruti*. Le 5ᵉ, ils s'arrêterent dans un champ près d'un ruisseau. Le 6ᵉ, ils allerent à un autre ruisseau au pied d'une montagne. Le 7ᵉ, à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba*. Le 8ᵉ, ils marcherent dans une vaste campagne tirant au Nord, & ils camperent sur les bords d'un ruisseau. Le 9ᵉ, suivant la même route ils allerent à *Yacu*. Le 10ᵉ, ils passerent une montagne en tirant sur le Nord, & ils arriverent auprès d'une mare. Le 11ᵉ, ils marcherent vers l'Occident, & ils s'arrêterent dans un champ. Le 12ᵉ, ils passerent dans

une plaine, & ſuivant la même
route ils arriverent à une Bour-
gade ruinée, qui avoit apparte-
nu aux *Itatines*. Le 13e, ſuivant
encore la même route, ils arri-
verent à une autre Bourgade rui-
née de cette même Nation. Le
14e, ils continuerent leur route
dans une campagne, & ils arri-
verent à un ruiſſeau. Le 15e, ils
ſe firent un chemin ſur une mon-
tagne, & tirant à l'Occident un
peu vers le Sud, ils allerent à un
autre ruiſſeau. Le 16e, tournant
un peu au Nord, ils marcherent
juſqu'à un ruiſſeau. Le 17e, ayant
marché au Nord, ils camperent
entre deux petites collines. Le 18e,
faiſant même route, ils vinrent
à l'entrée de *Tareyri*. Le 19e, mar-
chant au Sud un peu vers l'Oc-
cident, ils camperent ſur les
bords d'un ruiſſeau au pied d'u-
ne montagne. Le 20e, ils tirerent

au Nord vers la ſource de ce ruiſſeau, & ayant continué huit jours cette même route, ils arriverent au pays des *Taucas*, qui eſt de la Nation des *Chiquites*, d'où l'on voit la montagne *Agnapurahey*, qui s'étend vers le Sud. Le 28e, ils paſſerent vers le Sud à une autre Bourgade des *Taucas* plus voiſine de cette montagne. Le 29e, ayant paſſé une montagne, & tirant vers l'Occident, ils arriverent à un étang des *Pegnoquis* dans un grand champ. Le 30e, ils ſuivirent la même route pour ſe rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes des *Pignocas*. Le 31e, ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux & tout couvert de palmiers, ils tirerent à l'Occident un peu vers le Nord, & ils vinrent à la colline des *Quime-*

cas ; ils continuerent la même route pendant quatre jours. Ce fut-là que quelques années auparavant Jean Borallo de Almada, Chef des Mamelus, fut battu par les *Pegnoquis*. Le 35e, tirant à l'Occident, ils arriverent à la riviere *Aperé*, autrement de S. Michel. Le 36e & le 37e, ils marcherent sur des montagnes, & vinrent aux habitations des *Xamarus*. Le 38e, ils passerent la montagne des *Pignocas* pour se rendre aux Bourgades des *Pegnoquis*, & ils passerent la riviere *Aperé*. Enfin, ils finirent leur marche dans le pays des *Quimes*, puis ils s'emparérent de la Bourgade de S. François Xavier chez les *Pignocas*, où ils furent entiérement défaits, ainsi qu'on l'a rapporté ci-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail, déclara encore que

trois ans auparavant, il avoit fait une excursion avec ses compagnons, en remontant la riviere Paraguay, dans un vaste pays où est la nation des *Paresis*: que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils étoient arrivés en quatre jours à l'Isle des *Yaracs* : c'est un peuple que les Espagnols appellent Grandes-oreilles, parce qu'ils se les percent, & y mettent des pendans de bois: qu'après avoir parcouru l'Isle, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la riviere *Yapuy* qui se jette du côté gauche dans la riviere Paraguay; que de-là en quatre autres journées ils arriverent à l'embouchure du *Isipoti*, & que continuant de naviger, ils se trouverent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appellés *Caraberes* &

Araaibaybas ; qu'ils continuerent leur chemin à pied pendant trois jours ; & qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes, ils entrerent dans le pays des *Paresis* & des *Mboriyaras*, d'où par la même route ils s'en retournerent au Bresil.

L'entreprise toute récente des Mamelus, & la crainte qu'on eut qu'ils ne fissent dans la suite de nouvelles courses, porta les Missionnaires à changer de lieu ; ils quitterent donc la Bourgade de S. François Xavier, & ils la transporterent à *Pari* sur la riviere de S. Michel. Cet endroit n'est éloigné que de huit lieues de S. Laurent. Les *Pignocas* & les *Xamarus* s'y assemblerent, y établirent une grosse Bourgade. Mais ils n'y furent pas longtems tranquilles. Les Espagnols

de S. Laurent troubloient souvent leur repos, & enlevoient des Indiens pour en faire des esclaves. Ils en vinrent même jusqu'à maltraiter les Missionnaires qui s'opposoient à leur violence. C'est ce qui obligea le P. Lucas Cavallero à changer encore une fois le lieu de sa Mission, & à l'établir à 18 lieues plus loin sur la même riviere. Ces divers changemens joints à la disette de toutes choses, & aux maladies qui survinrent, diminuerent beaucoup le nombre des Néophytes ; quelques-uns se retirerent sur les montagnes, d'autres périrent de faim & de misére. Neanmoins, on a lieu de croire que cette Peuplade deviendra en peu de tems très-nombreuse. Les Nations voisines des *Quibiquias*, des *Tubasis*, des *Guapas*, aussi-bien que plusieurs

autres familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire, & être admis au baptême.

La seconde Mission, qui s'appelle de S. Raphaël, est éloignée de la premiere de 34 lieues vers l'Orient. Le P. de Cea & le P. François Herbas la formerent des Nations des *Tabicas*, des *Taus* & de quelques autres qui se réunirent ensemble, & composerent une Peuplade de plus de mille Indiens : mais la peste la désola deux années de suite & en diminua beaucoup le nombre. C'est pourquoi, à la priere des Indiens, on transporta cette Mission en l'année 1701. sur la riviere *Guabis*, qui se décharge dans la riviere Paraguay, à 40 lieues de l'endroit où elle étoit d'abord. Cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un che-

de hautes collines au bas desquelles coule un ruisseau, à douze lieues vers l'Orient de la Bourgade de S.François Xavier. C'est le P. Philippe Suares qui la fonda le premier en l'année 1697. Les Missionnaires ont eu beaucoup à y souffrir des maladies & de la disette des choses les plus nécessaires à la vie. C'est ce qui causa la mort au P. Antoine Fideli en l'année 1702. Cette Mission est composée des familles des *Boros*, des *Penotos*, des *Caotos*, des *Xamarus*, & de quelques *Pignocas*. La Nation des *Tamacuras* qu'on vient de découvrir du côté du Sud, & qu'on espére convertir à la Foy, augmentera considérablement cette Peuplade.

La Mission de S. Jean-Baptiste est la quatriéme. Elle est située vers l'Orient tirant un peu sur le

le Nord à plus de trente lieues de la Mission de Saint Joseph. Cette Peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'Orient en Occident, est principalement habitée par les *Xamarus*. Elle s'augmentera encore plus dans la suite par plusieurs familles des *Tamipicas*, *Cusicas*, & *Pequicas*, ausquelles on a commencé de prêcher l'Evangile. C'est le Pere Jean Fernandez qui en a soin, & c'est Don Jean Fernandez Campero, ce Seigneur si zélé pour la conversion des Chiquites, qui à donné libéralement tout ce qui étoit nécessaire pour orner l'Eglise, & y faire le Service avec décence.

On a découvert depuis peu plusieurs autres Nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocuicas*, *Purasi-*

cas, *Aruporecas*, *Borilos*, &c. & on a de grandes espérances de les soumettre au joug de l'Evangile; ce seront de nouveaux sujets pour la Couronne d'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux Missionnaires, & à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples non moins sauvages que les bêtes, & qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelus du Bresil. Depuis qu'on les a réunis dans des Bourgades, on les a peu à peu accoûtumés à la dépendance dont ils étoient si ennemis; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, & insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux Instructions & aux Prieres qui se font dans l'Eglise ils y recitent le Rosaire à deux

chœurs, ils y chantent les Litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se confessent souvent, mais ils ne sont admis à la table Eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du Paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des Ecoles qu'on a établies à ce dessein, & c'est ce qui affermira à jamais le Christianisme dans ces vastes Contrées.

Les Missions des Guaranis, où l'on trouve une Chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves *Parana* & *Uruguay*, qui arrosent les Provinces de Paraguay & Buenos ayres. Ces Missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des Ouvriers Evangéliques qui les ont établies & qui les cultivent, n'étoient pas traversés par l'ambition &

l'avarice des Mamelus du Bresil. Ces Bandits ont désolé toutes ces Nations, & ont servi d'instrument au Démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cens mille Indiens pour en faire des esclaves.

Le zéle des Missionnaires, loin de se rallentir par tant de contradictions & de violences, n'en devint que plus vif & plus ardent : Dieu a béni leur fermeté & leur courage. En cette année 1702. ils ont sur les bords de ces deux fleuves 29. grandes Missions où l'on compte 89501. Néophytes : sçavoir, sur le fleuve *Parana* 14. Bourgades, composées de 10253. familles, qui font 41483. personnes : & sur le fleuve *Uruguay* 15. Bourgades, où il y a 12508. familles composées de 48018. personnes.

Là joye que ces progrès donnent aux Missionnaires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidéles qui sont dans leur voisinage : ceux-ci ont leurs habitations entre les Bourgades dont je viens de parler, & la Colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, & ils en tirent des coutelas, des épées, & d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au Traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701. ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui régnoit parmi toutes les Nations, s'emparerent à main armée de la

Bourgade *Yapeyu*, autrement dite des Saints Rois : ils la pillerent, ils prophanerent l'Eglise, les Images & les Vases Sacrés, & ils enleverent quantité de chevaux & de troupeaux de vaches.

Ce Brigandage obligea nos Néophytes de prendre les armes pour leur défense. Le Gouverneur de Buenos ayres leur donna pour Commandant un Sergent Major avec quelques Soldats Espagnols, qui s'étant joints aux Indiens formerent un corps de deux mille hommes : ils allerent à la rencontre de leurs ennemis, & il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Les Infidéles demanderent du secours aux Portugais, qui leur en donnerent. Ils livrerent un second combat qui dura cinq

jours, & où ils furent entiérement défaits : tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Par-là il est aisé de voir à quel danger cette Chrétienté naissante est exposée, si les Espagnols ne la protégent contre la fureur des Indiens & contre les violences des Mamelus. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des esclaves de nos Néophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à sucre. De pareilles violences nuisent infiniment à la conversion de ces Peuples : l'inquiétude continuelle où ils sont, les disperse dans les forêts & dans les montagnes, & il sera impossible de les retenir dans les Bourgades où on les a rassemblés avec tant de peine, si on ne leur procure de la tranquillité & du repos.



LETTRE DU PERE DE BOURZES,

Miſſionnaire de la Compagnie de Jesus.

A Madame la Comteſſe de Soudé.

De la Miſſion de Maduré
le 21 Sept. 1713.

ADAME,

La Paix de N. S.

Vous ne vous contentez pas de me donner des marques de votre ſouvenir & de vos bon-

trés ordinaires, par les fréquentes lettres que vous me faites l'honneur de m'écrire, vous les accompagnez encore de présens & de libéralités : votre piété va chercher jusqu'aux extrémités du monde des Nations que le malheur de leur naissance a plongées dans l'Idolatrie, & par le secours que votre zéle me procure, vous contribuez autant qu'il dépend de vous, à leur conversion & à leur salut. Vos largesses ne se bornent pas même à la vie présente, vous les portez au-delà du tombeau, par les mesures que vous avez prises, afin que les effets de votre charité subsistent encore, lorsqu'il aura plû à Dieu de vous retirer de ce monde. Il y a longtems, Madame, que je ne trouve plus de termes pour vous exprimer ma reconnoissance & cel-

le de nos Néophytes ; mais le Dieu dont vous procurez la gloire, en augmentant le nombre de ſes adorateurs, ſçaura bien mieux récompenſer vos bienfaits, que nous ne pouvons les reconnoître.

Pour vous ſatisfaire ſur les diverſes queſtions que vous me faites, je répondrai par ordre à tous les articles de votre lettre, mais je n'y répondrai qu'en peu de mots : il me faudroit faire un volume entier, ſi j'entreprenois d'expliquer en détail tout ce qui concerne la Religion & les uſages de Maduré. Peut-être pourrai-je un jour contenter une curioſité ſi louable, & c'eſt à quoi je prétends conſacrer mes premiers momens de loiſir.

Vous me demandez d'abord, ſi l'on voit ici, comme en Europe, des diſtinctions de rang &

de préséance. Oui, Madame, comme il y a par tout des montagnes & des vallées, des fleuves & des ruisseaux, par tout & aux Indes, plus qu'ailleurs, on voit des riches & des pauvres, des gens d'une haute naissance, & d'autres dont la naissance est vile & obscure. Pour ce qui est des pauvres, ils y sont en très-grand nombre : une infinité de malheureux sont morts de faim depuis quatre ou cinq ans : d'autres ont été contraints de vendre leurs propres enfans, & de se vendre eux-mêmes afin de pouvoir vivre. Il y en a qui travaillent toute la journée comme des forçats, & qui gagnent à peine ce qui suffit précisément pour subsister ce jour-là même eux & leur famille : on voit une multitude de veuves qui n'ont pour tout fonds & pour tout revenu

qu'une eſpéce de rouet à filer : on en voit pluſieurs autres, tant hommes que femmes, dont l'indigence eſt telle, qu'ils n'ont pour ſe couvrir qu'un méchant morceau de toile tout en lambeaux, & qui n'ont pas même une nate pour ſe coucher. Les maiſons des Payſans d'Europe ſont des palais en comparaiſon des miſérables taudis où la plûpart de nos Indiens ſont logés. Trois ou quatre pots de terre ſont tous les meubles de leurs cabanes. Pluſieurs de nos Chrétiens paſſent les années entieres ſans venir à l'Egliſe, faute d'avoir la petite proviſion de ris ou de millet néceſſaire pour vivre durant le voyage.

On ne laiſſe pas de trouver des perſonnes riches aux Indes : l'agriculture, le commerce, les charges ſont des moyens ordi-

naires de s'enrichir. Mais le pauvre laboureur a bien de la peine à se sauver de l'oppression : la fraude & l'usure régnent dans le commerce ; & l'exercice des charges est un véritable brigandage. Le vol est un autre moyen plus court de devenir riche : il est ici fort en usage, & je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde, où les petits larcins soient plus détestés, & où les grands soient plus impunis. Le croiriez-vous, Madame, qu'on trouve parmi nos Indiens une Caste entiere qui ne rougit pas de porter le nom & de faire une profession publique de voleurs de grands chemins ? Les laboureurs doivent être extrémement attentifs, sur-tout la nuit, pour qu'on ne leur enleve pas leurs bœufs & leurs vaches : ils ont beau y veiller, leurs pertes n'en

ſont guéres moins fréquentes. On a cru arrêter ces vols nocturnes en établiſſant des Gardes dans toutes les Peuplades, leſquels ſont entretenus & payés par les laboureurs : mais le reméde eſt devenu pire que le mal, ces Gardes ſont plus voleurs que les voleurs mêmes.

Les Rois & les grands Seigneurs amaſſent de grandes richeſſes par leurs concuſſions : mais quel uſage font-ils de ces tréſors ? Vous en ſerez ſurpriſe, Madame ; ils les enterrent, & c'eſt ainſi que l'avarice des hommes rend à la terre, ce que leur cupidité leur a fait chercher juſqu'au fond de ſes entrailles. Sans cela l'or ſeroit ici très-commun. Le feu Roy de *Tanjaor* a ainſi enfoui quantité de millions. A ce tombeau de ſon avarice brûlent, dit-on, ſans ceſſe quatre

ou cinq lampes, qu'on entretient pour conserver la mémoire d'une action si mémorable. On ajoûte que ceux qui enterrent ainsi leurs trésors, immolent au Démon des victimes humaines, afin qu'il en prenne possession, & qu'il ne les laisse point passer en d'autres mains. Cependant, plusieurs cherchent ces trésors, & pour les découvrir, ils font au Démon d'autres sacrifices d'enfans & de femmes enceintes : quelques-uns réussissent par-là ; d'autres effrayés par les Spectres qui leur apparoissent, ou par les coups qu'ils reçoivent, abandonnent leur dessein. Il y en a eu dont l'avidité a été punie par une mort soudaine & violente.

Au regard de l'apparition des Spectres, je ne puis douter qu'elle ne soit réelle. Un de nos Chrétiens, homme plein de bon sens

& de vertu, m'a aſſuré que dans ſa jeuneſſe, & avant que d'avoir connu notre ſainte Loy, il avoit aſſiſté à ces ſacriléges cérémonies; qu'il avoit vu des Démons ſous des formes épouvantables, & que les coups de hoyau de ceux qui fouiſſoient, au lieu de porter ſur la terre, leur tomboient ſur les pieds & ſur les jambes, ce qui fit échouer l'entrepriſe. Il m'ajoûta que lui-même il avoit eu recours à certains ſecrets de Magie, & que s'étant frotté les mains de je ne ſçais quelle couleur, il voyoit au travers de ſa main & juſques ſous la terre les vaſes où étoient renfermés ces tréſors.

Généralement parlant, c'eſt ici un crime aux particuliers d'être riches : il n'y a point d'accuſation à laquelle on prête plus volontiers l'oreille, ni de crime

qui soit plus sévérement puni. On applique incontinent l'accusé à une question rigoureuse, pour le contraindre par la violence des tourmens à découvrir où il a caché son argent. Deux de mes Néophytes ont été réduits par-là à la mendicité, & l'un d'eux en est resté long-tems estropié. De-là vient que les riches cachent leur bien avec soin, & que souvent avec de grandes richesses, ils ne sont ni mieux logés, ni mieux vêtus, ni mieux nourris que les plus indigens. De-là vient encore que bien qu'il y ait une infinité de véritables pauvres, il y en a beaucoup d'autres qui affectent de le paroître sans l'être véritablement. Je ne parle point de certains fainéans qui courent le pays en habit de *Pandaron* *, & qui par l'austérité

* Pénitent Indien.

vraie ou apparente de leur vie touchent les peuples, & en tirent de grosses aumônes. Je ne parle point non plus de certains Brames, qui étant d'une Caste plus noble & plus riche que toutes les autres, se font gloire néanmoins de demander & de recevoir l'aumône : quelques-uns d'eux reçurent, il y a quelque tems, un *Fanon* qui vaut environ cinq sols de notre monnoie; le Brame qui étoit Gouverneur du lieu, & qui est très-riche, voulut avoir part à l'aumône, & il n'eut pas honte de recevoir quelques pieces d'une basse monnoie de cuivre, semblables pour la valeur à nos doubles de France.

Mais, si d'un côté on affecte aux Indes de paroître pauvre au milieu des richesses, d'un autre côté on y est très-jaloux des distinctions & du rang que don-

ne la naissance : il n'y a guéres de Nation qui ait tant de délicatesse que celle-ci sur ces sortes de prérogatives. Vous sçavez, Madame, que cette Nation se partage en plusieurs Castes, c'est-à-dire, en plusieurs classes de personnes qui sont d'un même rang & d'une égale naissance, qui ont leurs usages, leurs coûtumes & leurs loix particulieres. Vous avez lû sans doute dans l'Epître qui est à la tête du X. Recueil de nos Lettres, quelles sont ces coûtumes & ces usages, & il seroit inutile de vous répéter ici ce que vous sçavez déja. J'ajoûterai seulement qu'on peut bien acquerir par de belles actions de l'honneur & des richesses, mais que la Noblesse ne s'acquiert pas de même : c'est un pur don de la naissance : le Roy ne peut la donner, n'y les particuliers l'a-

cheter. Le Roy n'a aucun pouvoir ſur les Caſtes, il ne peut pas lui-même paſſer à une Caſte ſupérieure; celle du Roy d'aujourd'hui eſt des plus médiocres. On voit ſouvent des conteſtations & des diſputes pour le rang entre ces Caſtes : actuellement il y en a deux de la lie du peuple qui ſont aux mains au ſujet de la préſéance. Il y a telle Caſte ſi baſſe & ſi mépriſable, que ceux qui en ſont, n'oſeroient regarder en face un homme d'une Caſte ſupérieure; & s'ils le faiſoient, il auroit droit de les tuer ſur le champ. Vous m'avouerez, Madame, que de pareilles loix ſont fort riſibles; mais je leur paſſerois aiſément ce qu'elles ont d'abſurde & de ridicule, ſi elles n'étoient pas infiniment génantes pour nos miniſtéres.

Vous me demanderez peut-être quel rang tiennent ici les Européans : c'est un article qui est souvent traité dans nos Lettres : il suffit de dire que rien n'est plus faux que ce que M. Robbe avance dans sa Géographie de la prétendue estime que les Indiens font des Européans. Cette estime est telle qu'un Chrétien de la lie du peuple s'accusoit un jour comme d'un grand péché, d'avoir appellé, un autre fils de *Prangui*, c'est-à-dire, fils de Portugais ou d'Européan. Toute notre attention est de cacher à ces peuples que nous sommes ce qu'ils appellent *Pranguis* : le moindre soupçon qu'ils en auroient, mettroit un obstacle insurmontable à la propagation de la Foy. Il y auroit une infinité d'observations à faire sur les Castes, sur leurs usages,

ſur leurs ſymboles, ſur leurs offices; mais celą me meneroit trop loin. Je paſſe à votre ſeconde queſtion, qui regarde l'employ des hommes & des femmes.

Ici, comme en Europe, les hommes ont divers emplois : les uns ſervent le Prince, les autres cultivent la terre, ceux-ci s'appliquent au commerce, ceux-là travaillent aux arts méchaniques, & ainſi du reſte. On ne voit aux Indes, ni Financiers, ni gens de Robe : les Intendans ou Gouverneurs ſont chargés tout à la fois, & de l'adminiſtration de la juſtice, & de la levée des deniers, & du gouvernement militaire.

La juſtice ſe rend ſans fracas & ſans tumulte. La plûpart des affaires, ſur-tout celles qui ſont de moindre importance, ſe terminent dans le village : chacun

plaide sa cause, & les principaux font l'office de Juge : on n'appelle guéres de leur Sentence, principalement si ces Juges sont, comme il arrive presque toujours, des premiers de la Caste. Quand on a recours au Gouverneur, le procès se termine à peu près de la même sorte, si ce n'est que pour l'ordinaire il met les deux parties à l'amende. Il sçait le moyen de trouver coupables l'une & l'autre partie. Les présens font souvent pancher la balance d'un côté ; mais elle devient égale, quand le Juge reçoit des deux côtés.

Je ne suis pas autrement instruit de ce qui regarde le gouvernement militaire ; ce que je sçai, c'est que tout est ici assez paisible. Les Gouverneurs levent de tems en tems des soldats, selon les besoins où ils se-

trouvent. Le Roy envoye quelquefois des corps d'armée dans les Provinces, mais ce n'eſt guéres que pour ſoûmettre quelque Seigneur rebelle qui refuſe de payer le tribut, ou pour châtier ceux qui font des injuſtices trop criantes. On aſſiége leurs forteresses, alors le canon joue, mais bien froidement, & il ſe répand peu de ſang de part & d'autre : pourvû que le coupable ait de l'argent, & qu'il veuille bien en venir à une compoſition honnête, on lui fait bon quartier : du reſte à lui permis de ſe dédommager par de nouvelles vexations dont il accable le pauvre peuple. Ces Seigneurs dont je parle, font comme de petits Souverains qui gouvernent abſolument leurs terres, & dont toute la dépendance conſiſte dans le tribut qu'ils

payent au Roy : ils ſont héréditaires, au lieu que les Gouverneurs & les Intendans ſe révoquent & ſe deſtituent au gré du Prince. Tel Gouverneur ne dure pas quatre jours, & dans ce peu de tems il ne laiſſe pas de s'enrichir s'il eſt habile. On met ſouvent ces Gouverneurs à la queſtion pour lui faire rendre gorge, après quoy quelques vexations qu'ils ayent commiſes, on ne laiſſe pas de les rétablir dans leurs charges.

La Juſtice criminelle ne s'éxerce pas avec beaucoup de ſéverité : j'ay dit plus haut qu'on étoit toujours coupable quand on étoit riche : je puis dire pareillement, ſans tomber dans aucune contradiction, que dès qu'on eſt riche on eſt toujours innocent. La levée des deniers publics eſt de la fonction des

Intendans : comme la taille eſt réelle, ils eſtiment le champ, & ils le taxent ſelon qu'il leur plaît : mais ils trouvent d'ordinaire tant de ſortes d'expédiens pour chicaner le laboureur, & le piller, tantôt ſous un prétexte & tantôt ſous un autre, que quelquefois il ne retire aucun fruit de toutes ſes peines, & que la recolte, ſur laquelle il fondoit ſes eſpérances, paſſe toute en des mains étrangeres. Outre la taille & pluſieurs autres droits qu'on tire ſur le peuple, il y a quantité de péages, & cette ſorte d'impôt s'éxige avec beaucoup d'injuſtice & de rigueur.

Pour ce qui eſt des femmes, elles ſont moins les compagnes que les eſclaves de leurs maris. Le ſtyle ordinaire eſt que le mari tutoye ſa femme, & que la femme ne parle jamais à ſon mari ni de ſon mari qu'en termes

les plus respectueux. Je ne sçai si c'est par respect ou par quelque autre raison que la femme ne peut jamais prononcer le nom de mari. Il faut qu'elle se serve en ces occasions de periphrases & de circonlocutions tout-à-fait risibles. On n'est point surpris que le mari batte sa femme & l'accable d'injures : Si elle fait des fautes, ne faut-il pas la corriger, disent-ils ? La femme n'est jamais admise à la table du mari ; nous n'osons presque dire qu'en Europe les usages sont tout différens. La femme sert le mari comme si elle étoit son esclave, & les enfans comme si elle étoit leur servante : de-là vient que les enfans s'accoûtument peu à peu à la regarder comme telle, à la tutoyer, à la traiter avec mépris, & quelquefois à porter la main sur elle. D'ailleurs, la belle-mere

eſt une rude maîtreſſe : elle ſe décharge toujours ſur ſa belle-fille de tout le travail domeſtique, & quand elle donne ſes ordres, c'eſt toujours d'une maniére dure & impérieuſe. Cependant, les femmes ne laiſſent pas de réduire aſſez ſouvent leurs maris, en s'enfuyant de la maiſon, & en ſe retirant chez leurs parens : ceux-ci ne manquent pas de prendre ſa défenſe, & alors les injures, les imprécations, les paroles ſales, les inveƈtives les plus groſſiéres ne ſont point épargnées, car cette langue eſt féconde en de ſemblables termes. La femme ne retourne point à la maiſon, que le mari lui-même ou ſes parens ne la viennent chercher, & elle leur fait faire quelquefois bien des voyages inutiles. Lorſqu'elle s'eſt rendue à ſes priéres, on don-

ne un festin au mari, on le réconcilie avec sa femme, & elle le suit dans sa maison.

Les femmes s'occupent dans le domestique à aller chercher de l'eau, à ramasser du bois, à piler le ris, à faire la cuisine, à tenir la maison & la cour propres, à faire de l'huile, & d'autres choses de cette nature. L'huile se fait du fruit d'un arbrisseau nommé par quelques-uns de nos Herboristes *Palma Christi.* On fait cuire ce fruit légerement, on l'expose deux ou trois jours au Soleil, on le pile jusqu'à le réduire en pâte; on délaye cette pâte dans l'eau versant deux mesures d'eau sur deux mesures du fruit qu'on a pilé, & on fait bien bouillir le tout. Quand l'huile surnage, on la tire ou avec une cuillier, ou par inclination. On lave ensuite

le ſédiment dans l'eau, & l'on en tire encore un peu d'huile.

La maniére dont on pile le ris a quelque choſe de ſingulier. Le ris naît, comme vous ſçavez, revêtu d'une peau rude & dure comme celle de l'orge : le ris en cet état ſe nomme ici *Nellou* ; on le fait cuire légerement dans l'eau, on le fait ſécher au Soleil, on le pile à pluſieurs repriſes : quand on l'a pilé pour la premiére fois, il ſe dégage de la groſſe peau : la ſeconde fois qu'on le pile, il quitte la pellicule rouge qui eſt au-deſſous, & ſort plus ou moins blanc, ſelon l'eſpéce de *Nellou* : car il y en a de plus de trente ſortes. Lorſqu'il eſt ainſi pilé, il ſe nomme *Ariſi*. Deux litrons de bon *Nellou* rendent un litron d'*Ariſi*. Il ne ſort pas farineux & concaſſé comme notre ris d'Europe, mais il eſt beau &

entier : je ne croi pas neanmoins qu'il se conserve long-tems. Au reste le ris des Indes n'a pas la propriété de gonfler comme celui d'Europe, nos Indiens le souhaiteroient fort ; & ils sont étonnés, lorsque nous leur racontons le peu de ris qui suffit en Europe pour emplir une marmite.

Le tems que les femmes ont de reste après le travail du ménage, elles l'employent à filer, & c'est leur occupation ordinaire : elles ne font aucun travail à l'aiguille, elles ne sçavent pas même la maniere. Il y a de certaines Castes où il n'est pas permis aux femmes de filer : d'autres où elles ne s'occupent qu'à faire des paniers & des nattes, & celles-ci ne peuvent pas même piler le ris : d'autres où elles ne peuvent pas aller querir de l'eau, c'est la fonction d'une es-

clave ou bien du mari : mais je n'aurois jamais fait s'il falloit rapporter toutes ces exceptions, & il suffit de parler de ce qui se fait le plus communément. En général le bel usage ne permet pas aux femmes d'apprendre à lire & à écrire : on laisse ce soin aux esclaves des Pagodes, afin qu'elles puissent chanter les louanges du Démon, & les cantiques impurs dont ses Temples retentissent.

Vous me demandez en troisiéme lieu, Madame, quels sont les alimens ordinaires de ces Peuples. Je n'aurai pas besoin de m'étendre beaucoup pour vous satisfaire sur cet article. L'eau est leur boisson ordinaire: ce n'est pas qu'on ne fasse des liqueurs enyvrantes, mais il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en usent, les honnêtes gens en

ont horreur. La principale de ces liqueurs est celle qui découle des branches de palmier dans un vase qu'on y attache pour en recevoir le suc : on fait aussi avec une certaine écorce & de la cassonade de palmier, une eau-de-vie qui prend feu comme celle d'Europe. D'autres, en faisant fermenter des graines que je ne connois pas, en font un vin qui enyvre. Pour nous, Dieu nous préserve de toucher à ces infames liqueurs : nous sommes trop heureux quand nous pouvons trouver de l'eau qui soit tant soit peu bonne : elle ne se trouve pas par tout, principalement dans le Marava, où les eaux de puits & de source sont presque toutes mal saines. Le vin, dont nous nous servons pour le saint Sacrifice de la Messe, nous vient d'Europe : nous le cachons avec soin,

de crainte que s'il tomboit entre les mains des Gentils, ils ne s'imaginassent, comme il est arrivé quelquefois, que cette liqueur est semblable à leur vins artificiels. Il y a environ trois ans qu'une de mes Eglises ayant été pillée en mon absence, un Soldat y trouva une bouteille demi-pleine de vin : il s'applaudit aussi-tôt de sa découverte, se persuadant qu'elle contenoit une drogue propre à faire de l'or : car ces Idolâtres qui voyent que sans avoir de revenus, nous ne laissons pas de faire de la dépense, soit pour l'entretien de nos Catéchistes, soit pour la décoration de nos Eglises, se figurent aisément que nous avons le secret, non de la pierre, mais de l'huile philosophale. Il prend dont la bouteille, il passe à son bras le cordon qui y étoit atta-

ché, monte à cheval, & l'emporte. Par malheur en passant près de-là sur une roche, le cordon se rompit, la bouteille se cassa, & toutes ses belles espérances s'évanoüirent.

Le ris est la nourriture la plus commune : mais vous voulez sçavoir apparemment comment il s'apprête, & le voici : ceux qui sont à leur aise lui font un court boüillon, ou bien une sausse de viande, de poisson, ou de légumes : quelquefois ils le mangent avec des herbes cuites en forme d'épinars, ou bien avec une espéce de petites féves qui se cuit comme nos féves de haricot. Mais tout cela s'apprête à l'Indienne, c'est-à-dire, fort mal. On le mange encore avec du lait, quelquefois on se contente d'y jetter un peu de beurre fondu. Pour ce qui est des pauvres

& des gens du commun, ils ne le mangent qu'avec quelques herbes cuites, ou avec du petit lait, ou ſimplement avec un peu de ſel: la faim ſupplée au reſte.

Ne croyez pas pourtant que tout le monde ait ici du ris: dans l'endroit où je ſuis actuellement on ne ſe nourrit que de millet: on y en voit de cinq ou ſix ſortes, toutes inconnues en Europe. On l'aſſaiſonne comme le ris, ou bien on le prend en forme de bouillie: Il vient d'aſſez beau froment ſur certaines montagnes; mais il n'y a guéres que les Turcs & les Européans qui en uſent. Les Turcs n'en font pas de pain que je ſçache; mais ils en font une éſpece de galéte en forme de gauffres, autant que j'en ai pu juger par ce qu'on m'en a rapporté. Les Européans qui ſont ſur la côte, en font du

pain ou du biscuit, tel à peu près que le biscuit de mer. Pour ce qui est de nous autres Missionnaires, nous ne sommes ni assez riches, ni assez peu occupés, pour penser même à faire du pain : d'ailleurs, le levain n'étant point ici en usage, on y supplée par la liqueur du palmier, dont nous ne pouvons user sans scandale, & sans nous décréditer dans l'esprit de ces Peuples. C'est pour cette même raison que nous n'avons pas même de vinaigre pour manger de la sallade, quoiqu'on en fasse de fort bon de cette même liqueur, en l'exposant pendant quarante jours au Soleil dans un vase bien fermé. Nous nous abstenons de tout ce qui a rapport à ces sortes de boissons, à l'exemple de Saint Paul, qui disoit qu'il aimeroit mieux ne manger jamais de viande que

de ſcandaliſer ſon frere.

Pour répondre à votre quatriéme queſtion, il me faut, Madame, entrer dans un petit détail des fruits & des animaux qui ſe trouvent en ce pays-ci. Il n'eſt pas autrement garni d'arbres fruitiers; je n'y en ai vu preſque aucun d'Europe, à la réſerve de quelques citrons aigres. Je m'étois imaginé, quand je ſuis venu dans cette Miſſion, que les Oranges y étoient fort communes: depuis que j'y ſuis, je n'ai vû ni goûté aucune Orange mûre. On ne laiſſe guéres meurir le peu de fruits qu'il y a: on les cueille tout verds, & on les fait confire dans quelque saumure aigre, pour les manger avec le ris, & en corriger la fadeur.

Le fruit le plus ordinaire eſt la banane ou figue d'Inde, mais

elle est bien différente de nos figues pour la couleur & la figure. Il y a encore des *Mangles* sur tout du côté des montagnes. Nous avons aussi, mais seulement dans nos jardins, quelques ates & quelques goyaves. Dans quelques-uns on voit des treilles qui se chargent assez de raisins, mais les oiseaux & les Ecureuils ne les laissent guéres parvenir à leur maturité.

Quant aux légumes, la terre y porte des citrouilles de plusieurs especes, des concombres, & diverses herbes qui sont propres du pays. On n'y connoît point d'oseille, mais elle est remplacée par le tamarin : il y a des ciboules, mais les choux, les raves, la laitue sont des plantes étrangeres, qui ne laissent pas de croître assez bien quand on les séme. Comme nous sommes

presque toûjours en voyage, & que d'ailleurs des choses trop importantes occupent tout notre tems, nous n'avons ni la volonté ni le loisir de nous amuser au jardinage : outre que le terroir étant fort sec, il faudroit entretenir un jardinier qui n'eût d'autre soin que de cultiver & d'arroser sans cesse ces terres brûlantes : l'entretien des Catéchistes nous est bien plus nécessaire. On ne voit ici ni chênes, ni pins, ni ormes, ni noyers : il y a autant & plus de différence entre les arbres des Indes & ceux d'Europe, qu'il y en a entre les habitans des deux Pays. Je dis à peu près la même chose des fleurs : à la réserve des tubéreuses, des tournesols, des jasmins, des lauriers-roses, toutes les autres fleurs que j'ai vûes, sont inconnuës en Euro-

pe : on les cultive ici avec beaucoup de ſoin pour en orner les Idoles.

Venons aux animaux. On trouve dans les montagnes des éléphans, des tygres, des loups, des ſinges, des cerfs, des ſangliers, des liévres ou lapins, car je ne les ai pas vûs d'aſſez près pour en faire le diſcernement : on laiſſe le gibier fort en repos, quoique la chaſſe ſoit permiſe à tout le monde. Les Seigneurs chaſſent de tems en tems par divertiſſement, mais il s'en faut bien que ce ſoit avec cette paſſion qu'on a en Europe pour cet exercice. La chaſſe ſe fait auſſi à l'oiſeau, mais rarement.

Quelques Princes ont des éléphans privés & des chevaux. Les chevaux qui naiſſent dans le pays, ſont petits & foibles, mais

on les a à bon marché. Pour ceux dont on se sert dans les armées, on les fait venir des pays étrangers, & ils coûtent fort cher: on les achéte d'ordinaire cinq ou six cens écus. Je doute que ce climat soit favorable à ces sortes d'animaux, il faut des soins infinis pour les conserver: il n'y a point de jour qu'il ne faille leur donner quelque drogue: avant que de les panser, & à la moindre pause qu'on leur fait faire en voyage, il faut les manier, leur passer la main sur tout le corps, leur presser la chair & les nerfs, leur soulever les pieds l'un après l'autre: si l'on y manque, leurs nerfs se rétrécissent, & ils sont ruinés en peu de tems. Comme il n'y a point ici de prairies, & qu'on n'y recueille ni foin ni avoine, on ne donne aux chevaux que

de l'herbe verte, laquelle en certains endroits & en certains mois de l'année est très difficile à trouver. Au lieu d'avoine on leur donne une espéce de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont ici de grand usage, on ne mesure les richesses d'un chacun que par le nombre de bœufs qu'il a. Ils servent au labourage & aux voitures, on les attéle aussi aux charrettes. La plûpart ont une grosse bosse sur le chignon du col. Quand on veut les mettre à la charrette, on leur passe une corde au col, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, & qui porte sur le col des deux bœufs attelés : à cette perche est attaché le timon de la charrette.

Les charrues n'ont point de roues, & le fer qui tient lieu de

coutre eſt ſi étroit, qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a coûtume de ſemer le millet. Le ris demande beaucoup plus de travail & de culture : les champs où l'on le ſeme ſont toujours au bord des étangs qu'on creuſe exprès, afin de pouvoir y conſerver l'eau de pluye, & arroſer les campagnes dans les tems de ſécherеſſe. On voit preſque autant d'étangs que de Peuplades. Les charrettes ne ſont pas mieux entendues que les charrues ; il y en a ſi peu, que je ne croi pas en avoir vû ſix depuis que je ſuis dans ce pays. Mais on voit beaucoup de chars qui ſont aſſez bien travaillés : les roues ſont petites, elles ſe font de groſſes planches qu'on emboëtte les unes dans les autres : elles ne ſont point ferrées, & elles n'ont d'autre moyeu qu'un trou qui eſt au milieu de

ce tissu de planches. Le corps du char est fort élevé, & tout chargé d'ornemens de menuïsérie & de sculpture, & de figures fort indécentes. Ces chars ne servent qu'au triomphe du Démon, on y place l'Idole, & on la traîne en pompe par les rues. On ne sçait ici ce que c'est que carrosse; les grands Seigneurs se font porter en palanquin, mais ils doivent en avoir la permission du Prince.

On trouve encore au Maduré quantité de buffles qu'on employe au labourage & qu'on attele de même que les bœufs: c'est un crime digne de mort que de tuer un bœuf, une vache, ou un buffle. Il n'y a pas encore deux ans qu'on fit mourir deux ou trois personnes de la même famille qui étoient coupables d'un semblable meur-

tre : je ne ſçai ſi un homicide leur auroit attiré le même ſupplice. Dans une de nos Iſles Françoiſes de l'Amérique, on défendit autrefois, à peine de la vie, de tuer les bœufs pour ne pas empêcher la multiplication de l'eſpéce. Il eſt probable qu'une même raiſon de politique à porté les Indiens à faire de pareilles défenſes. Les bœufs ne ſont nulle part plus néceſſaires qu'en ce pays-ci, ils n'y multiplient que médiocrement, ils ſont ſujets à de fréquentes maladies, & la mortalité ſe met ſouvent parmi eux. Le remède le plus ordinaire dont on ſe ſerve pour le guérir de leurs maladies eſt de les cautériſer. Au reſte, les Indiens ont autant d'horreur de la chair de ces animaux, que les Européans en ont de la chair de cheval : il n'y a

que ceux des Castes le plus méprisables qui osent en manger quand ils meurent de leur mort naturelle.

Ils ne jugent pas de même des chauvesouris, des rats, des lézards, & même de certaines fourmis blanches. Lorsque les aîles viennent à ces fourmis, & que prenant l'essor elles vont se noyer dans les marais, les Indiens accourent pour les prendre : si on les en croit, c'est un mets délicieux. La chévre, le mouton, la poule sont les viandes d'usage. On voit ici une espéce de poules dont la peau est toute noire aussi-bien que les os ; elles ne sont pas moins bonnes que les autres. Je n'ai point vû de poules d'Inde, ce sont apparemment les Indes Occidentales qui leur ont donné ce nom. Le poisson est aussi du goût des

Indiens : ils le font ſécher au Soleil, mais ils ne le mangent guéres qu'il ne ſoit tout-à-fait gâté & corrompu : ils le trouvent alors excellent, parce qu'il eſt plus propre à corriger ce que le ris a d'inſipide.

On trouve ici des ânes comme en Europe, & ils ſervent aux mêmes uſages : il y a une remarque plaiſante à faire ſur cet animal & que je ne dois pas omettre. Vous ne vous imagineriez pas, Madame, que nous avons ici une Caſte entiere qui prétend deſcendre en droite ligne d'un âne, & qui s'en fait honneur. Vous me direz qu'il faut que cette Caſte ſoit des plus baſſes ; point du tout, c'eſt une des bonnes, c'eſt celle même du Roy. Ceux de cette Caſte traitent les ânes comme leurs propres freres ; ils prennent leur défenſe,

défense, ils ne souffrent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte excessivement. S'ils appercevoient quelqu'un qui fut assez inhumain pour se porter à de telles extrémités, on le traîneroit aussi-tôt en Justice, & il y seroit condamné à l'amende. Il est bien permis de mettre un sac sur le dos de l'animal, mais on ne peut mettre aucune autre chose sur ce sac; & si cela arrivoit, les *Cavarravadouguer* (c'est le nom de ceux de cette Caste) feroient une grosse affaire à celui qui se seroit donné cette liberté. Ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette extravagance, c'est qu'ils ont souvent moins de charité pour les hommes qu'ils n'en ont pour ces sortes de bêtes: dans un tems de pluye, par exemple, ils donneront le couvert à un âne, & le

refuseront à son conducteur, s'il n'est pas d'une bonne Caste.

Enfin, Madame, (car il faut entrer dans le détail de tous les animaux de ce pays, puisque vous le souhaitez) nous avons ici des chiens, mais qui sont extrémement laids, nous avons des chats domestiques & sauvages, & des rats de plusieurs espéces. Il ne faut pas oublier de vous dire, que nos Indiens vont à la chasse de ces rats, de même qu'on va en Europe à la chasse des lapins. La campagne seroit pleine de ces illustres chasseurs, si l'on en trouvoit une aussi grande quantité, qu'il y en a eu dans cette Province dont vous me parlez, & où vous dites qu'ils ont fait tant de ravages. On en voit ici une espéce qui ressemble assez à la taupe par la finesse de son poil, quoiqu'il ne

soit pas tout-à-fait si noir. Les Portugais le nomment Rat de senteur ; il fait, dit-on, la guerre au serpent. Il y en a encore une autre espéce qui creuse sous terre comme la taupe, mais ce n'est guéres que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

On m'a parlé d'une espéce de chat qui produit le musc, mais je n'en ai point vû, & je ne puis dire si c'est effectivement un chat, ni comment il produit cette substance odoriférante : on m'a rapporté qu'en se frottant contre un pieu, il y laisse le musc, & que c'est de ce pieu qu'on le retire. Parmi les chiens sauvages, il y en a un qu'on prendroit plûtôt pour un Renard : les Indiens l'appellent *Nari*, & les Portugais *Adiba* : on m'a dit qu'il avoit ses heures

réglées pour heurler pendant la nuit, & que c'eſt de ſix en ſix heures : pour moi j'ai voyagé ſouvent la nuit, & je l'entendois heurler à toutes les heures.

Pour ce qui eſt des ſerpens, on en voit ici une infinité : quelques-uns ſont ſi vénimeux, qu'une perſonne qui en a été mordue tombe morte au huitiéme pas qu'elle fait ; & c'eſt pourquoy on le nomme Serpent de huit pas. Il y en a un autre que les Portugais appellent *Cobra de Capelo*, ce qui ne ſignifie pas Serpent à chapeau, comme l'ont cru quelques Européans, mais Serpent à chaperon. On l'a nommé ainſi, parce que quand il ſe met en colere, qu'il s'éléve à mi-corps, & qu'il ne rampe que ſur la queue, alors ſon col s'élargit en forme de *domino*, ſur

lequel paroissent trois tâches noires, qui, au sentiment des Indiens, donnent de la grace à ce serpent : de-là vient qu'ils l'ont appellé le beau ou le bon Serpent, car le terme Tamulique peut avoir ces deux significations. Lorsque je vous entretiendrai dans quelque autre Lettre de la Religion des Indes, je parlerai du respect superstitieux que les Gentils ont pour ce serpent : s'ils l'avoient tué, ils croiroient avoir commis un sacrilége.

Entre autres insectes, on voit ici des mouches vertes qui luisent pendant la nuit : elles cherchent les endroits humides : lorsqu'il y en a beaucoup, & que la nuit est obscure, c'est un assez agréable spectacle de voir cette infinité des petites étoiles voltigéantes. On voit encore des fourmis de plusieurs espéces : la plus

pernicieuſe, eſt celle que les Européans ont nommée Fourmi blanche, que les Indiens appellent *Carreian*, & que nous appellons plus communément *Caria.* Cet inſecte eſt la proye ordinaire des écureuils, des léſards, & de certains oiſeaux dont je ne puis vous dire le nom. Pour ſe mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adreſſe de ſe former une butte de terre de la hauteur à peu près d'un homme : pour cela du fond de la terre, il charrie du mortier qu'il humecte, peu à peu il éléve ſon logis, & il le maçonne ſi bien, qu'il faut une pluye forte & preſque continuelle pour y donner une atteinte ſenſible. Les campagnes ſont remplies de ces buttes : les laboureurs ne les abattent point, ſoit parce qu'elles ſont extrémement dures, ſoit

parce qu'en peu de jours elles seroient rétablies. Ces buttes sont pleines de compartimens en forme de canaux irréguliers : le Caria sort à certaines heures pour aller au fourrage, il coupe l'herbe fort vîte, & il l'emporte dans sa fourmilliere.

Il y a une autre espéce de Caria qui est plus petit, & qui se tapit d'ordinaire dans les maisons. On trouve dans le centre de sa fourmilliere une espéce de rayon presque semblable au rayon des mouches à miel : delà cet Insecte grimpe sur les toits, mais il n'avance qu'en se couvrant à mesure, & en formant avec la terre qu'il charrie une espéce de tuyau qui lui sert de chemin : il ronge les feuilles de palmier, la paille, & le chaume dont nos maisons & nos Eglises sont couvertes, ce qui fait

que l'édifice tombe au premier vent : il s'attache à toute espéce de bois sec, & il le ronge peu à peu. Un si petit animal m'a obligé d'abandonner une assez belle Eglise, dont la situation étoit fort commode à mes Néophytes. Le lieu étoit si peuplé de ces Insectes, qu'un toit ne demeuroit pas six mois en son entier. Les Chrétiens qui venoient à l'Eglise, & qui n'avoient point d'autre lit que la terre, trouvoient le matin leur nate & leur linge tout rongés. Nous avons aussi des abeilles, mais on ne se donne pas la peine de leur bâtir des ruches ; on ne manque pourtant ni de cire ni de miel : l'un & l'autre se tirent des ruches que les abeilles sauvages se font à elles-mêmes sur les montagnes.

J'entre, comme vous voyez, Madame, dans le détail des plus

petites choses, afin de satisfaire à toutes vos demandes. Celle où il me paroît que vous insistez davantage, & sur laquelle vous desirez d'être parfaitement instruite, regarde la maniére dont les Missionnaires sont vêtus au Maduré, & la mode que suivent les Indiens dans leurs habillemens. Votre curiosité ne seroit que médiocrement satisfaite, si je me contentois de vous en faire la description : les figures suivantes vous feront voir d'un coup d'œil, ce qu'il ne me seroit guéres possible de vous faire comprendre par le détail le plus exact.

Vous voyez d'abord quelle est la forme de l'habit que portent les Missionnaires : c'est une simple toile de coton, qui n'est ni rouge ni jaune, mais dont la couleur tient de l'un & de l'au-

tre. Le vaſe qu'ils portent à la main eſt de cuivre : comme on ne trouve pas de l'eau par tout, & que celle qu'on trouve n'eſt pas toûjours potable, ils ſont obligés d'en avoir toûjours avec eux, pour ſe rafraîchir ſous un ciel auſſi brûlant que celui-ci. La chauſſure vous paroîtra extraordinaire : c'eſt une eſpéce de ſoque aſſez ſemblable à celles dont ſe ſervent en France quelques Religieux de S. François : à la vérité celles-ci s'attachent avec des courroyes, au lieu que les ſoques des Indes ne tiennent que par une cheville de bois, qui ſe met entre l'orteil & le ſecond doigt du pied. Cette maniére de ſe chauſſer ne nous eſt pas particuliere : le Roy & les grands Seigneurs uſent de ſoques comme nous : il y a cette différence, que leurs ſoques



Missionnaire de la Compagnie de Jesus aux Indes

sont d'argent, & que les nôtres sont de bois. Ils prétendent que cette chaussure est la plus propre & la plus commode qu'on puisse imaginer pour ce pays-ci. C'est la plus propre, disent-ils, parce qu'on peut en tout tems la laver & se laver les pieds, ce qui est nécessaire ici à cause de la châleur ; la plus commode, parce que rien n'est plus facile à quitter & à reprendre. Il est vrai qu'il en coûte dans les commencemens, & qu'on ne peut s'y accoûtumer sans beaucoup souffrir : mais avec le tems & de la patience il se forme des calus à cet endroit du pied, & on acquiert enfin l'habitude de marcher sans aucune incommodité.

Dans les voyages que nous faisons d'ordinaire à pied, nous ne nous servons point de so-

ques : mais je ne sçai ce qui est alors le plus pénible, ou d'aller pieds nuds sur ces terres brûlantes & semées de petits cailloux, ou d'user de sandales de cuir, ainsi que font les naturels du pays. Ces sandales ne sont qu'une simple semelle sans empeigne, qui tient aux pieds par quelques courroyes : le sable & les pierres s'y glissent aisément, & causent beaucoup de douleur. Il n'est pas du bel usage de se servir de sandales, & c'est pourquoi on les quitte toûjours lorsqu'on doit paroître devant une personne qui mérite du respect. Nos Images d'Europe où les Saints sont représentés, vêtus à la Romaine avec des sandales aux pieds, révoltent la politesse Indienne : cependant, plusieurs Brames ne font pas difficulté d'en porter.

Au regard des modes Indiennes, elles sont toûjours les mêmes : ces peuples ne changent guéres leurs usages, sur-tout pour la maniére de se vêtir. J'ai déja eu l'honneur de vous dire, Madame, que les gens du commun n'y font pas beaucoup de façon : ils s'entourent le corps d'une simple toile de coton, & il arrive souvent que les pauvres ont bien de la peine à avoir un morceau de cette toile pour se couvrir. Les grands Seigneurs, tels que ceux qui sont dépeints dans les deux figures qui suivent, s'habillent assez proprement, selon leur goût, & eu égard à la chaleur du climat. Ils se couvrent d'une robe de toile de coton fort blanche & en même tems très-fine & transparente, qui leur descend jusqu'aux talons; ils ont un haut de chausses

& des bas de couleur rouge tout d'une piéce, & qui ne vont que jusqu'au cou du pied. Ils sont chaussés d'une espéce d'escarpins de cuir rouge brodé, les quartiers de derriere se plient sous les talons : ils portent des pendans d'oreille d'or ou de perle : la ceinture est d'une étoffe de soye brodée d'or, les bracelets sont d'argent : ils portent au col des chaînes d'or, ou des espéces de chapelets dont les grains sont d'or. Les Dames ont à peu près le même habillement, & on ne les distingue des hommes que par la maniére différente dont elles ornent leur tête.

Je finis cette Lettre, Madame, qui n'est peut-être que trop longue, en répondant à votre derniere question. Vous souhaitez sçavoir où nous nous reti-



Ranga Mouttou Fils d'un Roy de Maduré

Brame Premier Ministre de Maduré aux Indes

rons pendant le jour & la nuit, & si les gens de ce pays-ci consentent volontiers qu'on baptise leurs enfans. C'est sur quoi je vais vous satisfaire en peu de mots. Certainement il est nécessaire que nous ayons une demeure fixe : sans cela, où les Chrétiens & les Gentils iroient-ils nous chercher, lorsqu'ils ont besoin de notre ministére ? Comment tiendrions-nous nos assemblées ? Comment célébrerions-nous nos Fêtes ? D'un autre côté il n'est pas à propos que nous demeurions toûjours dans le même endroit ; ce ne seroit pas le moyen d'étendre la Foy, les Chrétiens seroient obligés de faire de fort longs voyages, plusieurs vieillards passeroient le reste de leur vie sans participer aux Sacremens : d'ailleurs, un trop long séjour dans la même

contrée donneroit le tems aux ennemis du nom Chrétien de tramer des complots contre la Religion, & de lui susciter des Persécuteurs. C'est pourquoi, comme chaque Mission comprend une grande étendue de pays, où les Néophytes sont dispersés, nous y avons plusieurs Eglises dans lesquelles nous entretenons des Catéchistes, qui instruisent les Chrétiens & les Catéchuménes, & qui gagnent tous les jours quelques Idolâtres à J. C. Les conversions sont plus ou moins nombreuses chaque année, à proportion du nombre de Catéchistes que nous avons le moyen d'entretenir. Soixante ou quatre-vingt francs suffisent pour l'entretien d'un Catéchiste. Nous parcourons ces Eglises, & nous faisons dans chacune quelque séjour pour administrer les

Sacremens aux Fidéles, & pour baptiser les Catéchuménes. Nous avons auprès de chaque Eglise une cabane, & quelquefois un petit jardin : c'est-là que nous nous retirons. Pendant nos voyages qui sont fort fréquens, nous allons chez les Chrétiens, quand il y en a dans le lieu, ou chez les Gentils qui veulent bien nous recevoir, ou dans les *Madams* publics. On appelle ainsi un bâtiment dressé sur les chemins pour la commodité des passans, lequel supplée aux Hôtelleries dont on ignore ici l'usage. Dans certains *Madams* on donne à manger aux Brames, dans d'autres on leur donne de la *canje*, on appelle ainsi l'eau où l'on a fait bouillir le ris : il y en d'autres où l'on donne du petit lait. Communément on n'y trouve que de l'eau & du feu, & il y faut

porter le reſte. Ainſi, comme vous voyez, Madame, on ne voyage pas trop commodément en ce pays-ci : néanmoins, ce n'eſt pas-là ce qu'il y a de plus rude ; la chaleur exceſſive du climat nous incommode plus que tout le reſte : nous ne faiſons guéres de voyage que l'épiderme du viſage ne ſoit tout-à-fait enlevée : on s'en conſole aiſément, & il en renaît bien-tôt une autre à la place.

Pour ce qui regarde le Baptême des enfans, vous ſçavez, Madame, que l'uſage obſervé de tout tems dans l'Egliſe, eſt de ne point baptiſer les enfans des Infidéles à moins qu'ils n'y conſentent, & qu'ils ne promettent de leur procurer une éducation Chrétienne. C'eſt ce qu'on ne peut guéres eſpérer de ceux qui ſont obſtinés dans leur

aveuglement, & qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumiére de l'Evangile. Il y a pourtant un cas à excepter, c'est lorsque ces enfans sont en danger de mort, la pratique est de les baptiser sans en demander la permission à leur parens, qui ne manqueroient pas de la refuser. Les Catéchistes & les Chrétiens sont parfaitement instruits de la formule du Baptême, & ils le conférent aux enfans moribonds sous prétexte de leur donner des remédes. Il n'y a point d'année qu'ils ne mettent dans le Ciel un grand nombre de ces petits innocens qui ont eu le malheur de naître dans le sein de l'infidélité. Quand il n'y auroit que ce bien-là à faire dans cette Mission, les Missionnaires, & ceux qui comme vous, Madame, contribuent par leurs libé-

ralités à l'entretien des Caté-chiſtes, ne ſeroient-ils pas aſſez récompenſés de leurs travaux & de leur zéle ? Je ne vous parle point des Fidéles, on ne peut pas douter qu'ils ne conſentent que leurs enfans ſoient baptiſés : hé ! quelle ſorte de Chrétiens ſeroit-ce, s'ils ne venoient eux-mêmes offrir leurs enfans au Baptême auſſi-tôt qu'ils ſont nés ? C'eſt auſſi à quoi ils ne manquent pas.

Je croi, Madame, avoir ſatisfait à tout ce que vous ſouhaitiez de moi : je vous ſçai bon gré de ne m'avoir pas fait un plus grand nombre de queſtions, car je n'aurois pû me réſoudre à les laiſſer ſans réponſe, & cependant, mes occupations préſentes ne m'euſſent guéres permis d'entrer dans un long détail de mille autres choſes,

dont j'aurai l'honneur de vous entretenir quand j'aurai plus de loisir. Je vous prie néanmoins de remarquer que dans cette Lettre je ne parle que du pays où je me trouve, qui est vers la pointe du Cap de Comorin, & non pas de toutes les Indes en général. Comme en France, chaque Province a quelque chose de particulier, de même chaque Royaume des Indes, & quelquefois divers endroits du même Royaume ont des coûtumes toutes différentes. Le Malabar, par exemple, qui n'est séparé du Maduré que par une chaîne de montagnes, a des usages, des fruits, & d'autres choses qui ne se trouvent point ici : il a l'hyver quand nous avons l'été, & l'été quand nous avons l'hyver : car aux Indes ce n'est pas le cours du Soleil, ce

ſont les pluyes qui réglent les ſaiſons. Cette remarque eſt néceſſaire, afin de concilier les contradictions apparentes qui ſe peuvent rencontrer dans les Lettres qu'on écrit du même pays. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect & une parfaite reconnoiſſance,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur en N. S.
DE BOURZES, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



Catherine TegahKoüita Iroquoise
morte en Odeur de Sainteté dans le Canada



LETTRE
DU
PERE CHOLENEC,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS:

Au Pere Augustin le Blanc de la même Compagnie, Procureur des Missions du Canada.

Au Sault de S. Louis, le 27 Août 1715.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Les merveilles que Dieu opére tous les jours par l'intercession

d'une jeune Vierge Iroquoise, qui a vécu & qui est morte parmi nous en odeur de sainteté, m'auroient porté à vous informer des particularités de sa vie, quand même vous ne m'auriez pas pressé par vos lettres de vous en faire le détail. Vous avez été témoin vous-même de ces merveilles, lorsque vous remplissiez ici avec tant de zéle les fonctions de Missionnaire; & vous sçavez que le grand Prélat qui gouverne cette Eglise, touché des prodiges dont Dieu daigne honorer la mémoire de cette sainte fille, l'a appellée avec raison la Geneviéve de la nouvelle France. Tous les François qui habitent ces Colonies, de même que les Sauvages, ont une singuliere vénération pour elle: ils viennent de fort loin prier sur son tombeau, & plusieurs

par

par son entremise ont été guéris sur le champ de leurs maladies, & ont reçu du Ciel d'autres faveurs extraordinaires. Je ne vous dirai rien, mon R. P. que je n'aye vu moi-même, lorsque j'ai eu soin de sa conduite, ou que je n'aye appris du Missionnaire qui lui à conféré le saint Baptême.

Tegahkouita (c'est le nom de la sainte Fille dont j'ai à vous entretenir) naquit l'an 1656. à Gandaouagué, l'une des Bourgades des Iroquois inférieurs appellés *Agniez.* Son pere étoit Iroquois & infidéle : sa mere, qui étoit Chrétienne, étoit Algonquine; elle avoit été baptisée dans la ville des trois Rivieres, où elle fut élevée parmi les François.

Dans le tems qu'on faisoit la guerre aux Iroquois, elle fut

prise par ces Barbares, & menée captive dans leur pays. On a sçu depuis que dans le sein de l'infidelité même elle conserva sa foy jusqu'à la mort. Elle eut de son mariage deux enfans, un garçon, & une fille qui est celle dont je parle: mais elle eut la douleur de mourir sans leur procurer la grace du Baptême. Une petite verolle qui ravageoit le pays des Iroquois, l'enleva elle & son fils en peu de jours: Tegahkouita en fut attaquée comme les autres, mais elle ne succomba point à la violence du mal. Elle se trouva donc orpheline à l'âge de quatre ans sous la conduite de ses Tantes, & au pouvoir d'un Oncle qui étoit le plus distingué du village.

La petite verolle lui avoit affoibli les yeux, & cette incommodité l'empêcha pendant quel-

que tems de paroître au grand jour. Elle demeuroit les jours entiers retirée dans sa cabane : peu à peu elle s'affectionna à la retraite, & dans la suite elle fit par goût, ce qu'elle avoit fait auparavant par nécessité. Cette inclination pour une vie retirée si contraire au génie de la jeunesse Iroquoise, fut principalement ce qui conserva l'innocence de ses mœurs dans le séjour même de la corruption.

Quand elle fut un peu plus avancée en âge, elle s'occupa dans le domestique à rendre à ses Tantes tous le services dont elle étoit capable, & qui convenoient à son sexe : elle piloit le blé, elle alloit quérir de l'eau, elle portoit le bois : car c'est parmi nos Sauvages l'emploi ordinaire des femmes. Le reste du tems elle le passoit à faire de

petits ouvrages, pour lesquels elle avoit une adresse extraordinaire. Par-là elle évitoit deux écueils également funestes à l'innocence; l'oisiveté si ordinaire ici aux personnes du sexe, & qui est pour elles la source d'une infinité de vices; & la passion extrême qu'elles ont de couler le tems dans des visites inutiles, de se montrer aux assemblées publiques, & d'y étaler leurs parures. Car il ne faut pas croire que cette sorte de vanité soit le partage des seules Nations civilisées; les femmes de nos Sauvages, sur-tout les jeunes filles affectent de paroître ornées de ce qu'elles ont de plus précieux. Leurs ajustemens consistent en certaines étoffes qu'elles achétent des Européans, en des manteaux de fourure, & en divers coquillages dont elles se

couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds : elles s'en font des bracelets, des colliers, des pendans d'oreille, des ceintures : elles en garnissent même leurs souliers, car ce sont-là toutes leurs richesses, & c'est parmi elles à qui se distinguera le plus par ces sortes d'ajustemens.

La jeune Tegahkouita qui avoit naturellement de l'aversion pour toutes les parures propres de son sexe, ne put résister aux personnes qui lui tenoient lieu de pere & de mere ; & pour leur complaire, elle eut quelquefois recours à ces vains ornemens. Mais lorsqu'elle fut Chrétienne, elle s'en fit un grand crime, & elle expia cette complaisance qu'elle avoit eue, par des larmes presque continuelles, & par une sévére pénitence.

M. de Thracy ayant été envoyé de la Cour pour mettre à la raiſon les Nations Iroquoiſes qui déſoloient nos Colonies, porta la guerre dans leur pays, & y brûla trois villages des *Agniez*. Cette expédition répandit la terreur parmi ces Barbares, & ils en vinrent à des propoſitions de paix qu'on écouta. Leurs Députés furent bien reçus des François, la paix ſe conclut à l'avantage des deux Nations.

On ſaiſit cette occaſion qui paroiſſoit favorable pour envoyer des Miſſionnaires aux Iroquois. Ils avoient déja quelque teinture de l'Evangile qui leur avoit été prêché par le Pere Jogues, ſur-tout ceux d'*Onnontagué*, parmi leſquels ce Pere avoit fixé ſa demeure. On ſçait que le Miſſionnaire reçut alors la re-

compense qu'il devoit attendre de son zéle : ces Barbares le tinrent dans une dure captivité, & lui mutilerent les doigts : ce ne fut que par une espéce de miracle qu'il se déroba pour un tems à leur fureur. Il semble pourtant que son sang devoit être la semence du Christianisme dans cette terre infidéle ; le Pere Jogues ayant eu le courage d'aller l'année suivante continuer sa Mission auprès de ces Peuples qui l'avoient traité si inhumainement, finit sa vie Apostolique dans les supplices qu'ils lui firent endurer. Les travaux de ses deux Compagnons furent couronnés par une mort semblable ; & c'est sans doute au sang de ces premiers Apôtres de la Nation Iroquoise, qu'on doit attribuer les bénédictions que Dieu répandit sur le zéle de

ceux qui leur succéderent dans le miniſtere Evangélique.

Le P. Fremin, le P. Bruyas, & le P. Pierron qui ſçavoient la langue du Pays, furent choiſis pour accompagner les Deputés Iroquois dans leur retour, & pour confirmer de la part des François la paix qui venoit de leur être accordée. On confia aux Miſſionnaires les préſens que faiſoit le Gouverneur, afin de leur faciliter l'entrée dans ces terres barbares. Ils y arriverent dans le tems que ces Peuples ont accoûtumé de ſe plonger dans toute ſorte de débauches, & perſonne ne ſe trouva en état de les recevoir.

Ce contretems procura à la jeune Tegahkouita l'avantage de connoître de bonne heure ceux dont Dieu vouloit ſe ſervir pour la conduire à une haute

perfection : elle fut chargée de loger les Missionnaires & de subvenir à leurs besoins : sa modestie, & la douceur avec laquelle elle s'acquitta de cette fonction, toucherent les nouveaux Hôtes ; elle de son côté fut frapée de leurs manieres affables, de leur assiduité à la priere, & des autres exercices dont ils partageoient la journée. Dieu la disposoit ainsi à la grace du Baptême, qu'elle auroit demandée, si les Missionnaires eussent fait un plus long séjour dans son village.

Le troisiéme jour de leur arrivée ils furent appellés à *Tionnontoguen*, où se fit leur reception : elle fut des plus solemnelles. Deux des Missionnaires s'établirent dans ce village : le troisiéme commença une Mission dans le village d'*Onneiout*, qui

eſt à trente lieues au-delà dans les terres. L'année ſuivante on forma une troiſiéme Miſſion à *Annontagué*. La quatriéme fut établie à *Tſonnontouan*, & la cinquiéme au village de *Goiogoen*. Les Nations des *Agniez* & des *Tſonnontouans* étant nombreuſes & ſéparées en pluſieurs Bourgades, on fut obligé d'augmenter le nombre des Miſſionnaires.

Cependant, Tegahkouita entroit dans l'âge nubile, & ſes parens étoient intéreſſés à lui trouver un époux, parce que, ſelon la coûtume du Pays, le gibier que le mari tue à la chaſſe, eſt au profit de la femme, & de tous ceux de ſa famille. La jeune Iroquoiſe avoit des inclinations bien oppoſées aux deſſeins de ſes parens : elle avoit un grand amour pour la pureté,

avant même qu'elle pût connoître l'excellence de cette vertu, & tout ce qui étoit capable de la souiller tant soit peu, lui faisoit horreur. Ainsi, quand on lui proposa de s'établir, elle s'en excusa sous divers prétextes, elle allégua sur-tout sa grande jeunesse, & le peu d'inclination qu'elle avoit alors pour le mariage.

Ses parens parurent goûter ses raisons, mais peu après ils résolurent de l'engager lorsqu'elle y penseroit le moins, sans même lui laisser le choix de la personne avec qui ils vouloient l'unir. Ils jetterent les yeux sur un jeune homme dont l'alliance leur paroissoit avantageuse, & ils lui en firent faire la proposition aussi-bien qu'à ceux de sa famille. L'affaire étant conclue de part & d'autre, le jeune hom-

la traita comme une esclave, elle fut chargée de tout ce qu'il y avoit à faire de plus pénible & de plus rebutant, ses actions les plus innocentes étoient interprétées malignement; on lui reprochoit sans cesse son peu d'attachement pour ses Parens, ses manieres farouches, & sa stupidité, car c'est ainsi qu'on appelloit l'éloignement qu'elle avoit du mariage; on l'attribuoit à une haine secrette qu'elle portoit à la Nation Iroquoise, parce qu'elle étoit de race Algonquine. Enfin, on mit tout en œuvre pour ébranler sa constance.

La jeune fille souffrit tout ces mauvais traitemens avec une patience invincible, & sans rien perdre de son égalité d'ame & de sa douceur naturelle, elle rendit tous les services qu'on exigeoit d'elle, avec une attention

& une docilité qui étoient au-dessus de son âge & de ses forces. Peu à peu ses parens s'adoucirent, ils lui rendirent leurs bonnes graces, & ils ne l'inquiéterent plus sur le parti qu'elle avoit pris.

En ce tems-là le Pere Jacques de Lamberville fut conduit par la Providence au village de notre jeune Iroquoise, & il reçut ordre de ses Supérieurs de s'y arrêter, bien qu'il semblât plus naturel que ce Pere allât se joindre à son frere qui avoit soin de la Mission des Iroquois d'*Onnontagué*. Tegahkouita ne manqua pas d'assister aux Instructions & aux Prieres qui se faisoient tous les jours dans la Chapelle, mais elle n'osoit s'ouvrir sur le dessein qu'elle avoit depuis long-tems d'être Chrétienne : soit qu'elle fut arrêtée

par l'appréhension d'un Oncle de qui elle dépendoit absolument, & à qui des raisons d'intérêt donnoient de l'aversion pour les Chrétiens; soit que sa pudeur même la rendit trop timide, & l'empêchât de découvrir ses sentimens au Missionnaire.

Enfin, l'occasion de déclarer le desir qu'elle avoit d'être baptisée, se présenta à elle lorsqu'elle y pensoit le moins. Une blessure qu'elle s'étoit faite au pied l'avoit retenue au village, tandis que la plûpart des femmes faisoient dans les champs la recolte du bled d'Inde. Le Missionnaire prit ce tems-là pour faire sa tournée, & pour instruire à loisir ceux qui étoient restés dans leurs cabanes. Il entra dans celle de Tegahkouita. Cette bonne fille ne put retenir

sa joye à la vûe du Missionnaire : elle commença d'abord par lui ouvrir son cœur en présence de ses compagnes même, sur l'empressement qu'elle avoit d'être admise au rang des Chrétiens : elle s'expliqua aussi sur les obstacles qu'elle auroit à surmonter de la part de sa famille, & dans ce premier entretien elle fit paroître un courage au-dessus de son sexe. La bonté de son naturel, la vivacité de son esprit, sa naiveté & sa candeur firent juger au Missionnaire qu'elle feroit un jour de grands progrès dans la vertu ; il s'appliqua particuliérement à l'instruire des vérités Chrétiennes, mais il ne crut pas devoir se rendre si-tôt à ses instances, la grace du Baptême ne devant s'accorder aux Adultes, sur-tout dans ce pays-ci, qu'avec précaution & après

de longues épreuves. Tout l'hyver fut employé à son instruction, & à une recherche exacte de ses mœurs.

Il est surprenant que malgré le penchant que les Sauvages ont à médire, sur-tout les personnes du sexe, il ne s'en trouvât aucune qui ne fît l'éloge de la jeune Catéchuméne : ceux mêmes qui l'avoient persécutée le plus vivement, ne purent s'empêcher de rendre témoignage à sa vertu. Le Missionnaire ne balança plus à lui administrer le saint Baptême, qu'elle demandoit avec une sainte impatience. Elle le reçut le jour de Pâques de l'année 1676. & elle fut nommée Catherine ; c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite de cette Lettre.

La jeune Néophyte ne songea plus qu'à remplir les enga-

gemens qu'elle venoit de contracter. Elle ne voulut pas se borner à l'observation des pratiques communes, elle se sentoit appellée à une vie plus parfaite. Outre les Instructions publiques ausquelles elle assistoit réguliérement, elle en demanda de particulieres pour sa conduite intérieure. Ses prieres, ses devotions, ses pénitences furent réglées, & elle fut si docile à se former, selon le plan de perfection qui lui avoit été tracé, qu'en peu de tems elle devint un modéle de vertu.

Elle passa de la sorte quelques mois assez paisiblement. Ses parens mêmes ne parurent pas desapprouver le nouveau genre de vie qu'elle menoit. Mais le Saint Esprit nous avertit par la bouche du Sage, que l'ame fidéle qui commence de s'unir à

Dieu, doit se préparer à la tentation; & c'est ce qui se vérifia en la personne de Catherine. Sa vertu extraordinaire lui attira des persécutions de ceux mêmes qui l'admiroient : ils regardoient une vie si pure comme un reproche tacite de leurs déréglemens; & dans le dessein de la décréditer, ils s'efforcerent par divers artifices de donner atteinte à sa pureté. La confiance que la Néophyte avoit en Dieu, la défiance qu'elle avoit d'elle-même, son assiduité à la priere, sa délicatesse de conscience qui lui faisoit appréhender jusqu'à l'ombre même du péché, lui donnerent une victoire entiere sur les ennemis de sa pudeur.

L'exactitude avec laquelle elle se trouvoit les jours de Fête à la Chapelle, fut la source d'un

autre orage qui vint fondre sur elle du côté de ses proches. Le Chapelet recité à deux chœurs est un des exercices de ces saints jours : cette espéce de psalmodie reveille l'attention des Néophytes, & anime leur dévotion. On y mêle des hymnes & des cantiques spirituels que nos Sauvages chantent avec beaucoup de justesse & d'agrément : ils ont l'oreille fine, la voix belle, & un goût rare pour la musique. Catherine ne se dispensoit jamais de cet exercice. On trouva mauvais dans la cabane, qu'elle s'abstint ces jours-là d'aller travailler comme les autres à la campagne, on en vint à des paroles aigres, on lui reprocha que le Christianisme l'avoit amollie, & l'accoûtumoit à une vie fainéante; on ne lui laissa même rien à manger, pour la

contraindre du moins par la faim à ſuivre ſes parens, & à les aider dans leur travail. La Néophyte ſupporta conſtamment leurs reproches & leurs mépris, & elle aima mieux ſe paſſer ces jours-là de nourriture, que de violer la loy qui ordonne la ſanctification des Fêtes, & de manquer à ſes pratiques ordinaires de piété.

Cette fermeté que rien n'ébranloit, irrita de plus en plus ſes parens infidéles. Quand elle alloit à la chapelle, ils la faiſoient pourſuivre à coups de pierre par des gens yvres, ou qui faiſoient ſemblant de l'être; enſorte que pour ſe mettre à couvert de leurs inſultes, elle étoit ſouvent obligée de prendre des chemins détournés Il n'y avoit pas juſqu'aux enfans qui la montroient au doigt, qui crioient

après elle, & qui l'appelloient par dérision la Chrétienne. Un jour qu'elle étoit retirée dans sa cabane, un jeune homme y entra brusquement les yeux étincelans de colere, & la hâche à la main qu'il leva comme pour la frapper : peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de l'effrayer. Quoi qu'il en soit des intentions de ce Barbare, Catherine se contenta de baisser modestement la tête, sans faire paroître la moindre émotion. Une intrépidité si peu attendue étonna si fort le Sauvage qu'il prit aussi-tôt la fuite, comme s'il avoit été épouvanté lui-même par quelque Puissance invisible.

Ce fut dans ces exercices de patience & de piété que Catherine passa l'été & l'automne qui suivirent son baptême. L'hyver lui procura un peu plus de tran-

quillité: elle ne laiſſa pas néanmoins d'avoir à ſouffrir quelques traverſes, ſur-tout de la part d'une de ſes Tantes; c'étoit un eſprit double & dangereux, qui ne pouvoit ſouffrir la vie réguliere de ſa niéce, & qui cenſuroit juſqu'à ſes actions & à ſes paroles mêmes les plus indifférentes. C'eſt un uſage parmi les Sauvages, que les oncles donnent le nom de filles à leurs niéces, & que réciproquement les niéces appellent leurs oncles du nom de pere: de-là vient que les couſins germains s'appellent communément freres. Il échappa une ou deux fois à Catherine d'appeller de ſon nom propre, & non pas de celui de pere, le mari de ſa tante: c'étoit tout au plus une mépriſe ou un manque de réflexion. Il n'en fallut pas davantage à cet eſprit
mal

mal fait pour fonder une calomnie des plus atroces : elle jugea que cette maniere de s'exprimer qui lui paroissoit trop familiere, étoit l'indice d'une liaison criminelle, & à l'instant elle alla trouver le Missionnaire pour la décrier dans son esprit, & lui faire perdre les sentimens d'estime qu'il avoit pour la Néophyte. » Hé bien, lui dit-elle en l'a-
» bordant, Catherine, dont vous
» estimez tant la vertu, est pour-
» tant une hypocrite qui vous
» trompe, elle vient en ma pré-
» sence de solliciter mon mari au
» péché. Le Missionnaire qui connoissoit cette femme pour un mauvais esprit, voulut sçavoir sur quoy fondé elle formoit une accusation de cette nature ; & ayant appris ce qui avoit donné lieu à un soupçon si odieux, il lui fit une sévére réprimande, &

la renvoya bien confuse. Quand il en parla ensuite à la Néophyte, elle lui répondit avec une candeur & une assurance qui ne s'emprunte guéres du mensonge. Ce fut en cette occasion qu'elle déclara, ce qu'on auroit peut-être ignoré, si elle n'avoit pas été mise à cette épreuve ; que par la miséricorde du Seigneur elle ne se souvenoit pas d'avoir jamais terni la pureté de son corps, & qu'elle n'appréhendoit point de recevoir aucun reproche sur cet article au jour du Jugement.

Il étoit triste pour Catherine d'avoir tant de combats à soûtenir, & de voir son innocence exposée sans cesse aux outrages & aux railleries de ses compatriotes ; d'ailleurs, elle avoit tout à craindre dans un pays, où si peu de gens goûtoient encore les

maximes de l'Evangile : elle souhaitoit passionnément de se transplanter dans une autre Mission, où elle pût servir Dieu en paix & en liberté : c'étoit le sujet de ses prieres le plus ferventes, c'étoit aussi l'avis du Missionnaire : mais la chose n'étoit pas facile à exécuter. Elle étoit sous la puissance d'un oncle attentif à toutes ses démarches, & incapable de goûter sa résolution par l'aversion qu'il portoit aux Chrétiens. Dieu qui exauce jusqu'aux simples desirs de ceux qui mettent en lui toute leur confiance, disposa toutes choses pour le repos & la consolation de la Néophyte.

Il s'étoit formé depuis peu parmi les François une nouvelle Colonie dIroquois. La paix qui étoit entre les deux Nations, donnoit la liberté à ces Sauva-

ges de venir chasser sur nos terres : plusieurs d'entre eux s'étoient arrêtés vers la prairie de la Madéleine : des Missionnaires de notre Compagnie qui y demeuroient les rencontrerent, & les entretinrent à diverses fois de la nécessité du salut : Dieu agit en même tems sur leurs cœurs par l'impression de sa grace; ces Barbares se trouverent tout-à-coup changés, & ils se rendirent sans peine à la proposition qu'on leur fit de renoncer à leur patrie, & de demeurer parmi nous. Ils reçurent le Baptême après les instructions & les épreuves accoûtumées.

L'exemple & la piété de ces nouveaux Fidéles attirerent avec eux plusieurs de leurs compatriotes, & en peu d'années la Mission de saint François Xavier du Sault (c'est ainsi qu'elle s'ap-

pelle) devint célébre par le grand nombre & par la ferveur extraordinaire des Néophytes. Pour peu qu'un Iroquois y eût fait de séjour , quoyqu'il n'eût d'autre dessein que de visiter ses parens & ses amis , il perdoit aussi-tôt le desir de retourner dans sa patrie. La charité des Néophytes alloit jusqu'à partager avec les nouveaux venus , les champs qu'ils n'avoient défrichés qu'avec beaucoup de peine ; mais où elle éclatoit davantage, c'étoit dans l'empressement qu'ils faisoient paroître pour les instruire des vérités de la Foi : ils y employoient les jours entiers , & souvent une partie de la nuit. Leurs discours pleins d'onction & de piété , faisoient de vives impressions sur les cœurs de leurs hôtes , & les transformoient , pour ainsi dire , en d'au-

tres hommes. Tel qui peu auparavant ne respiroit que le sang & la guerre, devenoit doux, humble, docile, & capable des plus grandes maximes de la Religion.

Ce zéle ne se bornoit pas à ceux qui venoient les trouver : il les portoit encore à faire des excursions dans les différentes Bourgades de leur Nation, & ils revenoient toujours accompagnés d'un grand nombre de leurs compatriotes. Le jour que Catherine reçut le Baptême, le plus considérable des Agniez, après une excursion semblable, retourna à la Mission du Sault en compagnie de trente Iroquois de sa Nation, qu'il avoit gagnés à Jesus-Christ. La Néophyte eût bien voulu le suivre ; mais elle dépendoit, comme je l'ai dit, d'un oncle qui ne voyoit qu'à

regret le dépeuplement de sa Bourgade, & qui se déclaroit ouvertement l'ennemi de ceux qui pensoient à aller demeurer parmi les François.

Ce ne fut que l'année suivante, qu'elle trouva les facilités qu'elle souhaitoit, pour l'exécution de son dessein. Elle avoit une sœur adoptive qui s'étoit retirée avec son mari à la Mission du Sault. Le zéle qu'avoient les nouveaux Fidéles pour attirer leurs parens & leurs amis dans la nouvelle Colonie, lui inspira la même pensée à l'égard de Catherine : elle s'en ouvrit à son mari qui lui donna les mains. Celui-ci se joignit aussi-tôt à un Sauvage de Lorette, & à plusieurs autres Néophytes, qui sous prétexte d'aller faire la traitte des Castors avec les Anglois, parcouroient les Bourgades Iro-

quoises à dessein d'engager ceux de leur connoissance à les suivre, & à participer au bonheur de leur conversion.

A peine fut-il arrivé dans la Bourgade de Catherine, qu'il l'avertit secrettement du sujet de son voyage, & du desir que sa femme avoit de l'avoir auprès d'elle dans la Mission du Sault, dont il lui fit l'éloge en peu de paroles. Comme la Néophyte parut transportée de joye à ce discours, il l'avertit de se tenir prête à partir, aussi-tôt qu'il seroit de retour d'un voyage qu'il ne faisoit chez les Anglois, que pour ne point donner d'ombrage à son oncle. Cet oncle de Catherine étoit alors absent, & n'avoit garde d'entrer dans aucun soupçon du dessein de sa niéce. Catherine alla sur le champ prendre congé du Missionnaire,

& le prier de la recommander aux Peres qui gouvernoient la Miſſion du Sault. Le Miſſionnaire de ſon côté, qui ne pouvoit manquer d'approuver la réſolution de la Néophyte, l'exhorta à mettre ſa confiance en Dieu, & lui donna les conſeils qu'il jugea lui être néceſſaires dans la conjoncture préſente.

Comme le voyage du beau-frere n'étoit qu'un prétexte pour mieux cacher ſon deſſein, il fut bien-tôt de retour à la Bourgade, & dès le lendemain de ſon arrivée il partit avec Catherine & avec le Sauvage de Lorette qui lui avoit tenu compagnie. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir dans le Village que la Néophyte avoit diſparu, & l'on ſe douta qu'elle avoit ſuivi les deux Sauvages. On dépêcha auſſi-tôt un exprès vers ſon on-

cle pour lui en donner avis. Ce vieux Capitaine, jaloux de l'accroissement de sa Nation, frémit de colére à cette nouvelle : à l'instant il chargea son fusil de trois bales, & courut après ceux qui emmenoient sa niéce. Il fit tant de diligence, qu'il les joignit en peu de tems. Les deux Sauvages qui avoient prévû qu'on ne manqueroit pas de les poursuivre, avoient caché la Néophyte dans un bois épais, & s'étoient arrêtés, comme s'ils eussent voulu prendre un peu de repos. Le vieillard fut bien étonné de ne pas trouver sa niéce avec ces Sauvages : après un moment d'entretien qu'il eut avec eux, il se persuada qu'il avoit crû trop légerement un premier bruit qui s'étoit répandu, & il retourna sur ses pas vers le Village. Catherine regarda cette retraite su-

bite de son oncle, comme un effet de la protection de Dieu sur elle, & continuant sa route, elle arriva à la Mission du Sault sur la fin de l'automne de l'année 1677.

Ce fut chez son beau frere qu'elle alla loger. La cabane appartenoit à une Chrétienne des plus ferventes de ce lieu, nommée Anastasie, dont le soin étoit d'instruire les personnes de son sexe, qui aspiroient à la grace du Baptême ; le zéle avec lequel elle remplissoit les devoirs de cet employ, ses entretiens, & ses exemples charmerent Chaterine ; mais ce qui l'édifia infiniment, ce fut la piété de tous les Fidéles qui composoient cette nombreuse Mission. Elle étoit sur-tout frappée de voir des hommes devenus si différens de ce qu'ils avoient été, lorsqu'ils de-

meuroient dans ſon pays ; elle comparoit leur vie exemplaire avec la vie licencieuſe qu'elle leur avoit vu mener, & reconnoiſſant le doigt de Dieu dans un changement ſi extraordinaire, elle le béniſſoit ſans ceſſe de l'avoir conduite dans cette terre de bénédiction.

Pour répondre à cette faveur du Ciel, elle crut qu'elle devoit ſe donner toute entiere à Dieu, ſans uſer d'aucune réſerve, & ſans ſe permettre le moindre retour ſur elle-même. Le lieu ſaint fit dès lors toutes ſes délices : elle s'y rendoit dès les quatre heures du matin, elle entendoit la Meſſe du point du jour, & aſſiſtoit enſuite à celle des Sauvages qui ſe dit au lever du Soleil. Pendant le cours de la journée elle interrompoit de tems en tems ſon travail, pour aller

s'entretenir avec J. C. aux pieds des Autels. Le soir elle revenoit encore à l'Eglise & n'en sortoit que bien avant dans la nuit. Quand elle étoit en prieres, elle paroissoit toute renfermée au-dedans d'elle-même ; le Saint Esprit l'éleva en peu de tems à un don si sublime d'oraison, qu'elle passoit souvent plusieurs heures de suite dans des communications intimes avec Dieu.

A cet attrait pour la priere, elle joignit une application presque continuelle au travail ; & elle se soûtenoit dans le travail par de pieux discours qu'elle tenoit avec Anastasie, cette fervente Chrétienne dont j'ai parlé, & avec qui elle avoit lié une amitié très-étroite. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur la douceur qu'on goûte au service de Dieu, sur les moyens de

lui plaire & d'avancer dans la vertu, sur quelque trait de la vie des Saints, sur l'horreur qu'on doit avoir du péché, & sur le soin d'expier par la pénitence ceux qu'on a eu le malheur de commettre. Elle finissoit la semaine par une recherche exacte de ses fautes & de ses imperfections, pour les effacer dans le Sacrement de Pénitence dont elle approchoit tous les samedis au soir : elle s'y disposoit par diverses macérations dont elle affligeoit son corps ; & quand elle s'accusoit des fautes même les plus légeres, c'étoit avec des sentimens si vifs de componction, qu'elle fondoit en larmes, & que ses paroles étoient entrecoupées de soupirs & de sanglots. La haute idée qu'elle avoit de la Majesté de Dieu, lui faisoit regarder la moindre of-

fense avec horreur, & quand il lui en étoit échappée quelque une, elle ne pouvoit se la pardonner.

Des vertus si marquées ne me permirent pas de lui refuser plus long-tems la permission qu'elle me demandoit instamment de faire sa premiere Communion à la Fête de Noël qui approchoit. C'est une grace qui ne s'accorde à ceux qui viennent de chez les Iroquois, qu'après bien des années & après beaucoup d'épreuves: mais la piété de Catherine la mettoit au-dessus des régles ordinaires. Elle participa pour la premiere fois de sa vie à la sainte Eucharistie avec une ferveur qui égaloit l'estime qu'elle faisoit de cette grace, & les empressemens qu'elle avoit eus de l'obtenir. Toutes les autres fois qu'elle approcha de la sainte Ta-

ble, ce fut toûjours avec les mêmes dispositions. Son simple extérieur inspiroit alors de la piété aux plus tiédes; & lorsqu'il se faisoit une Communion générale, les Néophytes les plus vertueuses s'empressoient à l'envi de se mettre auprès d'elle, parce que, disoient-elles, la seule vûe de Catherine leur servoit d'une excellente préparation pour communier dignement.

Après les Fêtes de Noël, la saison étant propre pour la chasse, elle ne put se dispenser de suivre dans le bois sa sœur & son beau-frere. Elle fit voir alors qu'on peut servir le Seigneur dans tous les lieux où sa Providence nous conduit, elle ne relâcha rien de ses exercices ordinaires, sa piété lui suggéra même de saintes pratiques, pour suppléer à celles qui étoient in-

compatibles avec le séjour des forêts. Son tems étoit réglé pour toutes ses actions. Dès le matin elle se mettoit en prieres, & elle ne les finissoit qu'avec celles que les Sauvages font en commun selon leur coûtume. Le soir elle les continuoit bien avant dans la nuit. Quand les Sauvages prenoient leur repas pour se disposer à chasser tout le long du jour, elle se retiroit à l'écart pour faire oraison : c'étoit à peu près le tems qu'on a coûtume d'entendre la Messe dans la Mission. Elle avoit placé une croix dans le tronc d'un arbre qui se trouvoit au bord d'un ruisseau : cet endroit solitaire lui tenoit lieu d'oratoire. Là elle se mettoit en esprit au pied des autels, elle unissoit son intention à celle du Prêtre, elle prioit son Ange Gardien d'assister pour elle au

ſaint Sacrifice, & de lui en appliquer tout le fruit. Le reſte de la journée elle s'occupoit du travail avec les autres perſonnes de ſon ſexe; mais pour bannir les diſcours frivoles, & afin de s'entretenir dans l'union avec Dieu, elle entamoit toujours quelque diſcours de piété, ou bien elle les invitoit à chanter des hymnes & des cantiques à la louange du Seigneur. Ses repas étoient très-ſobres, & ſouvent elle ne mangeoit qu'à la fin du jour : encore mêloit-elle ſecrettement de la cendre aux viandes qu'on lui ſervoit, pour ôter à ſon goût toute la pointe qui en fait le plaiſir. C'eſt une mortification qu'elle pratiqua toutes les fois qu'elle pouvoit n'être pas apperçûe.

Le ſéjour des bois ne plaiſoit guéres à Catherine, bien qu'il

soit si agréable aux femmes des Sauvages, parce que débarrassées des soins domestiques elles passent le tems dans les divertissemens & les festins. Elle soupiroit sans cesse après la saison où l'on a coûtume de retourner au village. L'Eglise, la présence de J. C. dans l'auguste Sacrement de nos Autels, le saint Sacrifice de la Messe, les exhortations fréquentes, & les autres exercices de la Mission dont on est privé tandis qu'on est occupé de la chasse, étoient les seuls objets qui la touchassent : Elle avoit du dégoût pour tout le reste. Ainsi quand elle se vit une fois de retour à la Mission, elle se fit une loy de n'en plus sortir. Elle y arriva vers le tems de la Semaine sainte, & cest pour la premiere fois qu'elle assista aux cérémonies de ces saints jours.

Je ne m'arrêterai pas, mon R. P. à vous décrire ici combien elle fut attendrie d'un ſpectacle auſſi touchant que celui des douleurs & de la mort d'un Dieu pour le ſalut des hommes ; elle répandit des larmes preſque continuelles, & elle forma la réſolution de porter le reſte de ſes jours dans ſon corps la mortification de J. C. Depuis ce tems-là elle chercha toutes les occaſions de ſe mortifier, ſoit pour expier des fautes légeres qu'elle regardoit comme autant d'attentats contre la Majeſté Divine, ſoit pour retracer dans elle l'image d'un Dieu crucifié pour nôtre amour. Les entretiens d'Anaſtaſie qui lui parloit ſouvent de peines de l'enfer, & des rigueurs que les Saints ont exercées ſur eux-mêmes, fortifierent l'attrait qu'elle avoit pour les

austérités de la pénitence. Elle s'y sentit encore animée par un accident qui la mit en grand danger de perdre la vie. Elle coupoit un arbre dans le bois, qui tomba plûtôt qu'elle ne l'avoit prévu : elle eut assez de tems pour éviter en se retirant le gros de l'arbre, qui l'auroit écrasée par sa chute ; mais elle ne put échapper à une des branches qui lui frappa rudement la tête, & qui la jetta évanouie par terre. Elle revint peu après de son évanouissement, & on lui entendit prononcer doucement ces paroles : *Je vous remercie, ô bon Jesus, de m'avoir secourue dans ce danger.* Elle ne douta point que Dieu ne l'eût conservée, pour lui donner le loisir d'expier ses péchés par la pénitence : c'est ce qu'elle déclara à une Compagne, qui se sentoit

appellée comme elle à une vie auſtere, & avec qui elle fut dans une liaiſon ſi intime, qu'elles ſe communiquoient l'une à l'autre ce qui ſe paſſoit de plus ſecret dans leur intérieur. Cette nouvelle Compagne a eu tant de part à la vie de Catherine, que je ne puis me diſpenſer de vous en parler.

Therèſe (c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit) avoit été baptiſée par le Pere Bruyas dans le pays des Iroquois: mais la licence qui regnoit parmi ceux de ſa Nation, & les mauvais exemples qu'elle avoit ſans ceſſe devant les yeux, lui firent bien-tôt oublier les engagemens de ſon baptême. Le ſéjour même qu'elle faiſoit depuis quelque tems à la Miſſion du Sault, où elle étoit venue demeurer avec ſa famille, n'avoit produit qu'un médiocre

changement dans ses mœurs. Une avanture des plus étranges qui lui arriva, opéra enfin sa conversion.

Elle étoit allée à la chasse avec son mari & un jeune neveu vers la riviere des *Outaouacs* : quelques autres Iroquois les joignirent en chemin, & ils formerent une troupe composée d'onze personnes ; sçavoir, de quatre hommes, de quatre femmes, & de trois jeunes gens. Therèse seule étoit Chrétienne. La neige qui ne tomba que fort tard cette année-là, les mit hors d'état de chasser : leurs provisions furent bien-tôt consommées, & ils se virent réduits à manger quelques peaux qu'ils avoient apportées pour se faire des souliers : ils mangerent ensuite leurs souliers mêmes, & enfin pressés par la faim, ils ne se nourrirent plus

que des herbes & de l'écorce des arbres. Cependant, le mari de Therèſe tomba dangereuſement malade, & obligea les Chaſſeurs à s'arrêter. Deux d'entre eux, ſçavoir un *Agnié* & un *Tſonnontouan* prirent le parti d'aller un peu au loin pour y chercher quelque bête, avec promeſſe d'être de retour au plus tard dans dix jours. L'*Agnié* revint effectivement au tems marqué, mais il revint ſeul, & aſſura que le *Tſonnontouan* avoit péri de faim & de miſére. On le ſoupçonna de l'avoir tué & d'avoir vécu de ſa chair : car il avouoit qu'il n'avoit trouvé aucune bête, & cependant il étoit plein de force & de ſanté. Peu de jours après le mari de Therèſe mourut avec un grand regret de n'avoir pas reçu le baptême, & le reſte de la troupe ſe mit en chemin

chemin pour gagner le bas de la riviere, & se rendre aux Habitations Françoises. Après deux ou trois jours de marche, ils s'affoiblirent de telle sorte, faute de nourriture, qu'ils ne purent plus avancer. Le désespoir leur inspira une étrange résolution: ce fut de tuer quelques-uns de la bande afin de faire vivre les autres. On jetta les yeux sur la femme du Tsonnontouan & sur ses deux enfans, qui furent égorgés l'un après l'autre. Ce spectacle effraya Therèse: elle avoit lieu de craindre le même traitement: alors elle réfléchit sur le déplorable état de sa conscience: elle se repentit de s'être engagée dans les forêts, sans s'être purifiée auparavant par une bonne confession; elle demanda pardon à Dieu des désordres de sa vie: elle promit de s'en confes-

ſer au plûtôt, & d'en faire pénitence. Sa priere fut écoutée, après des fatigues incroyables elle arriva enfin au Village avec quatre autres qui reſtoient de cette troupe. A la vérité, elle garda une partie de ſa promeſſe, car elle ſe confeſſa auſſi tôt après ſon retour, mais elle fut plus lente à réformer ſes mœurs, & à embraſſer les rigueurs de la pénitence.

Un jour qu'elle conſidéroit la nouvelle Egliſe qu'on bâtiſſoit au Sault, lorſqu'on y tranſporta la Miſſion qui étoit auparavant à la Prairie de la Madéleine, elle y rencontra Catherine qui regardoit auſſi cet édifice : elles ſe ſaluerent l'une l'autre pour la premiere fois ; & pour entrer en converſation, Catherine lui demanda quel lieu de l'Egliſe étoit deſtiné pour les femmes. The-

rèse lui montra l'endroit où elle jugeoit qu'on les devoit placer. « Hélas ! reprit Catherine en » soupirant, ce n'est pas dans » ce Temple matériel que Dieu » se plaît davantage à demeu- » rer ; c'est au-dedans de nous- » mêmes qu'il veut habiter : no- » tre cœur est le Temple qui lui » est le plus agréable. Mais mal- » heureuse que je suis, combien » de fois l'ai-je forcé d'abandon- » ner ce cœur où il vouloit regner » lui seul, & ne mériterois-je » pas que, pour me punir de » mon ingratitude, on me fer- » mât à jamais l'entrée de ce » Temple qu'on éléve à sa gloire ?

Ce sentiment d'humilité toucha vivement le cœur de Therèse : elle se sentit pressée en même tems par les remords de sa conscience, d'exécuter enfin ce qu'elle avoit promis au Seigneur,

& elle ne douta point que Dieu ne lui eût adressé cette sainte fille pour la soûtenir de ses conseils & de ses exemples dans le nouveau genre de vie qu'elle vouloit embrasser. Elle s'ouvrit donc à Catherine sur les saints desirs que Dieu lui inspiroit, & insensiblement l'entretien les porta à se faire part de leurs pensées les plus secrettes. Pour s'entretenir plus commodément, elles allerent s'asseoir au pied d'une Croix qui est placée au bord du fleuve Saint Laurent. Cette premiere entrevûe, où se découvrit la conformité de leurs sentimens & de leurs inclinations, commença à serrer les liens d'une amitié sainte qui dura jusquà la mort de Catherine. Depuis ce tems-là elles furent inséparables; elles alloient ensemble à l'Eglise, dans les bois, & au travail: elles s'a-

nimoient l'une l'autre au service de Dieu par des discours de piété, elles se communiquoient leurs peines & leurs répugnances, elles s'avertissoient de leurs défauts, elles s'encourageoient à la pratique des vertus austeres, & par-là elles se servirent infiniment l'une à l'autre à avancer de plus en plus dans les voyes de la perfection.

Dieu préparoit ainsi Catherine à un nouveau combat que son amour pour la virginité eut à soûtenir. Des vûes intéressées inspirerent à sa sœur le dessein de la marier : elle crut qu'il n'y avoit point de jeune homme dans la Mission du Sault, qui n'ambitionnât le bonheur d'être uni à une fille si vertueuse, & qu'ayant à choisir dans tout le Village, elle auroit pour beau-frere quelque habile Chasseur, qui porte-

roit l'abondance dans la cabane. Elle s'attendoit bien à trouver des difficultés de la part de Catherine, car elle n'ignoroit pas les persécutions que cette généreuse fille avoit déja souffertes, & la constance avec laquelle elle les avoit soûtenues : mais elle se persuada que la force de ses raisons l'emporteroit sur sa résistance. Elle la prit donc un jour en particulier, & après lui avoir temoigné beaucoup plus d'affection qu'à l'ordinaire, elle lui parla avec cette éloquence qui est si naturelle aux Sauvages, quand il s'agit de leur propre intérêt.

« Il faut l'avouer, ma chére » sœur, lui dit-elle avec un air » plein de douceur & d'affabili» té, vous avez de grandes obli» gations au Seigneur de vous » avoir tiré aussi bien que nous

» de notre malheureuse patrie,
» & de vous avoir conduit à la
» Mission du Sault, où tout vous
» porte à la piété. Si vous avez
» de la joye d'y être, je n'en ai
» pas moins de vous avoir auprès
» de moi : vous l'augmentez tous
» les jours cette joye par la sa-
» gesse de votre conduite, qui
» vous attire l'estime & l'appro-
» bation générale. Il ne vous res-
» te plus qu'une chose à faire, qui
» mettra le comble à notre bon-
» heur, c'est de songer sérieuse-
» ment à vous établir par un
» bon & solide mariage. Toutes
» les filles prennent parmi nous
» ce parti; vous êtes en âge de
» le prendre comme elles, & vous
» y êtes obligée plus particulié-
» rement que d'autres, soit pour
» éviter les occasions du péché,
» soit pour subvenir aux nécessi-
» tés de la vie. Il est vrai que

» nous nous faisons un plaisir,
» votre beau-frere & moi, de
» vous les fournir, mais vous sça-
» vez qu'il est sur le penchant de
» l'âge, & que nous sommes char-
» gés d'une nombreuse famille.
» Si nous venions à vous man-
» quer, à qui auriez-vous recours?
» Croyez-moi, Catherine, met-
» tez-vous à couvert des mal-
» heurs qui accompagnent l'in-
» digence ; pensez au plûtôt à
» les prévenir pendant que vous
» pouvez le faire si aisément, &
» d'une maniere si avantageuse
» pour vous & pour notre fa-
» mille.

Catherine ne s'attendoit à rien moins qu'à une proposition de cette nature : mais sa complaisance & le respect qu'elle avoit pour sa sœur, lui firent dissimuler sa peine, & elle se contenta de lui répondre en la remer-

ciant de ses avis, que la chose étoit de conséquence, & qu'elle y penseroit sérieusement. C'est ainsi qu'elle éluda cette premiere attaque. Aussi-tôt elle vint me trouver pour se plaindre amérement des importunes sollicitations de sa sœur, Comme je ne paroissois pas me rendre tout-à-fait à ses raisons, & que pour l'éprouver j'appuyois sur celles qui pouvoient la faire pancher vers le mariage: « Ah, mon Pere, me » dit-elle, je ne suis plus à moi, » je me suis donnée toute entie» re à Jesus-Christ, il ne m'est » pas possible de changer de maî» tre! La pauvreté dont on me » menace ne me fait pas peur: il » faut si peu de chose pour four» nir aux besoins de cette misé» rable vie, que mon travail peut » y suffire, & je trouverai tou» jours quelque méchant haillon

» pour me couvrir. Je la renvoyai en lui disant qu'elle se consultât bien elle-même, que la chose méritoit qu'elle y fît des attentions sérieuses.

A peine fut-elle de retour à la cabane que sa sœur impatiente de l'amener à son sentiment, la pressa de nouveau de fixer ses irrésolutions par un établissement utile. Mais ayant jugé par la réponse deCatherine, qu'il n'y avoit rien à gagner sur son esprit, elle sçut mettre dans ses intérêts Anastasie, que l'une & l'autre regardoient comme leur mere. Celle-ci crut aisément que Catherine prenoit trop legérement sa résolution, & elle employa tout l'ascendant que son âge & sa vertu lui donnoient sur l'esprit de cette jeune fille, pour lui persuader que le mariage étoit le seul parti qu'elle eût à prendre.

Cette démarche n'eut pas plus de succès que l'autre, & Anastasie qui avoit trouvé jusques-là tant de docilité dans Catherine, fut extrémement surprise du peu de déférence qu'elle avoit pour ses conseils. Elle lui en fit des reproches amers, & la menaça de m'en porter ses plaintes. Catherine la prévint, & après m'avoir raconté les peines qu'on lui faisoit, pour la déterminer à prendre un parti qui étoit si peu de son goût, elle me pria de l'aider à consommer le sacrifice qu'elle vouloit faire d'elle-même à Jesus-Christ, & de la mettre à couvert des contradictions qu'elle avoit à souffrir de la part d'Anastasie & de sa sœur. Je louai son dessein, mais en même tems je lui conseillai de prendre encore trois jours pour délibérer sur une affaire de cette impor-

tance, & de faire pendant ce tems-là des prieres extraordinaires, afin de mieux connoître la volonté de Dieu: après quoi si elle persistoit dans sa résolution, je lui promis de mettre fin aux importunités de ses parentes. Elle acquiesça d'abord à ce que je lui proposois, mais un demi-quart-d'heure après elle revint me trouver. « C'en est fait, » me dit-elle en m'abordant, il » n'est plus question de délibé» rer, mon parti est pris depuis » long-tems; non, mon Pere, » je n'aurai jamais d'autre époux » que Jesus-Christ. Je ne crus pas devoir m'opposer davantage à une résolution qui me paroissoit ne lui être inspirée que par le Saint Esprit: je l'exhortai donc à la persévérance, & je l'assurai que je prendrois sa défense contre tous ceux qui voudroient dé-

formais l'inquiéter sur cet article. Cette réponse lui rendit sa premiere tranquillité, & rétablit dans son ame cette paix intérieure, qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie.

A peine se fut-elle retirée, qu'Anastasie vint se plaindre à son tour de ce que Catherine n'écoutoit aucun conseil, & ne suivoit que sa propre fantaisie. Elle alloit continuer, lorsque je l'interrompis en lui disant que j'étois instruit de son mécontentement, mais que je m'étonnois qu'une ancienne Chrétienne comme elle, désapprouvât une action qui méritoit les plus grands éloges; & que si elle avoit de la foy, elle devoit connoître quel est le prix d'un état aussi sublime que celui de la virginité, qui rend des hommes fragiles semblables aux Anges mêmes.

A ces paroles Anastasie revint comme d'un profond assoupissement ; & comme elle avoit un grand fonds de piété, elle se blâma aussi-tôt elle-même ; elle admira le courage de cette vertueuse fille, & dans la suite elle fut la premiere à la fortifier dans la sainte résolution qu'elle avoit prise. C'est ainsi que Dieu tourna ces différentes contradictions au bien de sa servante. Ce fut aussi pour Catherine un nouveau motif de servir Dieu avec plus de ferveur : elle ajoûta de nouvelles pratiques à ses exercices ordinaires de piété ; toute infirme qu'elle étoit, elle redoubla son application au travail, ses veilles, ses jeûnes, & ses autres austérités.

C'étoit alors la fin de l'Automne, où les Sauvages ont accoûtumé de se mettre en mar-

che pour aller chasser pendant l'Hyver dans les forêts. Le séjour que Catherine y avoit déja fait, & la peine qu'elle avoit eue de se voir privée des secours spirituels qu'elle trouvoit au Village, lui avoit fait prendre la résolution, comme je l'ai dit, de n'y jamais retourner de sa vie. Je crus cependant, que le changement d'air, & la nourriture qui est meilleure dans les forêts, pourroit rétablir sa santé, laquelle étoit fort altérée : c'est pourquoi je lui conseillai de suivre sa famille & les autres qui alloient à la chasse. Elle me répondit avec cet air plein de piété qui lui étoit si naturel : » Il est » vrai, mon Pere, que le corps » est traitté délicatement dans » les bois, mais l'ame y languit, » & ne peut y rassasier sa faim : » au contraire dans le Village le

» corps souffre, j'en conviens,
» mais l'ame trouve ses délices
» auprès de Jesus-Christ. Hé bien
» j'abandonne volontiers ce mi-
» sérable corps à la faim & à la
» souffrance, pourvû que mon
» ame ait sa nourriture ordinaire.

Elle resta donc pendant tout l'Hyver au Village, où elle ne vécut que de bled d'Inde, & où elle eut effectivement beaucoup à souffrir. Mais non contente de n'accorder à son corps que des alimens insipides qui pouvoient à peine le soûtenir, elle le livra encore à des austérités & à des pénitences excessives, sans prendre conseil de personne, se persuadant que lorsqu'il s'agissoit de se mortifier, elle pouvoit s'abandonner à tout ce que lui inspiroit sa ferveur. Elle étoit portée à ces saints excès par les grands exemples de mortifica-

tion qu'elle avoit sans cesse devant les yeux. L'esprit de pénitence regnoit parmi les Chrétiens du Sault : les jeûnes, les disciplines sanglantes, les ceintures garnies de pointes de fer étoient des austérités communes : quelques-uns d'eux se disposerent par ces macérations volontaires, à souffrir constamment les plus affreux supplices.

La guerre s'étoit allumée entre les François & les Iroquois : ceux-ci inviterent leurs compatriotes qui étoient à la Mission du Sault à revenir dans leurs pays, où ils leur promettoient une entiere liberté pour l'exercice de leur Religion. Le refus qui suivit de semblables offres, les transporta de fureur, & les Chrétiens Iroquois qui demeuroient au Sault furent déclarés aussi-tôt ennemis de la patrie. Un parti

d'Iroquois qui en surprit quelques-uns à la chasse, les emmena dans leur pays : ils y furent brûlés à petit feu. Ces généreux Fidéles, au milieu des plus cuisantes douleurs, prêchoient Jesus-Christ à ceux qui les tourmentoient si cruellement, & les conjuroient d'embrasser au plûtôt le Christianisme pour se délivrer des feux éternels. Un entre autres nommé Etienne signala sa constance & sa foy. Il étoit environné de flammes & de fers ardens : sans cesse il encourageoit sa femme qui souffroit le même supplice, à invoquer avec lui le saint nom de JESUS. Etant prêt d'expirer, il ranima tout ce qu'il avoit de force, & à l'éxemple de son saint Patron, il pria le Seigneur à haute voix pour la conversion de ceux qui le traittoient avec tant d'inhu-

manité. Plusieurs de ces Barbares touchés d'un spectacle qui leur étoit si nouveau, abandonnerent leur pays, & vinrent à la Mission du Sault pour demander le Baptême, & y vivre selon les loix de l'Evangile.

Les femmes ne cédoient en rien à leurs maris touchant l'ardeur qu'elles faisoient paroître pour une vie pénitente : elles alloient même à des excès que nous avions soin de modérer quand ils venoient à notre connoissance. Outre les instrumens ordinaires de mortification qu'elles employoient, elles trouvoient mille inventions de se faire souffrir. Quelques-unes se mettoient dans la neige lorsque le froid étoit le plus piquant, d'autres se dépouilloient jusqu'à la ceinture dans des lieux écartés, & demeuroient long-tems ex-

posées aux rigueurs de la saison sur les bords d'une riviere glacée, où le vent souffloit avec fureur. Il y en a eu qui après avoir rompu la glace des étangs, s'y plongeoient jusqu'au col autant de tems qu'il en falloit pour reciter plusieurs dixaines de leur Rosaire. Une entre autres s'y plongea trois nuits de suite, ce qui lui causa une fiévre si violente qu'elle en pensa mourir. Une autre me surprit extrémement par sa simplicité : j'appris que non contente d'avoir usé de cette mortification, elle avoit aussi plongé sa fille qui n'avoit que trois ans dans une riviere glacée, & l'en avoit retirée à demi-morte. Comme je lui réprochois vivement son indiscrétion, elle me répondit avec une naiveté surprenante, qu'elle n'avoit pas crû mal faire, & que

dans la pensée où elle étoit que sa fille pourroit bien un jour offenser le Seigneur, elle avoit voulu lui imposer par avance la peine que mériteroit son péché.

Quoique ceux qui faisoient ces mortifications, fussent attentifs à en dérober la connoissance au public, Catherine qui avoit l'esprit vif & pénétrant, ne laissa pas sur diverses apparences de conjecturer ce qu'ils tenoient si secret; & comme elle étudioit tous les moyens de témoigner de plus en plus son amour à Jesus-Christ, elle s'attachoit à examiner tout ce qui se faisoit d'agréable au Seigneur, pour le mettre aussi-tôt en pratique. C'est pour cela qu'ayant passé quelques jours à Montreal, où elle vit pour la premiere fois des Religieuses, elle fut si charmée de leur piété & de leur modestie,

qu'elle s'informa curieusement de la maniere dont vivoient ces saintes filles, & des vertus qu'elles pratiquoient. Ayant appris que c'étoit des Vierges Chrétiennes, qui s'étoient consacrées à Dieu par un vœu de continence perpétuelle, elle ne me donna aucun repos que je ne lui eusse accordé la permission de faire le même sacrifice d'elle-même, non plus par une simple résolution de garder la virginité, comme elle l'avoit déja fait, mais par un engagement irrévocable, qui l'obligeât d'être à Dieu sans retour. Je ne lui donnai mon consentement qu'après l'avoir bien éprouvée, & m'être assuré de nouveau que c'étoit l'esprit de Dieu qui agissoit dans cette bonne fille, & qui lui inspiroit un dessein dont il n'y avoit jamais eu d'exemple parmi les Sauvages.

Elle choisit pour cette grande action le jour qu'on célébre la fête de l'Annonciation de la très-sainte Vierge. Un moment après que Notre Seigneur se fut donné à elle dans la sainte Communion, elle prononça avec une ferveur admirable le vœu qu'elle faisoit de virginité perpétuelle: elle s'adressa ensuite à la sainte Vierge à qui elle avoit une dévotion très-tendre, pour laprier de présenter à son Fils l'oblation qu'elle venoit de lui faire d'elle-même: après quoi elle passa plusieurs heures aux pieds des Autels dans un grand recueillement d'esprit, & dans une parfaite union avec Dieu.

Depuis ce tems-là Catherine ne tint plus à la terre, & elle aspira sans cesse au Ciel où elle avoit fixé tous ses desirs. Il sembloit même qu'elle goûtoit par

avance les douceurs de ce bienheureux séjour : mais son corps n'étoit pas assez robuste pour soûtenir le poids de ses austérités, & l'application continuelle de son esprit à se maintenir dans la présence de Dieu. Il lui prit une maladie violente, dont elle ne s'est jamais bien rétablie : il lui en resta toujours un mal d'estomac accompagné de fréquens vomissemens, & d'une fiévre lente qui la mina peu à peu, & la jetta dans une langueur qui la consuma insensiblement. Cependant, on eût dit que son ame prenoit de nouvelles forces, à mesure que son corps dépérissoit : plus elle approchoit de son terme, plus on voyoit éclater dans elle les vertus éminentes qu'elle avoit pratiquées avec tant d'édification. Je ne m'arrêterai ici à vous rapporter que celles qui ont

ont fait le plus d'impression, & qui étoient comme la source & le principe. de toutes les autres.

Elle avoit un tendre amour pour Dieu ; son unique plaisir étoit de se tenir recueillie en sa présence : de méditer ses grandeurs & ses miséricordes, de chanter ses louanges, & de chercher continuellement les moyens de lui plaire. C'étoit principalement pour n'être pas distraite par d'autres pensées, qu'elle se plaisoit si fort à la solitude. Anastasie & Therèse étoient les deux seules Chrétiennes avec qui elle se trouvât volontiers, parce qu'elles parloient bien de Dieu, & que leurs entretiens ne respiroient que le divin amour.

De-là venoit cette dévotion particuliere qu'elle avoit pour la sainte Eucharistie, & pour la Passion du Sauveur. Ces deux myst-

téres de l'amour d'un Dieu caché ſous le voiles euchariſtiques & mourant ſur une Croix, occupoient ſans ceſſe ſon eſprit, & embraſoient ſon cœur des plus pures flammes de la charité. On la voyoit tous les jours paſſer des heures entieres au pied des Autels immobile & comme tranſportée hors d'elle-même : ſes yeux expliquoient ſouvent les ſentimens de ſon cœur, par l'abondance des larmes qu'ils répandoient, & elle trouvoit dans ces larmes de ſi grandes délices, qu'elle étoit comme inſenſible à la froideur des plus rudes hyvers. Quelquefois la voyant tranſie de froid, je la renvoyois dans ſa cabane pour s'y chauffer : elle obéiſſoit à l'inſtant, mais un moment après elle revenoit à l'Egliſe, & y continuoit de longs entretiens avec Jeſus-Chriſt.

Pour entretenir sa dévotion au mystére de la Passion du Sauveur, & l'avoir toûjours présente à sa mémoire, elle portoit au col un petit crucifix que je lui avois donné : elle le baisoit sans cesse avec des sentimens de la plus tendre compassion pour JESUS souffrant, & de la plus vive reconnoissance pour le bienfait de notre rédemption. Un jour voulant particulierement honorer Jesus-Christ dans ce double mystére de son amour, après avoir reçu la sainte Communion, elle fit une oblation perpétuelle de son ame à JESUS dans l'Eucharistie, & de son corps à JESUS attaché à la Croix : & dès lors elle fut ingénieuse à imaginer tous les jours de nouvelles manieres d'affliger & de crucifier sa chair.

Quand elle alloit dans les bois pendant l'hyver, elle suivoit de

loin ses Compagnes ; elle ôtoit ses souliers, & marchoit nus pieds sur la glace & sur la neige. Ayant oui dire à Anastasie que de tous les tourmens celui du feu étoit le plus affreux, & que la constance des Martyrs qui avoient souffert ce supplice pour défendre leur foi, devoit être d'un grand mérite auprès du Seigneur, la nuit suivante elle se brûla les pieds & les jambes avec un tison ardent, à peu près de la même maniere que les Iroquois brûlent leurs esclaves, se persuadant que par cette action elle se déclaroit l'esclave de son Sauveur. Une autre fois elle parsema la natte où elle se couchoit, de grosses épines dont les pointes étoient fort aigues, & à l'éxemple de saint Benoît & du bienheureux Louis de Gonzague, elle se roula trois nuits de

ſuite ſur ces épines, qui lui cauſerent des douleurs très-vives. Elle en eut le viſage tout pâle & tout défait, ce qu'on attribuoit à ſes indiſpoſitions. Mais Therèſe, cette compagne en qui elle avoit pris tant de confiance, ayant découvert la ſource de cette pâleur extraordinaire, lui en fit ſcrupule, en lui déclarant que c'étoit offenſer Dieu, que de ſe livrer à ces ſortes d'auſtérités ſans la permiſſion de ſon Confeſſeur. Catherine qui trembloit aux ſeules apparences du péché, vint auſſi-tôt me trouver, pour m'avouer ſa faute & en demander pardon à Dieu. Je la blâmai de ſon indiſcrétion, & lui ordonnai d'aller jetter ces épines au feu: elle le fit auſſi-tôt; car elle avoit une ſoumiſſion aveugle aux volontés de ceux qui gouvernoient ſa conſcience; &

quelque éclairée qu'elle fût des lumiéres dont Dieu la favorisoit, elle ne fit jamais paroître le moindre attachement à son propre sens.

Sa patience étoit à l'épreuve de tout. Au milieu de ses infirmités continuelles, elle conserva toûjours une paix & une égalité d'ame qui nous charmoient. Il ne lui échappa jamais, ou de se plaindre ou de donner le moindre signe d'impatience. Les deux derniers mois de sa vie ses souffrances furent extraordinaires: elle étoit obligée de se tenir jour & nuit dans la même posture, & le moindre mouvement lui causoit des douleurs très-aigues. Quand ces douleurs se faisoient sentir avec le plus de vivacité, c'étoit alors qu'elle paroissoit plus contente; s'estimant heureuse, comme elle le disoit elle-

même, de vivre & de mourir sur la Croix, & unissant sans cesse ses souffrances à celles de son Sauveur.

Comme elle étoit remplie de foi, elle avoit une haute idée de tout ce qui a rapport à la Religion : c'est aussi ce qui lui inspiroit un respect particulier pour ceux que Dieu appelle au ministére évangélique. Son espérance étoit ferme, son amour désintéressé, servant Dieu pour Dieu même & par le seul desir de lui plaire. Sa dévotion étoit tendre jusqu'aux larmes, son union avec Dieu intime & continuelle, ne le perdant jamais de vûe dans toutes ses actions, ce qui l'éleva en peu de tems à un état d'oraison très-sublime.

Enfin, rien ne fut plus remarquable dans Catherine que cette pureté angélique dont elle fut si

jalouſe, & qu'elle conſerva juſqu'au dernier ſoupir. Ce fut un miracle de la grace, qu'une jeune Iroquoiſe ait eu tant d'attrait pour une vertu ſi peu connue dans ſon pays, & qu'elle ait vécu dans une ſi grande innocence de mœurs pendant vingt années, qu'elle a demeuré dans le centre même du libertinage & de la diſſolution. C'eſt cet amour pour la pureté qui produiſoit dans ſon cœur cette tendre affection pour la Reine des Vierges. Catherine ne parloit jamais de Notre-Dame qu'avec tranſport : elle avoit appris par cœur ſes Litanies, & elle les récitoit tous les ſoirs en particulier après les prieres communes de la cabane. Elle portoit toûjours ſur elle un chapelet qu'elle récitoit pluſieurs fois le jour. Les Samedis & les autres jours qui ſont particu-

lierement consacrés à l'honorer, elle faisoit des austérités extraordinaires, & elle s'attachoit à l'imiter dans la pratique de quelques-unes de ses vertus. Elle redoubloit sa ferveur lorsqu'on célébroit quelqu'une de ses Fêtes, & elle choisissoit ces saints jours pour faire à Dieu quelque nouveau sacrifice, ou pour renouveller ceux qu'elle avoit déja faits.

Une vie si sainte devoit être suivie de la plus précieuse mort. Ce fut aussi dans les derniers momens de sa vie, qu'elle nous édifia le plus par la pratique de ces vertus, & sur-tout par sa patience & par son union avec Dieu. Elle se trouva fort mal vers le tems où les hommes sont à la chasse dans les forêts, & où les femmes sont occupées depuis le matin jusqu'au soir dans la cam-

pagne. Alors ceux qui sont malades restent seuls le long du jour dans leur cabane avec un plat de bled d'Inde, & un peu d'eau qu'on met le matin auprès de leur natte. Ce fut dans cet abandon que Catherine passa tout le tems de sa derniere maladie. Mais ce qui auroit accablé un autre de tristesse, contribuoit à augmenter sa joye, en lui fournissant de quoy augmenter son mérite. Accoûtumée à s'entretenir seule avec Dieu, elle mettoit à profit sa solitude, & elle s'en servoit pour s'attacher davantage à son Créateur par des prieres & par des méditations ferventes.

Cependant, le tems de son dernier sacrifice approchoit, & ses forces diminuoient chaque jour. Elle baissa considérablement le mardi de la Semaine

sainte, & je jugeai à propos de lui donner le saint Viatique, qu'elle reçut avec ses sentimens ordinaires de piété. Je voulois lui administrer en même tems l'Extrême-onction, mais elle me dit que rien ne pressoit encore, & sur sa parole je crus pouvoir différer jusqu'au lendemain matin. Elle passa le reste du jour & la nuit suivante dans de fervens entretiens avec Notre-Seigneur, & avec la sainte Vierge. Le mercredi matin elle reçut la derniere onction avec les mêmes sentimens de piété, & sur les trois heures après midi, après avoir prononcé les saints noms de Jesus & de Marie, elle entra dans une douce agonie, après quoy elle perdit tout-à-fait l'usage de la parole. Comme elle conserva une parfaite connoissance jusqu'au dernier soupir, je m'ap-

perçus qu'elle s'efforçoit de former intérieurement tous les actes que je lui suggérois. Après une petite demi-heure d'agonie, elle expira paisiblement, comme si elle fût entrée dans un doux sommeil.

Ainsi mourut Catherine Tegahkouita dans la 24e année de son âge, ayant rempli cette Mission de l'odeur de ses vertus, & de l'opinion qu'elle y laissa de sa sainteté. Son visage qui avoit été extrémement extenué par ses maladies & par ses austérités continuelles, parut si changé & si agréable quelques momens après sa mort, que les Sauvages qui étoient présens, ne pouvoient en marquer assez leur étonnement, & qu'on eût dit qu'un rayon de la gloire, dont il y avoit lieu d'espérer qu'elle venoit de prendre possession, rejaillissoit

jusques sur son corps. Deux François qui venoient de la Prairie de la Madéleine pour assister le Jeudi matin au service, la voyant étendue sur sa natte avec ce visage si frais & si doux, se dirent l'un à l'autre : Voilà une jeune femme qui dort bien paisiblement. Mais ils furent bien surpris, quand ils apprirent un moment après que c'étoit le corps de Catherine qui étoit décédée : ils retournerent aussi-tôt sur leur pas, ils se mirent à genoux à ses pieds, & se recommanderent à ses prieres. Ils voulurent même donner une marque publique de la vénération qu'ils avoient pour la défunte, en faisant faire à l'instant un cercueil pour enfermer ces saintes reliques.

Je me sers de ce terme, Mon R. P. avec d'autant plus de confiance, que Dieu ne tarda pas à

honorer la mémoire de cette vertueuse fille, par une infinité de guérisons miraculeuses qui se sont faites après sa mort, & qui se font encore tous les jours par son intercession. C'est ce qui est connu, non seulement des Sauvages, mais encore des François qui sont à Québec & à Montreal, & qui viennent souvent à son tombeau pour y accomplir leurs vœux, ou pour la remercier des graces qu'elle leur a obtenues du Ciel. Je pourrois vous rapporter ici un grand nombre de ces guérisons miraculeuses qui ont été attestées par des gens dont les lumiéres & la probité ne peuvent être suspectes : mais je me contente de vous faire part du témoignage de deux personnes remplies de vertu & de mérite, qui ont éprouvé eux-mêmes le pouvoir que cette sainte fille a au-

près de Dieu, & qui ont crû devoir en laisser un monument public à la postérité, pour satisfaire tout à la fois & leur piété & leur reconnoissance.

Le premier témoignage est de Monsieur de la Colombiere, Chanoine de la Cathédrale de Quebec, Grand-Vicaire du Diocèse. Il s'explique en ces termes :

« Ayant été malade à Qué-
» bec l'année passée, depuis le
» mois de Janvier jusqu'au mois
» de Juin d'une fiévre lente, con-
» tre laquelle tous les remédes
» avoient été inutiles, & d'un
» flux que l'Epikakouena même
» n'avoit pû guérir ; on jugea à
» propos que je vouasse, au cas
» qu'il plût à Dieu de faire ces-
» ser ces deux maladies, de mon-
» ter à la Mission de Saint Fran-
» çois Xavier, pour prier sur le
» tombeau de Catherine Tegah-

» kouita. Dès le jour même la
» fiévre cessa, & le flux étant
» beaucoup diminué, je m'em-
» barquai quelques jours après
» pour m'acquitter de mon vœu.
» A peine eus-je fait le tiers du
» chemin, que je me trouvai par-
» faitement guéri. Comme ma
» santé est quelque chose de si
» inutile, que je n'aurois osé la
» demander, si la déférence que
» je dois avoir pour les serviteurs
» de Dieu, ne m'y avoit obligé,
» on ne peut raisonnablement
» s'empêcher de croire, que Dieu
» en m'accordant cette grace, n'a
» point eu d'autre vûe, que cel-
» le de faire connoître le cré-
» dit que cette bonne fille a au-
» près de lui. Pour moi je crain-
» drois de retenir la vérité dans
» l'injustice, & de refuser aux
» Missions de Canada la gloire
» qui leur est dûe, si je ne témoi-

» gnois, comme je fais, que je suis » redévable de ma guérison à » cette Vierge Iroquoise. C'est » pourquoi je donne la présen- » te attestation avec tous les sen- » timens de reconnoissance dont » je suis capable, pour augmen- » ter, si je puis, la confiance que » l'on a en ma Bienfactrice, mais » encore plus pour exciter le de- » sir d'imiter ses vertus. Fait à » Villemarie, le 14 Septembre 1696.

« J. DE LA COLOMBIERE, » P. J. Chanoine de la Cathé- » drale de Québec.

Le second témoignage est de Monsieur du Luth, Capitaine d'un Détachement de la Marine, & Commandant au Fort Frontenac. C'est ainsi qu'il parle :

« Je soussigné certifie à qui il » appartiendra, qu'étant tour- » menté de la goutte depuis 23

» ans, avec de si grandes dou-
» leurs qu'elle ne me donnoit pas
» du repos l'espace de trois mois,
» je m'adressai à Catherine Te-
» gahkouita Vierge Iroquoise,
» décédée au Sault Saint Louis
» en opinion de sainteté, & je
» lui promis de visiter son tom-
» beau, si Dieu me rendoit la
» santé par son intercession. J'ai
» été si parfaitement guéri à la
» fin d'une neuvaine que je fis
» faire en son honneur, que de-
» puis quinze mois je n'ai senti
» aucune atteinte de mes gouttes.
» Fait au Fort Frontenac, ce 15
» Août 1696.

« J. DU LUTH, Capitaine
» d'un Détachement de la Ma-
» rine, Commandant au Fort
» Frontenac.

J'ai crû que le récit des vertus de cette sainte fille, née au milieu de la Gentilité & parmi les

Sauvages, pourroit servir à édifier les personnes qui étant nées dans le sein du Christianisme, ont encore de plus grands secours pour s'élever à une haute sainteté. J'ai l'honneur d'être, &c.

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur en N. S.
CHOLENEC, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

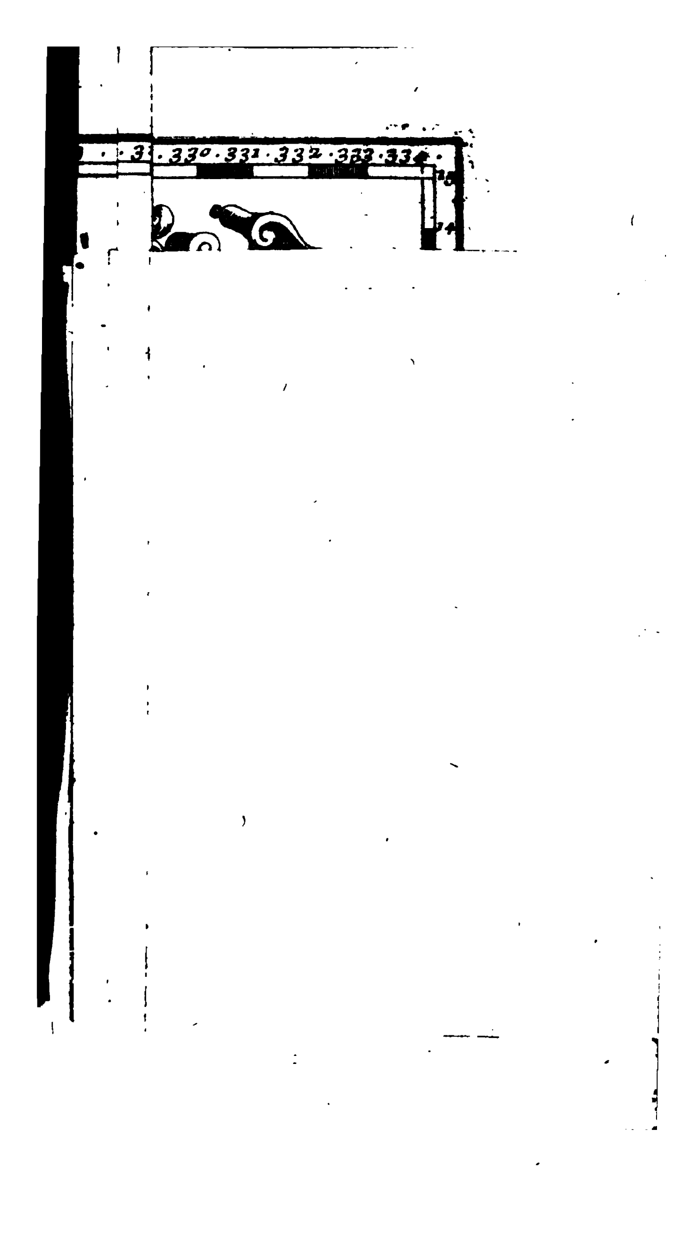


DESCRIPTION ABRÉGÉE DU FLEUVE MARAGNON, & des Miſſions établies aux environs de ce Fleuve.

Tirée d'un Mémoire Eſpagnol du Pere Samuel Fritz, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



ETTE fameuſe Riviere, dont la Carte vient de nous être donnée en l'année 1707. par le Pere Samuel Fritz, Miſſionnaire Jéſuite, qui l'a navigée depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure, eſt la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appel-


330 · 331 · 332 · 333

lée la riviere d'Orellana : d'autres lui ont donné le nom de Maragnon ; & quelques autres l'ont nommé la riviere des Amazones : c'est sans doute à cause des Amazones qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la nouvelle Grénade, & par conséquent de la riviere d'Orinocque.

L'Orinocque en certains endroits ne paroît pas si grand que la riviere des Amazones, mais il l'est beaucoup plus vers l'Isle de la Sainte Trinité, où il se décharge dans la Mer par soixante-six embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'Isles habitées par des Indiens infidéles.

On rapporte des Amazones, qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; quelles ne les vont voir qu'une fois

pendant l'année, & que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante; que dans le tems de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils célébrent leurs mariages, ils coupent les mammelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, & combattre plus aisément leur ennemis. On ajoûte que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger, & de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve Maragnon a sa source dans le lac *Lauricocha*, assez près de la ville de *Guanuco*, dans le Royaume du Pérou. Il va en serpentant: son cours est de 1800 lieues: il se décharge dans la Mer du Nord par 84 embouchures.

Là il a 84 lieues de largeur, & il porte la douceur de ses eaux à plus de 30 lieues en pleine mer. Un grand nombre des rivieres viennent s'y décharger du côté du Nord & du Midy: La plûpart de ces rivieres ont leur source à plus de 100 lieues de leur embouchure. On y trouve toute sorte de poissons, & beaucoup de gibier dans les campagnes voisines.

Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'Isles de différente grandeur : les moindres sont de quatre, cinq, dix, & vingt lieues ; elles sont assez proches les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans, servent beaucoup à les fertiliser. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'*Yuca*; quand ce pain est sec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle,

après avoir bouilli à petit feu, se fermente, & forme un breuvage qui enyvre de même que le vin. Cette liqueur est fort en usage dans leurs festins.

Près de la ville de Borgia, il se trouve un détroit qui se nomme *Pongo* : il a trois lieues de longueur, & il se partage en vingt-cinq bras dans sa largeur. La riviere dans cet endroit est si rapide que les bateaux passent le détroit en un quart-d'heure. A 360 lieues de la mer se trouve un autre détroit vers l'embouchure de la riviere *Tupinamba*, où le fleuve des Amazones est tellement rétreci par les terres, qu'il n'a guéres qu'un quart de lieue de largeur. En certains endroits il est large d'une lieue.

L'un & l'autre rivage, depuis la ville de *Jaen*, où la riviere commence à porter bateau jusqu'à

qu'à la mer, sont couverts d'arbres fruitiers de toute espéce : les Cacaotiers y abondent aussi-bien que les Cédres, & d'autres arbres propres du pays. On y voit des vignes sauvages, & une écorce aromatique qui sert à la teinture ; il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toute sorte de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans cette riviere, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *Pece Buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, & se nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortues, des serpens, de crocodiles, & une espéce de couleu-

vre qui dévore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tygres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espéce dont plusieurs sont inconnus en Europe, mais dont le goût est excellent; & dans les lacs quantité d'oies & d'oiseaux de riviere. Outre cela ils ont diverses sortes de fruits, comme sont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des espéces de truffle, &c. Le pays est peuplé d'une infinité de Nations barbares, sur-tout le long des rivieres. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve, & en le remontant 600 lieues plus avant, ils ont élevé un petit Fort à l'embouchure du *Rio negro*. Le Maragnon a

dans ce vaste espace 20 à 30 brasses de profondeur.

Les Missions que les Jésuites ont établies aux environs du fleuve Maragnon sont très-pénibles : ils y entrerent en l'année 1658. Leur principal établissement est dans la ville de Borgia, qui est comme la Capitale de la Province de *los Maynas*, laquelle est à 300 lieues de Quito. Cette Province s'étend le long des rivieres de *Pastaça*, de *Guallaga*, & d'*Ucayale*.

Plusieurs des Missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Evangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces terres infidéles. Ces Barbares massacrerent entre autres le P. François de Figueroa près de *Guallaga* en l'année 1666. le P. Pierre Suarez dans le pays d'*Abijiras* en 1667. le P. Augustin

de Hurtado dans le pays des *Andoas* en 1677. le P. Henry Richler dans le pays des *Piros* en 1695. & en cette année 1707. on a confirmé la nouvelle de la mort du P. Nicolas Durango, qui a été tué par les Infidéles dans le pays de *Gayes*. Le lieu, où ces hommes Apostoliques ont répandu leur sang, est désigné sur la Carte par une Croix.

Le P. Richler, l'un des derniers Missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort si glorieuse, naquit à Cosslau en l'année 1653. Il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de JESUS à l'âge de 16 ans. Tout le tems qu'il enseigna les belles lettres, & qu'il fit ses études de Théologie dans la Province de Bohéme où il avoit été reçu, il soupira après les Missions des Indes, ausquel-

les il prit le dessein de se dévouer dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grace d'y verser son sang pour la Foy. Ce fut en l'année 1684. qu'il arriva dans cette laborieuse Mission. Il exerça d'abord son zéle parmi les peuples de *los Maynas*; il fut envoyé ensuite chez les Nations infidéles, qui habitent le long du grand fleuve *Ucayale*. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptoit neuf Peuplades très-nombreuses de Fidéles, qu'il avoit formés au Christianisme, & qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

Il seroit difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit & dans leurs cœurs les maximes de l'Evangile. Il fit

pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre étoit de deux cens lieues : & dans ces courses il lui falloit pénétrer des forêts épaisses, & traverser des rivieres extrémement rapides. On a peine à concevoir qu'un seul Missionnaire chargé du soin de tant d'ames, ait pû trouver le tems de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour.

Dans tous ses voyages il comptoit uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, & il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchoit pieds nus dans des sentiers sémés de ronces & d'épi-

nes, exposé aux morsures d'une infinité de petits inséctes vénimeux, dont les piquûres causent des ulcéres qui mettent quelquefois la vie en danger: c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toute sorte de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux. Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il étoit obligé d'aller à demi-nud: ou bien il se voyoit réduit à se faire lui-même une robe d'écorce & de branches de palmier: c'étoit plûtôt un rude cilice qu'un vêtement.

Cependant, non content de ces rigueurs attachées à la vie Apostolique qu'il menoit, il affligeoit tous les jours son corps

par de nouvelles macérations. Son jeûne étoit continuel & très-austére : dans ses plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champêtres & de racines sauvages : c'étoit un grand régal pour lui quand il trouvoit quelque petit poisson. Une vie si pénible & si mortifiée devoit finir par la plus sainte mort : ce fut aussi la récompense que le Seigneur avoit attachée à ses travaux.

On avoit tenté plusieurs fois la conversion des *Xibares*, & toûjours inutilement : c'est un peuple naturellement féroce & inhumain, qui habite des montagnes inaccessibles. Les Espagnols, dans la vûe de le soumettre à la Foy, avoient bâti autrefois dans leur pays une ville nommée *Sogrona*; mais ils ne purent tenir contre les cruautés

qu'exerçoient ces Infidéles, & ils furent contraints de la ruiner. Don Matthieu Comte de Leon, Président du Conseil Royal de *Quito*, homme né pour les grandes entreprises, & plein de zêle pour la conversion des Idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des Missionnaires à ces Barbares : il en conféra avec l'Evêque de *Quito*, & le Viceroy du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demanderent aux Supérieurs des hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible & aussi périlleuse qu'étoit celle-là; & pour ne pas les exposer témerairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la Foy les accompagnassent, & leur servissent comme d'escorte. Le P. Richler & le P. Gas-

par Vidal furent choisis pour cette expédition : ils partirent avec joye, & bien que l'expérience du passé leur fit juger qu'il y avoit peu de chose à espérer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seroient assez récompensés de leurs peines, pourvû qu'ils eussent le mérite de l'obéissance.

Ce qu'ils avoient prévû arriva ; cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fidéles qui accompagnoient les Missionnaires, se rebuterent de tant de marches & de tant de navigations pénibles ; ils en vinrent aux plaintes & aux murmures ; ils députerent secrettement quelques-uns d'entre eux à Quito, pour supplier qu'on les rappellât, ou du moins qu'on leur envoyât à la place du P. Ri-

chler, un autre Missionnaire fort âgé qu'ils nommoient, ne pouvant, disoient-ils, résister plus long-tems à tant de travaux, que le zéle infatigable du P. Richler leur faisoit souffrir : enfin, voyant qu'on ne se pressoit pas de les satisfaire, ils prirent le dessein de se délivrer eux-mêmes du Missionnaire, & pour colorer leur révolte particuliére, ils inspirerent la haine secrette qu'ils lui portoient, à quelques-uns des peuples circonvoisins, dont ils prétendoient se servir pour se défaire de l'Homme Apostolique.

Dieu permit, pour augmenter la couronne de son Serviteur, que le chef de ceux qui conjurerent sa perte, fût celui-là même sur la fidélité duquel il devoit le plus compter. Henry (c'est son nom) étoit un jeu-

ne Indien que le Missionnaire avoit élevé dès sa plus tendre enfance : il l'avoit baptisé, & lui avoit donné son nom de Henry : il le regardoit comme un enfant chéri qu'il avoit engendré en J. C. & qu'il avoit formé aux vertus Chrétiennes : il le tenoit toûjours en sa compagnie, & le faisoit manger avec lui ; il l'employoit même dans les fonctions Apostoliques. Ce perfide oubliant tant de bienfaits, se mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avoit séduits par ses artifices, pour ôter la vie à son pere en J. C. & à son Maître. Il prit le tems que le Pere alloit travailler à la conversion des *Piros* ; & l'ayant joint dans le chemin, il lui donna le premier coup : c'étoit le signal qui avertissoit les Indiens de sa suite de se jetter sur le Missionnaire, & de lui arracher la vie.

Ces Barbares massacrerent en même tems deux Espagnols qui accompagnoient le Pere, l'un qui étoit de Quito, & l'autre qui étoit venu de Lima. Ils entrerent ensuite chez les *Chipés*, où ils exercérent le dernier acte de leur cruauté sur le Vénérable Don Joseph Vasquez Prêtre Licencié, que son zéle & sa vertu avoient porté depuis plusieurs années à se joindre aux Missionnaires Jésuites, & à travailler avec eux à la conversion des Gentils.

Telle fut la fin glorieuse du P. Richler, qui, ayant passé des climats glacés du Septentrion dans les terres brûlantes de l'Inde Occidentale, a ouvert la porte du Ciel à plus de douze mille Infidéles qu'il a convertis à la Foy.

Le P. Samuel Fritz, de qui

nous avons la Carte & les particularités du fleuve des Amazones, étoit venu aux Indes avec le P. Richler; il suivit le cours de la riviere Maragnon jusques vers son embouchure : on fut quelques années sans recevoir de ses nouvelles, ce qui fit croire ou qu'il avoit péri dans les eaux, ou que les Barbares l'avoient massacré : on avoit même enjoint pour lui dans la Compagnie les prieres ordinaires qui s'y font pour les défunts. Il reparut enfin lorsqu'on ne s'attendoit plus à le revoir, & l'opinion qu'on avoit eue de sa mort, le fit regarder comme un homme ressuscité. On sçut de lui que le Gouverneur d'une place Portugaise l'avoit pris pour un espion, & que l'ayant renfermé pendant deux ans dans une étroite prison, il avoit eu bien

de la peine aprés un tems si considérable à lui rendre la liberté. Ce Pere a établi sa Mission sur cette grande riviere, laquelle en plusieurs endroits ressemble à une vaste mer. Il a soin de trente Nations Indiennes qui habitent autant d'Isles de celles dont le Maragnon est couvert, depuis l'endroit où sont les *Pelados* jusqu'à son embouchure.





LETTRE

DU PERE

CLAUDE ANT. BARBIER, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au Pere Petit de la même Compagnie, ci-devant Missionnaire des Indes.

A Pinneypundi, ce 1 Décembre 1711.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

J'ai eu l'avantage peu après mon arrivée aux Indes, d'entrer

dans le Carnate, & d'être chargé par mes Supérieurs du gouvernement de la Mission que vous aviez quittée un an auparavant pour passer en Europe. C'est pour moi une raison de vous adresser la premiere lettre que j'écris en France, afin de vous rendre compte de ce qui s'est passé de plus remarquable dans une Mission, dont vous êtes regardé comme le pere.

Je ne vous dirai rien, mon R. P. de la joye secrette que j'ai sentie en embrassant ce nouveau genre de vie : vous avez éprouvé vous même avec quelle bonté Dieu nous dédommage du petit sacrifice qu'on lui fait en cette occasion. Du moins le Seigneur a eu compassion de ma foiblesse, & il a bien voulu me faciliter toutes les choses, qui, dans les commencemens d'une

vie si extraordinaire, révoltent le plus la nature.

Aprés le tribut ordinaire d'une maladie qu'il m'a fallu payer les premiers mois, je me suis trouvé tellement accoûtumé à cette nouvelle maniere de vivre, de se vêtir, & de marcher, qu'il ne me venoit aucun doute que je ne fusse véritablement destiné de Dieu à travailler dans cette Mission. La difficulté inséparable de l'étude de ces langues, ne m'a pas permis encore de parler avec cette facilité qui seroit nécessaire, pour traitter librement avec les Gentils: mais, graces à Dieu, j'en sçais assez pour instruire par moi-même les Néophytes.

Ce fut le 1 jour de Mars de cette année que j'entrai dans la Mission de Carnate. Je n'y avois encore demeuré que quelques

semaines, lorsque les Catéchistes m'amenerent de divers endroits un grand nombre de Catéchuménes fort bien instruits, & disposés à recevoir le saint Baptême. Qu'il est consolant pour un nouveau Missionnaire de commencer ses fonctions par administrer le Baptême à près de deux cens personnes ! Je recueillois ainsi la moisson que vous aviez semée : la joye & la consolation étoit pour moi toute entiere, tandis que le travail, & par conséquent le mérite étoient votre partage.

Je ferois violence à votre modestie, mon R. P. si je marquois dans un plus grand détail les traces de votre zéle que je trouvois presque à chaque pas, en parcourant les endroits où vous avez demeuré : mais du moins vous ne serez pas insensible aux

regrets de vos Néophytes, qui demandent sans cesse au Seigneur dans leurs prieres les plus ferventes le prompt retour de leur Pasteur & de leur Pere.

Comme la Fête de Pâques approchoit dans le tems que j'arrivai à *Pinneypondi*, je ne crus pas devoir si-tôt entreprendre aucun voyage : en effet, je fus assez occupé à contenter la dévotion des Chrétiens qui se rendirent en foule à mon Eglise. On est frappé & attendri tout-à-la fois, lorsqu'arrivant nouvellement d'Europe, on voit la ferveur avec laquelle ces bons Néophytes font huit & neuf journées de chemin à pied, pour avoir le bonheur d'entendre une Messe. Bien plus encore, quand on est témoin de l'assiduité avec laquelle ces pauvres gens, après tant de fatigues, se trouvent aux

Instructions & aux Prieres qui se font dans l'Eglise presque tout le jour, & une grande partie de la nuit. Ils se retirent ensuite pour prendre quelques heures de sommeil sous le premier arbre qu'ils rencontrent : encore y en a-t-il plusieurs parmi eux, qui employent ce tems-là à des pénitences extraordinaires. Vous aurez vû sans doute comme moi, mon R. P. des Chrétiens de l'un & de l'autre sexe passer plusieurs heures de la nuit à faire sur leurs genoux le tour de l'Eglise en récitant des prieres vocales, & en méditant la Passion du Sauveur.

Après la cérémonie du Vendredy Saint, m'étant retiré pour prendre un peu de repos, on vint m'avertir du danger où étoit un enfant de cinq ans, qu'on avoit porté à l'Eglise pour y être baptisé. Il venoit d'être

attaqué tout à coup d'une maladie violente, dont on ne pouvoit découvrir la cause : on jugeoit pourtant par le mouvement irrégulier de ses yeux, & par les convulsions de tout son corps, qu'il avoit été mordu de quelque serpent, & on ne lui donnoit plus que quelques instans à vivre. Je courus aussi-tôt à l'Eglise, & je le baptisai. Durant la cérémonie, & sur-tout lorsque je lui mis le sel bénit dans la bouche, cet enfant, que ses parens tenoient entre leurs bras à demi mort, parut à l'instant se ranimer : il se mit à pleurer & ensuite il s'endormit. Deux heures après il se réveilla en parfaite santé, & il alla se ranger avec les autres enfans de son âge. Les Chrétiens ne douterent point qu'une si prompte guérison ne fût l'effet du S. Baptême, & ils

en rendirent graces au Seigneur comme d'une faveur spéciale.

Je comptois d'aller après les Fêtes de Pâques à *Adichenelour*, pour y célébrer la Fête de la Pentecôte dans la nouvelle Eglise que vous y avez fait construire : mais j'appris qu'elle avoit été tout-à fait ruinée par une inondation qui arriva l'hyver passé. Je fus bien dédommagé de la peine que me causa ce contre-tems, par le bonheur que j'eus de gagner seurement une ame à Dieu le propre jour de cette Fête. J'étois occupé à entendre les Confessions des Chrétiens, qui étoient venus de fort loin & en grand nombre, lorsqu'un Gentil se présenta à la porte de l'Eglise avec sa femme, qui apportoit son fils de quatre grandes lieues, dans l'espérance qu'on lui avoit donnée qu'il re-

cevroit quelque soulagement à l'Eglise des Chrétiens. Cet enfant étoit à l'extrémité. Je fis comprendre à ses parens que le Baptême étoit le seul reméde dont il eût besoin, & que si leur fils venoit à mourir, ils auroient du moins la consolation d'être assurés qu'il vivroit éternellement dans la gloire. Ils y consentirent, & je baptisai l'enfant. A peine s'étoient-ils retirés qu'il mourut entre les bras de sa mere. Un quart-d'heure plus tard il eut été privé à jamais du bonheur de voir Dieu. Ces bonnes gens me rapporterent le corps de leur enfant que je fis enterrer avec solemnité, & ils me parurent disposés eux-mêmes à renoncer à l'Idolâtrie, & à embrasser notre sainte Religion. Vous sçavez mieux que personne, mon R. P. combien

ces

ces traits de la Providence sont consolans pour un Missionnaire.

Je suis occupé actuellement à faire instruire une famille entiere dont la conversion a commencé par un bon Vieillard qui en est le chef. Le mauvais tems obligea un de mes Catéchistes d'entrer dans une Peuplade voisine : il fut touché des plaintes qu'il entendit faire dans la maison d'un Gentil ; il y entra, & trouvant toute la famille éplorée, il connut par leurs larmes & par leurs gémissemens qu'ils étoient sur le point de perdre leur pere qui se mouroit ; il approcha du lieu où étoit ce Vieillard, & il remplit alors la fonction d'un zélé Catéchiste. Il annonça Jesus-Christ à ce pauvre moribond, & il l'instruisit des vérités du salut. La grace qui agissoit en même tems

dans son cœur, le porta à demander le Baptême : & comme le péril étoit pressant, il lui fut conféré sur l'heure par le Catéchiste. Les forces semblerent revenir au malade, où plûtôt la fermeté de sa foy lui fit tirer des forces de sa propre foiblesse. Il se fit porter le jour suivant à l'Eglise, & là entre les bras de ses enfans il reçut les saintes Onctions. A peine l'eurent-ils reporté dans sa maison qu'il expira.

Cette mort donna lieu à une grande contestation qui s'éleva entre les enfans & les parens du défunt. Ceux-ci qui étoient accrédités dans la Bourgade, prétendoient que le corps fût brûlé selon la coûtume de leur Caste. Les enfans, tout Gentils qu'ils étoient, s'y opposerent; & dirent que leur pere étant mort

Chrétien, il seroit enterré suivant la coûtume qui s'observoit dans l'Eglise des Chrétiens. Comme cette contestation faisoit de l'éclat, elle vint bien-tôt à la connoissance du Raja d'*Aneycbalam*. Vous n'ignorez pas, mon R. P. que nous avons dans cette Cour de puissans ennemis. Cependant, la Providence ménagea si bien les choses, que la Religion eut le dessus. Le Raja répondit que, puisqu'il honoroit de sa bienveillance le Sanias de *Pinneypondi*, & qu'il lui permettoit d'avoir des Disciples, il vouloit qu'on le laissât vivre selon ses usages. Les enfans du défunt me firent sçavoir cette réponse, dont je rendis graces à notre Seigneur. La cérémonie de l'enterrement se fit à l'ordinaire, & maintenant la Veuve avec ses enfans se disposent à recevoir le

Baptême. Je rapporte ces faits, mon R. P. parce qu'ils ont quelque chose de singulier; car pour les fruits ordinaires que l'on recueille dans cette Mission, il seroit inutile de les écrire à une personne qui en a plus vû & plus fait que ne peut sçavoir un nouveau Missionnaire.

Après les continuelles occupations que m'avoient données les grandes Fêtes, Dieu m'éprouva par la maladie dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Mon expérience m'apprit alors, ce que je n'avois pû comprendre sur le récit d'autrui, de la nature d'une fluxion dont on est tourmenté dans ce pays. C'est une si grande abondance de sérosités qui tombent du cerveau, & qui s'écoulent continuellement par les yeux, qu'il est impossible de

les tenir fermés pendant un tems considérable. Ouvrez-les, c'est encore pis : chaque rayon de lumiére est une espéce de dard qui vient frapper la prunelle : il n'y a pas jusqu'au mouvement naturel des paupieres qui ne cause un nouveau supplice, parce que l'humeur qui découle étant fort gluante, forme par sa consistance des pointes qui picotent sans cesse la membrane de l'œil. Je passai ainsi huit jours, sans pouvoir prendre un moment de repos : cette insomnie me causa la fiévre accompagnée d'un dégoût extrême pour toute sorte d'alimens. Mais notre Seigneur, qui sçait proportionner les maux à notre foiblesse, me rendit la santé au bout de six semaines.

J'entrepris aussi-tôt le voyage que j'avois projetté de faire à

l'Oueſt, pour viſiter la Chrétienté de *Courtempettey*, & repaſſer par le Sud pour recueillir les débris de l'Egliſe que vous y avez bâtie. Cette tournée me parut être de près de quatre-vingt lieues, prenant depuis *Pinneypondi* juſqu'à *Chingama*, d'où paſſant au Sud par *Adichenelour*, on viſite les habitations qui bordent la riviere de *Ponarou*, puis on revient par l'Eſt de Gingi. Dans cette excurſion, j'éprouvai aux pieds & aux jambes les douleurs que ces nouvelles courſes ne manquent pas de cauſer. A la fin je me ſuis fait à la fatigue, & graces à Dieu, il faut maintenant que les épines, dont vous ſçavez que ces prairies ſont toutes ſemées, ſoient bien longues & bien aigues, pour ne pas céder à la fermeté & à l'aſſurance avec laquelle je les foule.

Il est vrai que la vûe des lieux consacrés par les sueurs & par les souffrances des anciens Missionnaires, a bien de quoi encourager leurs Successeurs, & en particulier le souvenir de la prison que vous avez eu à souffrir dans l'endroit même où je passois alors, a beaucoup contribué à me soûtenir dans ce voyage.

A peine fus-je arrivé à *Courtempettey*, qu'on me fit le récit des outrages & des insultes que le Pere Mauduit avoit essuyées quelques années auparavant, lorsqu'on l'arrêta prisonnier à *Chingama*. On me ménaçoit d'une destinée toute pareille : mais Notre Seigneur, ne prodigue pas ces sortes de faveurs à tout le monde, il faut les mériter par une ferveur extraordinaire, & par une fidélité plus grande que

la mienne. Du moins si en les desirant on pouvoit s'en rendre digne, il me semble que j'étois disposé à tout. Je pensois souvent que le R. P. Laynez, à present Evêque de Saint Thomé & Fondateur de la Mission de *Courtempettey*, avoit été pris il y a quelques années dans ce lieu-là même, & y avoit reçu des playes dont il conserve encore les cicatrices mille fois plus glorieuses pour lui, que les pierres précieuses qui ornent la mitre que le souverain Pontife l'a forcé tout récemment d'accepter. Mais enfin, le séjour que j'y ai fait, a été tranquille, & les Gentils ne m'ont point inquietté.

Cependant, la conversion d'un fameux Gentil de ce pays, me fit croire que j'allois essuyer une rude persécution. Cet Idolâtre,

pour m'assurer que son changement étoit sincére, m'avoit remis son Idole infâme, qui n'est redévable du culte que lui rendent les Indiens, qu'au déréglement & à la corruption de leurs cœurs. Ses parens faisoient déja beaucoup de bruit, mais Dieu permit que cet orage n'eut pas de suite.

Je pris ma route vers *Tandarey*, où je dressai un Oratoire sur les débris d'une Chapelle, qui fut bâtie autrefois par le vénérable Pere Jean de Britto martyrisé dans le Royaume de *Marava*. Si mes facultés me l'eussent permis, j'aurois relevé cette Eglise, tant à cause de la vénération que nous devons avoir pour ce saint homme, qu'à cause de la situation du lieu même, où les Chrétiens peuvent s'assembler

commodément. Mon deſſein eſt d'employer à cet uſage le premier ſecours qui me viendra d'Europe.

En paſſant à *Tirqunamaley*, j'eus le chagrin d'y voir triompher la ſuperſtition par la beauté des édifices conſacrés aux Idoles, par la magnificence des portiques où une imagination ridicule fait nourrir & honorer une multitude prodigieuſe de ſinges, & beaucoup plus encore par les monumens que l'impiété éléve chaque jour aux endroits, où l'on a obligé les femmes à ſe brûler toutes vives après la mort de leurs maris. Il y en avoit ſept ou huit tout récens, qui me pénétrerent de la plus ſenſible douleur.

Au ſortir de *Tandarey*, le voiſinage de Gingi & d'autres grandes villes me fit garder plus de ménagemens pour ſecourir les

Chrétiens, sans m'exposer à être découvert. Je n'eus plus d'autre demeure que les bois, encore étois-je obligé d'y faire mes fonctions durant la nuit, me contentant pendant le jour d'entretenir les Infidéles, que la curiosité attiroit au lieu de ma retraite.

Enfin, après avoir fait le tour de cette Mission, & y avoir recueilli une moisson beaucoup plus abondante que je n'osois l'espérer, je suis revenu ici pour y célébrer la Fête de tous les Saints. Je puis vous assurer, en finissant cette lettre, que vos chers Disciples conservent précieusement le souvenir des instructions qu'ils ont reçues de leur Maître, & que leur ferveur, loin de s'affoiblir, augmente de plus en plus chaque jour. Priez Dieu que votre

ouvrage ne déperiſſe pas entre mes mains. Je me recommande à vos ſaints Sacrifices, en l'union deſquels je ſuis avec beaucoup de reſpect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur en N. S.
C. A. BARBIER, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE
DU
PERE D'ENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS:

Au Pere Orry de la même Compagnie, Procureur des Missions de la Chine & des Indes.

A Jao tcheou, ce 1 Septembre 1712.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Le séjour que je fais de tems en tems à *King te tching* pour les

besoins spirituels de mes Néophytes, m'a donné lieu de m'instruire de la maniere dont s'y fait cette belle porcelaine qui est si estimée, & qu'on transporte dans toutes les parties du monde. Bien que ma curiosité ne m'eût jamais porté à une semblable recherche, j'ai crû cependant, qu'une description un peu détaillée de tout ce qui concerne ces sortes d'ouvrages, seroit de quelque utilité en Europe.

Outre ce que j'en ai vû par moi-même, j'ai appris beaucoup de particularités des Chrétiens, parmi lesquels il y en a plusieurs qui travaillent en porcelaine, & d'autres qui en font un grand commerce. Je me suis encore assuré de la vérité des réponses qu'ils ont faites à mes questions, par la lecture des livres Chinois qui traitent de cet-

te matiére; & par ce moyen-là je crois avoir acquis une connoissance assez exacte de toutes les parties de ce bel art, pour en parler avec quelque confiance.

Parmi ces livres, j'ai eu entre les mains l'Histoire ou les Annales de *Feou leam*, & j'ai lû avec soin dans le quatriéme Tome l'article qui regarde la porcelaine. *King te tching* qui dépend de *Feou leam*, n'en est éloigné que d'une bonne lieue; & *Feou leam* est une ville de la dépendance de *Jao tcheou*. C'est un usage à la Chine, que chaque ville imprime l'histoire de son district: cette histoire comprend la situation, l'étendue, les limites, & la nature du pays, avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ses habitans, les personnes qui s'y sont distinguées par les armes & par les lettres,

ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun. Les femmes même y ont leur place ; celles, par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt ont gardé la viduité. Souvent on achéte l'honneur d'être cité dans ces Annales. C'est pourquoy le Mandarin, avec ceux dont il prend conseil, les revoit tous les quarante ans ou environ, & alors il en retranche, où il y ajoûte ce qu'il juge à propos.

On rapporte encore dans cette Histoire les événemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains tems : ce qui arriva, par exemple, il n'y a que deux ans à *Fou tcheou*, où une femme accoucha d'un serpent qui la tétoit ; de même ce qui se vit à *King te tching*, où une truye mit bas un petit élé-

phant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphans dans le pays; ces faits seront probablement rapportés dans les Annales de ces deux villes. Peut-être même mettra-t-on dans celles de *Feou leam* qu'une de nos Chrétiennes y accoucha d'un fils au seiziéme mois de sa grossesse.

Sur-tout on marque dans ces histoires les marchandises & les autres denrées qui sortent du pays, ou qui s'y débitent. Si la Chine en général, ou si la ville de *Feou leam* en particulier n'avoit pas été sujette à tant de révolutions différentes, j'aurois trouvé sans doute ce que je cherchois dans son histoire sur l'origine de la porcelaine: quoiqu'à dire vrai c'est pour des Chinois que se font ces Recueils, & non pas pour les Européans; & les

Chinois ne s'embarrassent guéres de ces sortes de connoissances.

Les Annales de *Feou leam* rapportent que depuis la seconde année du régne de l'Empereur *Tang ou te* de la Dynastie des *Tang*, c'est-à-dire, selon nous, depuis l'an 442. de Jesus-Christ, les ouvriers en porcelaine en ont toûjours fourni aux Empereurs; qu'un ou deux Mandarins envoyés de la Cour présidoient à ce travail: on décrit ensuite fort au long la multitude & la variété des logemens destinés dès ces premiers tems aux ouvriers qui travailloient à la porcelaine impériale: c'est tout ce que j'ai trouvé sur l'antiquité de son origine. Il est pourtant vraisemblable qu'avant l'année 442. la porcelaine avoit déja cours, & que peu à peu elle a été portée à un point de perfection, capa-

ble de déterminer les plus riches Européans à s'en servir. On ne dit point qui en a été l'inventeur, ni à quelle tentative, ou à quel hazard on est redévable de cette invention. Anciennement, disent les Annales, la porcelaine étoit d'un blanc exquis, & n'avoit nul défaut : les ouvrages qu'on en faisoit, & qui se transportoient dans les autres Royaumes, ne s'y appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Jao tcheou*. Et plus bas on ajoûte : La belle porcelaine qui est d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleste, sort toute de *King te tching*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle est bien différente, soit pour la couleur, soit pour la finesse.

En effet, sans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine, & ausquels on

ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques Provinces, comme celles de *Fou-Kien* & de *Canton* où l'on travaille en porcelaine : mais les Etrangers ne peuvent s'y méprendre : celle de *Fou-Kien* est d'un blanc de neige, qui n'a nul éclat, & qui n'est point mélangé de couleurs. Des Ouvriers de *King te tching* y porterent autrefois tous leurs matériaux, dans l'espérance d'y faire un gain considérable, à cause du grand commerce que les Européans font à *Emouy*; mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réussir. L'Empereur régnant, qui ne veut rien ignorer, a fait conduire à Péking des Ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'employe pour ce travail; ils n'oublierent rien pour réussir sous ses yeux : cependant, on assure que leur ouvrage manqua

Il se peut faire que des raisons d'intérêt ou de politique eurent part à ce peu de succès : quoiqu'il en soit, c'est uniquement *King te tching* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même en vient acheter à la Chine.

Je ne puis me dispenser après cela, mon R. P. de vous faire ici la description de *King te tching*. Il ne lui manque qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de Ville, & pour être comparé aux Villes mêmes de la Chine les plus vastes & les plus peuplées. Ces endroits nommés *tching* qui sont en petit nombre, mais qui sont d'un grand abord & d'un grand commerce, n'ont point coûtume d'avoir d'enceinte, peut-être afin qu'on puisse les étendre & les agrandir au-

la véritable Reine du Ciel. Ce nouveau Temple a été bâti des piastres amassés dans les Indes ; car cette monnoye Européane est ici fort connue, & pour l'employer dans le commerce, il n'est pas nécessaire de la fondre comme on fait ailleurs.

La dépense est bien plus considérable à *King te tching* qu'à *Jao tcheou*, parce qu'il faut faire venir d'ailleurs tout ce qui s'y consomme, & même jusqu'au bois nécessaire pour entretenir le feu des fourneaux. Cependant, nonobstant la cherté des vivres, *King te tching* est l'asyle d'une infinité de pauvres familles qui n'ont point de quoi subsister dans les Villes des environs : on y trouve à employer les jeunes gens & les personnes les moins robustes. Il n'y a pas même jusqu'aux aveugles & aux estropiés qui y

gagnent

gagnent leur vie à broyer les couleurs. Anciennement, dit l'Histoire de *Feou leam*, on ne comptoit que 300 fourneaux à porcelaine dans *King te tching*, présentement il y en a bien trois mille. Il n'est pas surprenant qu'on y voye souvent des incendies : c'est pour cela que le Génie du feu y a plusieurs Temples. Le Mandarin d'aujourd'hui en a élevé un qu'il lui a dédié, & ce fut en ma considération qu'il exempta les Chrétiens de certaines corvées, ausquelles on oblige le menu peuple, quand on bâtit ces sortes d'Edifices. Le culte & les honneurs qu'on rend à ce Génie, ne rendent pas les embrasemens plus rares : il y a peu de tems qu'il y eut huit cens maisons de brûlées : elles ont dû être bien-tôt rétablies, à en juger par la multitude des

Charpentiers & des Maçons qui travailloient dans ce quartier. Le profit qui se tire du louage des boutiques, rend ces peuples extrémement actifs à réparer ces sortes de pertes.

King te tching est placé dans une plaine environnée de hautes montagnes : celle qui est à l'Orient & contre laquelle il est adossé, forme en dehors une espéce de demi-cercle; les montagnes qui sont à côté, donnent issue à deux rivieres qui se réunissent : l'une est assez petite, mais l'autre est fort grande, & forme un beau Port de prés d'une lieuë dans un vaste bassin, où elle perd beaucoup de sa rapidité. On voit quelquefois dans ce vaste espace jusqu'à deux ou trois rangs de barques, à la queue les unes des autres. Tel est le spectacle qui se présente à la vûe,

lorsqu'on entre par une des gorges dans le Port : des tourbillons de flamme & de fumée qui s'élévent en différens endroits, font d'abord remarquer l'étendue, la profondeur, & les contours de *King te tching* : à l'entrée de la nuit on croit voir une vaste Ville toute en feu, ou bien une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux. Peut-être cette enceinte de montagnes forme-t-elle une situation propre aux ouvrages de porcelaine.

On sera étonné qu'un lieu si peuplé, où il y a tant de richesses, où une infinité de barques abondent tous les jours, & qui n'est point fermé de murailles, soit cependant gouverné par un seul Mandarin, sans qu'il y arrive le moindre désordre. A la vérité *King te tching* n'est qu'à une lieue de *Feou leam*, & à 18.

lieues de *Jao tcheou* : mais il faut avouer que la police y eſt admirable : chaque rue a un Chef établi par le Mandarin ; & ſi elle eſt un peu longue, elle en a pluſieurs : chaque Chef a dix Subalternes qui répondent chacun de dix maiſons. Ils doivent veiller au bon ordre ; accourir au premier tumulte, l'appaiſer, en donner avis au Mandarin ſous peine de la baſtonnade, qui ſe donne ici fort libéralement. Souvent même le Chef du quartier a beau avertir du trouble qui vient d'arriver, & aſſurer qu'il a mis tout en œuvre pour le calmer, on eſt toûjours diſpoſé à juger qu'il y a de ſa faute, & il eſt difficile qu'il échappe au châtiment. Chaque rue a ſes barricades qui ſe ferment durant la nuit : les grandes rues en ont pluſieurs. Un homme du

quartier veille à chaque barricade, & il n'oseroit ouvrir la porte de sa barriére qu'à certains signaux. Outre cela la ronde se fait souvent par le Mandarin du lieu, & de tems en tems par des Mandarins de *Feou leam*. De plus, il n'est guéres permis aux étrangers de coucher à *King te tching* : il faut, ou qu'ils passent la nuit dans leurs barques, ou qu'ils logent chez des gens de leur connoissance qui répondent de leur conduite. Cette police maintient tout dans l'ordre, & établit une sûreté entiére dans un lieu, dont les richesses réveilleroient la cupidité d'une infinité de voleurs.

Aprés ce petit détail sur la situation & sur l'état présent de *King te tching*, venons à la porcelaine qui en fait toute la ri-

cheſſe. Ce que j'ai à vous en dire, mon R. P. ſe réduit à ce qui entre dans ſa compoſition, & aux préparatifs qu'on y apporte : aux différentes eſpéces de porcelaines, & à la maniére de les former : à l'huile qui lui donne de l'éclat, & à ſes qualités : aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer : à la cuiſſon, & aux meſures qu'on prend pour lui donner le dégré de chaleur qui convient. Enfin, je finirai par quelques réflexions ſur la porcelaine ancienne, ſur la moderne, & ſur certaines choſes qui rendent impratiquables aux Chinois, les ouvrages dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des deſſeins. Ces ouvrages, où il eſt impoſſible de réuſſir à la Chine, ſe feroient peut-être facilement en Europe, ſi l'on y trou-

voit les mêmes materiaux.

Avant que de commencer, ne seroit-il pas à propos de détromper ceux qui croiroient peut-être que le nom de Porcelaine vient du mot Chinois? A la vérité, il y a des mots, quoiqu'en petit nombre, qui sont François & Chinois tout ensemble. Ce que nous appellons Thé, par exemple, a pareillement le nom de Thé dans la Province de *Fo Kien*, quoiqu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine. *Papa* & *Mama* sont aussi des noms qui en certaines Provinces de la Chine, & à *King te tching* en particulier, sont dans la bouche des enfans pour signifier pere, mere, & grand-mere. Mais pour ce qui est du nom de porcelaine, c'est si peu un mot Chinois, qu'aucune des syllabes qui le compose, ne peut, ni être pro-

noncée, ni être écrite par des Chinois, ces sons ne se trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom; quoique parmi eux *porcellana* signifie proprement une tasse ou une écuelle, & que *loça* soit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons *Porcelaine*. L'usage est le maître des langues, c'est à chaque Nation à nous apprendre l'idée qu'elle attache à ses mots. La porcelaine s'appelle communément à la Chine *tseki*.

La matiere de la porcelaine se compose de deux sortes de terres, l'une appellée *pe tun tse*, & l'autre qu'on nomme *kao lin*. Celle-ci est parsemée de corpuscules qui ont quelque éclat: l'autre est simplement blanche & très-fine au toucher. En mê-

me tems qu'un grand nombre de grosses barques remontent la riviere de *Jao tcheou* à *King te tching* pour se charger de porcelaines, il y en descend de *Ki muen* presque autant de petites, qui sont chargées de *pe tun tse* & de *kao lin* réduits en forme de briques : car *King te tching* ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine. Les *pe tun tse*, dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers qu'on tire des carrieres, & ausquels on donne cette forme. Toute pierre n'y est pas propre, sans quoi il seroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieues dans la Province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois, doit tirer un peu sur le verd.

Voici quelle est la premiére préparation. On se sert d'une

maſſuë de fer pour briſer ces quartiers de pierre, après quoi on met les morceaux briſés dans des mortiers, & par le moyen de certains léviers qui ont une tête de pierre armée de fer, on achéve de les réduire en une poudre très-fine. Ces léviers jouent ſans ceſſe, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau; de la même maniére que font les martinets dans les moulins à papier. On prend enſuite cette pouſſiére, on la jette dans une grande urne remplie d'eau, & on la remue fortement avec une peſle de fer. Quand on l'a laiſſé repoſer quelques momens, il ſurnage une eſpéce de crême épaiſſe de quatre à cinq doigts: on la léve, & on la verſe dans un autre vaſe plein d'eau. On agite ainſi pluſieurs fois l'eau de la premiére

urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc, que son poids précipite d'abord : on le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la seconde urne, où a été jetté ce qui a été recueilli de la premiére, on attend qu'il se soit formé au fond une espéce de pâte : lorsque l'eau paroît au-dessus fort claire, on la verse par inclination pour ne pas troubler le sédiment, & l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à la sécher : Avant qu'elle soit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux qui s'achetent par centaines. Cette figure & sa couleur lui ont fait donner le nom de *pe tun tse*.

Les moules où se jette cette pâte, sont des espéces de cais-

ses fort grandes & fort larges: Le fond est rempli de briques placées selon leur hauteur, de telle sorte que la superficie soit égale. Sur ce lit de briques ainsi rangées, on étend une grosse toile qui remplit la capacité de la caisse : alors on y verse la matiére, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres : tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matiére de la porcelaine, qui en se durcissant reçoit aisément la figure des briques. Il n'y auroit rien à ajoûter à ce travail, si les Chinois n'étoient pas accoûtumés à altérer leurs marchandises : mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans la poussiére de poivre pour les en cou-

vrir, & les mêler avec du poivre véritable n'ont garde de vendre des *pe tun tse* sans y mêler du marc : c'est pourquoi on est obligé de les purifier encore à *King te tching* avant que de les mettre en œuvre.

Le *kao lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *pe tun tse* : la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein de certaines montagnes, qui sont couvertes au-dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines sont assez profondes : on y trouve par grumeaux la matiére en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la même méthode que j'ai marquée par rapport aux *pe tun tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de

Malthe, qu'on appelle la terre de saint Paul, auroit dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *kao lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées, dont est semé le *kao lin.*

C'est du *kao lin* que la porcelaine fine tire toute sa fermeté : il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le mêlange d'une terre molle qui donne de la force aux *pe tun tse*, lesquels se tirent des plus durs rochers. Un riche Marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois (car le nom Chinois est commun aux deux Nations) firent acheter, il y a quelques années des *pe tun tse*, qu'ils emportérent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine ; mais que n'ayant point pris de *kao lin*, leur entreprise échoua, comme ils l'ont avoué

depuis. Sur quoi le Marchand Chinois me disoit en riant : ils vouloient avoir un corps, dont les chairs se soutinssent sans ossemens.

Outre les barques chargées de *pe tun tse* & de *kao lin*, dont le rivage de *King te tching* est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blanchâtre & liquide. Je sçavois depuis longtems que cette substance étoit l'huile qui donne à la porcelaine sa blancheur & son éclat ; mais j'en ignorois la composition que j'ai enfin apprise. Il me semble que le nom Chinois *yeou*, qui se donne aux différentes sortes d'huile, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *tsi*, qui signifie vernis, & je crois que c'est ainsi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis se tire de la pierre

la plus dure, ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on prétend que les pierres ſe forment principalement des ſels & des huiles de la terre, qui ſe mêlent & qui s'uniſſent étroitement enſemble.

Quoique l'eſpéce de pierre, dont ſe font les *pe tun tſe*, puiſſe être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui eſt la plus blanche, & dont les taches ſont les plus vertes. L'Hiſtoire de *Feou leam*, bien qu'elle ne deſcende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, eſt celle qui a des taches ſemblables à la couleur de la feuille de cyprés, *pe chu ye pan*, ou qui a des marques rouſſes ſur un fond un peu brun, à peu près comme la linaire *ju tchi ma tam*. Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y appor-

re les mêmes préparatious que pour les *pe tun tse* : quand on a dans la seconde urne ce qui a été tiré de plus pur de la premiére, après toutes les façons ordinaires, sur cent livres ou environ de cette crême, on jette une livre de pierre ou d'un minéral semblable à l'alun, nommé *che kao* : il faut le faire rougir au feu, & ensuite le piler : c'est comme la présure qui lui donne de la consistence, quoiqu'on ait soin de l'entretenir toûjours liquide.

Cette huile de pierre ne s'employe jamais seule, on y en mêle une autre qui en est comme l'ame. En voici la composition : on prend de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette avec la main un peu d'eau pour les dissoudre & les réduire en poudre. Ensuite on fait une cou-

che de fougére séche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après quoi on met le feu à la fougére. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougére séche: cela se fait au moins cinq ou six fois de suite, on peut le faire plus souvent, & l'huile en est meilleure. Autrefois, dit l'Histoire de *Feou leam*, outre la fougére on y employoit le bois d'un arbre, dont le fruit s'appelle *se tse*: à en juger par l'acrété du fruit quand il n'est pas meur, & par son petit couronnement, je croirois que c'est une espéce de neffle: on ne s'en sert plus maintenant, à ce que m'ont dit mes Néophytes, apparemment parce qu'il est devenu fort rare

en ce pays-ci. Peut-être est-ce faute de ce bois que la porcelaine qui se fait maintenant, n'est pas si belle que celle des premiers tems. La nature de la chaux & de la fougére contribue aussi à la bonté de l'huile, & j'ai remarqué que celle qui vient de certains endroits, est bien plus estimée que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougére jusqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres il faut y dissoudre une livre de *che kao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer jusqu'à ce qu'il paroisse sur la surface un nuage ou une croûte qu'on ramasse, & qu'on jette dans une seconde urne, & cela à plusieurs reprises. Quand il s'est formé une espéce de pâ-

te au fond de la seconde urne; on en verse l'eau par inclination; on conserve ce fond liquide, & c'est la seconde huile qui doit se mêler avec la précédente. Pour un juste mêlange, il faut que ces deux espéces de purée soient également épaisses : afin d'en juger on plonge à diverses reprises dans l'une & dans l'autre de petit carreaux de *pe tun tse*, en les retirant on voit sur leur superficie, si l'épaississement est égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huile. Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mêler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux & de fougére : ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les Marchands qui

vendent cette huile, pour peu qu'ils ayent d'inclination à tromper, ne sont pas fort embarrassés à en augmenter le volume: ils n'ont qu'à jetter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajoûter du *che kao* à proportion, qui empêche la matiére d'être trop liquide.

Avant que d'expliquer la maniére dont cette huile ou plûtôt ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui se fait dans les endroits les moins fréquentés de *King te tching*. Là dans une enceinte de murailles on bâtit de vastes apentis, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers, qui ont

chacun leur tâche marquée. Une piéce de porcelaine, avant que d'en sortir pour être portée au fourneau, passe par les mains de plus de vingt personnes, & cela sans confusion. On a sans doute éprouvé que l'ouvrage se fait ainsi beaucoup plus vîte.

Le premier travail consiste à purifier de nouveau le *pe tun tse* & le *kao lin* du marc qui y reste quand on les vend. On brise les *pe tun tse*, & on les jette dans une urne pleine d'eau; ensuite, avec une large espatule, on achéve en remuant de les dissoudre: on les laisse reposer quelques momens, après quoi on ramasse ce qui surnage, & ainsi du reste, de la maniére qui a été expliquée ci-dessus.

Pour ce qui est des piéces de *kao lin*, il n'est pas nécessaire de

les briser : on les met tout simplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau : le *kao lin* s'y fond aisément de lui-même. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jetter. Au bout d'un an ces rebuts s'accumulent, & font de grands monceaux d'un sable blanc & spongieux, dont il faut vuider le lieu où l'on travaille. Ces deux matiéres de *pe tun tse* & de *kao lin* ainsi préparées, il en faut faire un juste mêlange : on met autant de *kao lin* que de *pe tun tse* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on employe quatre parts de *kao lin* sur six de *pe tun tse*. Le moins qu'on en mette, c'est une part de *kao lin* sur trois de *pe tun tse*.

Après ce premier travail, on jette cette masse dans un grand creux, bien pavé & cimenté de

toutes parts : puis on la foule, & on la pétrit jusqu'à ce qu'elle se durcisse ; ce travail est fort rude : ceux des Chrétiens qui y sont employés, ont de la peine à se rendre à l'Eglise : ils ne peuvent en obtenir la permission, qu'en substituant quelques autres en leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres ouvriers sont arrêtés.

De cette masse ainsi préparée, on tire différens morceaux qu'on étend sur de larges ardoises. Là on les pétrit & on les roule en tous les sens, observant soigneusement qu'il ne s'y trouve aucun vuide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps étranger. Un cheveu, un grain de sable perdroit tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette masse, la porcelaine se fêle, éclatte, coule, & se déjette. C'est de ces premiers élémens

mens que sortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns se font à la roue, les autres se font uniquement sur des moules, & se perfectionnent ensuite avec le ciseau.

Tous les ouvrages unis se font de la premiére façon. Une tasse, par exemple, quand elle sort de dessus la roue, n'est qu'une espéce de calotte imparfaite, à peu près comme le dessus d'un chapeau qui n'a pas encore été appliqué sur la forme. L'ouvrier lui donne d'abord le diamétre & la hauteur qu'on souhaitte, & elle sort de ses mains presque aussi-tôt qu'il l'a commencée: car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche est garnie de 26. piéces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de terre de la grosseur du diamétre qu'il doit

avoir, & qui se creuse avec le ciseau, lorsque la tasse est séche, & qu'elle a de la consistence, c'est-à-dire, après qu'elle a reçû tous les ornemens qu'on veut lui donner. Effectivement, cette tasse, au sortir de la roue, est d'abord reçûe par un second ouvrier qui l'asseoit sur sa base. Peu après elle est livrée à un troisiéme qui l'applique sur son moule, & lui en imprime la figure. Ce moule est sur une espéce de tour. Un quatriéme ouvrier polit cette tasse avec le ciseau, surtout vers les bords, & la rend déliée autant qu'il est nécessaire pour lui donner de la transparence : il la racle à plusieurs reprises, la mouillant chaque fois tant soit peu si elle est trop séche, de peur qu'elle ne se brise. Quand on retire la tasse de dessus le moule, il faut la rouler

doucement sur ce même moule sans la presser plus d'un côté que de l'autre, sans quoi il s'y fait des cavités, ou bien elle se déjette. Il est surprenant de voir avec quelle vîtesse ces vases passent par tant de différentes mains. On dit qu'une piéce de porcelaine cuite a passé par les mains de soixante-dix ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire après ce que j'en ai vû moi-même: car ces grands laboratoires ont été souvent pour moi comme une espéce d'Aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé le premier homme du limon, & des mains duquel nous sortons pour devenir des vases de gloire ou d'ignominie.

Les grandes piéces de porcelaine se font à deux fois; une moitié est élevée sur la roue par trois ou quatre hommes qui la

soutiennent chacun de son côté pour lui donner sa figure: l'autre moitié étant presque séche s'y applique: on l'y unit avec la matiére même de la porcelaine délayée dans l'eau, qui sert comme de mortier ou de colle. Quand ces piéces ainsi collées sont tout-à-fait séches, on polit avec le couteau en dedans & en dehors l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis dont on le couvre, s'égale avec tout le reste. C'est ainsi qu'on applique aux vases des anses, des oreilles, & d'autres piéces rapportées. Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme sur les moules ou entre les mains, telles que sont les piéces canelées, ou celles qui sont d'une figure bizarre, comme les animaux, les grotesques, les Idoles, les bustes que les Européans

ordonnent, & d'autres semblables. Ces sortes d'ouvrages moulés se font en trois ou quatre piéces qu'on ajoûte les unes aux autres, & que l'on perfectionne ensuite avec des instrumens propres à creuser, à polir, & à rechercher différens traits qui échappent au moule. Pour ce qui est des fleurs & des autres ornemens qui ne sont point en relief, mais qui sont comme gravées, on les applique sur la porcelaine avec des cachets & des moules: on y applique aussi des reliefs tout préparés, de la même maniére à peu près qu'on applique des galons d'or sur un habit.

Voici ce que j'ai vû depuis peu touchant ces sortes de moules. Quand on a le modéle de la piéce de porcelaine qu'on desire, & qui ne peut s'imiter sur la roue entre les mains du Potier,

on applique ſur ce modéle de la terre propre pour les moules: cette terre s'y imprime, & le moule ſe fait de pluſieurs piéces, dont chacune eſt d'un aſſez gros volume: on le laiſſe durcir quand la figure y eſt imprimée. Lorſqu'on veut s'en ſervir, on l'approche du feu pendant quelque tems, après quoi on le remplit de la matiére de porcelaine à proportion de l'épaiſſeur qu'on veut lui donner: on preſſe avec la main dans tous les endroits, puis on préſente un moment le moule au feu. Auſſi-tôt la figure empreinte ſe détache du moule par l'action du feu, qui conſume un peu de l'humidité qui colloit cette matiére au moule. Les différentes piéces d'un tout tirées ſéparément, ſe réuniſſent enſuite avec de la matiére de porcelaine un

peu liquide. J'ai vû faire ainsi des figures d'animaux qui étoient toutes massives : on avoit laissé durcir cette masse, & on lui avoit donné ensuite la figure qu'on se proposoit, après quoi on la perfectionnoit avec le ciseau, ou l'on y ajoûtoit des parties travaillées séparément. Ces sortes d'ouvrages se font avec grand soin, tout y est recherché. Quand l'ouvrage est fini, on lui donne le vernis, & on le cuit : on le peint ensuite, si l'on veut, de diverses couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une seconde fois. Des pièces de porcelaines ainsi travaillées, se vendent extrémement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid : leur humidité les fait éclater, quand ils ne séchent pas également. C'est pour parer à cet in-

convénient qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, & qui est comme en grumeaux : je la crois assez commune, on la tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de *King te tching*. Cette terre se paîtrit ; & quand elle est bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité nécessaire pour un moule, & on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on souhaitte, on la laisse sécher : après quoi on la façonne sur le tour. Ce travail se paye chérement. Pour expédier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que plusieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois. Quand on a soin de ces moules, ils durent très-long-tems. Un Mar-

chand qui en a de tout prêts pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européan demande, peut donner sa marchandise bien plûtôt, à meilleur marché, & faire un gain plus considérable qu'un autre qui auroit à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent ou qu'il s'y fasse la moindre brêche, ils ne sont plus en état de servir, si ce n'est pour des porcelaines de la même figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors sur le tour, & on les rabotte, afin qu'ils puissent servir une seconde fois.

Il est tems d'ennoblir la porcelaine en la faisant passer entre les mains des Peintres. Ces *Hoa pei*, ou Peintres de porcelaine ne sont guéres moins gueux que les autres ouvriers : il n'y a pas dequoi s'en étonner, puisqu'à la réserve de quelques-uns d'eux,

ils ne pourroient paſſer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute la ſcience de ces Peintres, & en général de tous les Peintres Chinois, n'eſt fondée ſur aucun principe, & ne conſiſte que dans une certaine routine aidée d'un tour d'imagination aſſez bornée. Ils ignorent toutes les belles régles de cet art. Il faut avouer pourtant qu'ils peignent des fleurs, des animaux, & des payſages qui ſe font admirer ſur la porcelaine, auſſi-bien que ſur les éventails, & ſur les lanternes d'une gaſe très-fine.

Le travail de la peinture eſt partagé dans un même laboratoire entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a ſoin uniquement de former le premier cercle coloré qu'on voit près des bords de la porcelaine, l'autre

trace des fleurs que peint un troisiéme : celui-ci est pour les eaux & les montagnes, celui-là pour les oiseaux & pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées ; certains paysages & certains plans de ville enluminés qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois, sur la maniére dont ils se représentent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit guéres en Europe que de celle qui est d'un bleu vif sur un fond blanc. Je crois pourtant que nos Marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celui de nos miroirs ardens : il y en a d'entiérement rouges, & parmi celles-là,

les unes sont d'un rouge à l'huile, *yeou li hum*; les autres sont d'un rouge soufflé, *tchoui hum*, & sont semées de petits points à peu près comme nos mignatures. Quand ces deux sortes d'ouvrages réussissent dans leur perfection, ce qui est assez difficile, ils sont infiniment estimés & extrémement chers.

Enfin, il y a des porcelaines où les paysages qui y sont peints, se forment du mêlange de presque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Elles sont fort belles, si l'on y fait de la dépense: autrement la porcelaine ordinaire de cette espéce, n'est pas comparable à celle qui est peinte avec le seul azur. Les Annales de *King te tching* disent qu'anciennement le peuple ne se servoit que de porcelaine blanche: c'est apparemment parce

qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Jao tcheou* un azur moins précieux que celui qu'on employe pour la belle porcelaine, lequel vient de loin & se vend assez cher.

On raconte qu'un Marchand de porcelaine ayant fait naufrage sur une côte déserte, y trouva beaucoup plus de richesses qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit sur la côte, tandis que l'équipage se faisoit un petit bâtiment des débris du vaisseau, il apperçut que les pierres propres à faire le plus bel azur y étoient très-communes : il en apporta avec lui une grosse charge ; & jamais, dit-on, on ne vit à *King te tching* de si bel azur. Ce fut vainement que le Marchand Chinois s'efforça dans la suite de retrouver cette côte, où le hazard l'avoit conduit.

Telle eſt la maniére dont l'azur ſe prépare : on l'enſevelit dans le gravier qui eſt à la hauteur d'un demi-pied dans le fourneau : il s'y rôtit durant 24 heures, enſuite on le réduit en une poudre impalpable, ainſi que les autres couleurs, non ſur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond eſt ſans vernis, de même que la tête du pilon qui ſert à broyer.

Le rouge ſe fait avec la couperoſe, *tſao fan* : peut-être les Chinois ont-ils en cela quelque choſe de particulier, c'eſt pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperoſe dans un creuſet qu'on lutte bien avec un ſecond creuſet : au-deſſus de celui-ci eſt une petite ouverture, qui ſe couvre de telle ſorte qu'on puiſſe aiſément la découvrir, s'il en eſt

besoin. On environne le tout de charbon à grand feu ; & pour avoir un plus fort reverbére, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'éléve fort noire la matiére n'est pas encore en état ; mais elle l'est aussi-tôt qu'il sort une espéce de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matiére, on la délaye dans l'eau, & on en fait l'épreuve sur du sapin. S'il en sort un beau rouge, on retire le brasier qui environne & couvre en partie le creuset. Quand tout est refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'est formé au bas du creuset. Le rouge le plus fin est attaché au creuset d'enhaut. Une livre de couperose donne quatre onces du rouge dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine soit

blanche de ſa nature, & que l'huile qu'on lui donne ſerve encore à augmenter ſa blancheur; cependant il y a de certaines figures, en faveur deſquelles on applique un blanc particulier ſur la porcelaine, qui eſt peinte de différentes couleurs. Ce blanc ſe fait d'une poudre de caillou tranſparent, qui ſe calcine au fourneau, de même que l'azur. Sur demi-once de cette poudre, on met une once de ceruſe pulvériſée: c'eſt auſſi ce qui entre dans le mêlange des couleurs: par exemple, pour faire le verd, à une once de ceruſe & à une demi-once de poudre de caillou, on ajoûte trois onces de ce qu'on nomme *tom hoa pien.* Je croirois, ſur les indices que j'en ai, que ce ſont les ſcories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoûtant une dose de blanc. On met plus de verd préparé à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en prenant sept dragmes du blanc préparé comme je l'ai dit, ausquelles on ajoûte trois dragmes du rouge de couperose. Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine déja cuite après avoir été huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes, ou rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le Livre Chinois, avec la ceruse, le salpêtre, & la couperose. Les Chrétiens qui sont du métier, ne m'ont parlé que de la ceruse, qui se mêle avec la couleur quand on la dissoud dans l'eau gommée.

Le rouge appliqué à l'huile se prépare en mêlant le rouge *tom lòu hum*, ou même le rouge dont je viens de parler, avec l'huile ordinaire de la porcelaine, & avec une autre huile faite de cailloux blancs préparée comme la premiére espéce d'huile: on ne m'a pas sçu dire la quantité de l'une & de l'autre, ni combien on délayoit de rouge dans ce mêlange d'huiles: divers essais peuvent découvrir le sécret. On laisse ensuite sécher la porcelaine, & on la cuit au fourneau ordinaire. Si après la cuisson le rouge sort pur & brillant, sans qu'il y paroisse la moindre tache, c'est alors qu'on a atteint la perfection de l'art. Ces porcelaines ne resonnent point lorsqu'on les frappe.

L'autre espéce de rouge soufflé se fait ainsi: On a du rouge

tout préparé, on prend un tuyau dont une des ouvertures est couverte d'une gase fort serrée, on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gase se charge, après quoi on souffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine est encore plus chére & plus rare que la précédente, parce que l'exécution en est plus difficile, si l'on y veut garder toutes les proportions réquises.

La porcelaine noire a aussi son prix & sa beauté : on l'appelle *ou mien :* ce noir est plombé & semblable à celui de nos miroirs ardens. L'or qu'on y met, lui donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine lorsqu'elle est séche, & pour cela on méle trois onces

d'azur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juste quel doit être ce mêlange, selon la couleur plus ou moins foncée qu'on veut lui donner. Lorsque cette couleur est séche, on cuit la porcelaine; après quoi on y applique l'or, & on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Il se fait ici une autre sorte de porcelaine que je n'avois pas encore vûe: elle est toute percée à jour en forme de découpure: au milieu est une coupe propre à contenir la liqueur. La coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vû d'autres porcelaines où des Dames Chinoises & Tartares étoient peintes au naturel. La draperie, le teint, & les traits du visage, tout y étoit recherché. De loin on eût

pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il est à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine, que celle qui se fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une espéce particuliére, qu'on appelle ici *tsoui ki*. Elle est toute marbrée, & coupée en tous les sens d'une infinité de veines : de loin on la prendroit pour une porcelaine brisée, dont toutes les piéces demeurent dans leur place ; c'est comme un ouvrage à la Mosaïque. La couleur que donne cette huile, est d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine est toute azurée, & qu'on lui donne cette huile, elle paroîtra également coupée & marbrée, lorsque la couleur sera séche.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le dissoud au

fond d'une porcelaine, jusqu'à ce qu'on voye au-dessous de l'eau un petit ciel d'or. On le laisse sécher, & lorsqu'on doit l'employer, on le dissoud par partie dans une quantité suffisante d'eau gommée: avec trente parties d'or on incorpore trois parties de ceruse, & on l'applique sur la porcelaine de même que les couleurs.

Enfin, il y a une espéce de porcelaine qui se fait de la maniére suivante: On lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, ensuite on la peint de diverses couleurs, & on la cuit de nouveau. C'est quelquefois à dessein qu'on réserve la peinture après la premiére cuisson: quelquefois aussi on n'a recours à cette seconde cuisson, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les en-

droits défectueux. Cette porcelaine qui est chargée de couleurs, ne laisse pas d'être au goût de bien des gens. Il arrive d'ordinaire qu'on sent des inégalités sur ces sortes de porcelaine, soit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, soit que cela ait été nécessaire pour suppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture est séche aussi-bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces sortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils sont petits ; mais d'ordinaire ils sont de terre. Celui que j'ai vû étoit de la hauteur d'un homme, & presque aussi large que nos plus

grands tonneaux de vin : il étoit fait de plusieurs piéces de la matiére même dont on fait les caisses de la porcelaine : c'étoit de grands quartiers épais d'un travers de doigt, hauts d'un pied, & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir : ils étoient placés les uns sur les autres, & bien cimentés : le fond du fourneau étoit élevé de terre d'un demi pied ; il étoit placé sur deux ou trois rangs de briques épaisses, mais peu larges : autour du fourneau étoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre soupiraux, qui sont comme les soufflets du foyer. Cette enceinte laissoit jusqu'au fourneau un vuide d'un demi pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étoient rem-

plis,

plis, & qui faisoient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on éléve en même tems & le fourneau & l'enceinte, sans quoi le fourneau ne sçauroit se soutenir. On remplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile les petites piéces dans les grandes, ainsi que je l'ai dit. Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau de piéces de poterie semblables à celles du côté du fourneau : ces piéces qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laisse seulement au milieu une ouverture pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite quantité de charbon sous le fourneau, on en allume pareillement sur la couverture;

d'où l'on en jette des monceaux dans l'espace qui est entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui est au-dessus du fourneau se couvre d'une piéce de pot cassé. Quand le feu est ardent, on regarde de tems en tems par cette ouverture, & lorsque la porcelaine paroît éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le brasier, & ensuite la porcelaine.

Il me vient une pensée au sujet de ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déja cuite & vernissée par le moyen de la ceruse, à laquelle, selon les Annales de *Feou leam*, on joignoit autrefois du salpêtre & de la couperose : si l'on employoit pareillement de la ceruse dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'ensuite on leur donnât une espéce

de seconde cuisson, cette ceruse ainsi employée, ne pourroit-elle pas nous rendre le secret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, sans lui rien ôter de sa transparence. C'est dequoi on pourra juger par l'épreuve.

Ce secret que nous avons perdu, me fait souvenir d'un autre secret que les Chinois se plaignent de n'avoir plus : ils avoient l'art de peindre sur les côtés d'une porcelaine, des poissons, ou d'autres animaux, qu'on n'appercevoit que lorsque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette espéce de porcelaine *kia tsim*, c'est-à-dire, azur mis en presse, à cause de la maniére dont l'azur est placé. Voici ce qu'on a retenu de ce secret, peut-être imaginera-t-on en Europe ce qui est ignoré des Chinois. La porce-

laine qu'on veut peindre ainſi, doit être fort mince: quand elle eſt ſéche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors, ſelon la coûtume, mais en dedans ſur les côtés: on y peint communément des poiſſons, comme s'ils étoient plûs propres à ſe produire, lorſqu'on remplit la taſſe d'eau. La couleur une fois ſéchée, on donne une légere couche d'une eſpéce de colle fort déliée faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche ſerre l'azur entre ces deux eſpéces de lames de terre. Quand la couche eſt ſéche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine: quelque tems après on la met ſur le moule & au tour. Comme elle a reçû du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui ſe peut, ſans percer juſqu'à la couleur:

ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorsque tout est sec, on la cuit dans le fourneau ordinaire. Ce travail est extrémement délicat, & demande une adresse que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de tems en tems de retrouver l'art de cette peinture magique, mais c'est en vain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu, qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle lui avoit presque réussi.

Quoi qu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'hui le bel azur renaît sur la porcelaine, après en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle: lorsqu'il est sec, & qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipse tout-à fait, & la porcelaine paroît toute blanche : les couleurs sont alors ensevelies

ſous le vernis : le feu les en fait éclorre avec toutes leurs beautés, de même à peu près que la chaleur naturelle fait ſortir de la coque les plus beaux papillons avec toutes leurs nuances. J'ajoûterai une circonſtance qui n'eſt pas à omettre, c'eſt qu'avant que de donner l'huile à la porcelaine, on achéve de la polir, & de lui ôter les plus petites inégalités. On ſe ſert pour cela d'un pinceau fait de petites plumes très-fines, on humecte le pinceau avec un peu d'eau, & on le paſſe par tout d'une main légere.

Au reſte, il y a beaucoup d'art dans la maniére dont l'huile ſe donne à la porcelaine, ſoit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, ſoit pour la répandre également de tous côtés. A la porcelaine qui eſt fort mince & fort déliée,

on donne à deux fois deux couches légeres d'huile : si les couches étoient trop épaisses, les foibles parois de la tasse ne pourroient les porter, & ils plieroient sur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine qui est plus robuste. Elles se mettent l'une par aspersion, & l'autre par immersion. D'abord on prend d'une main la tasse par le dehors, & la tenant de biais sur l'urne où est le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis pour l'arroser par tout. Cela se fait de suite à un grand nombre de tasses : les premiéres se trouvant séches en dedans, on leur donne l'huile au dehors de la maniére suivante : on tient une main dans la tasse, & la soûtenant avec un

petit bâton ſous le milieu de ſon pied, on la plonge dans le vaſe plein de vernis, d'où on la retire auſſi-tôt.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demeuroit maſſif : en effet, ce n'eſt qu'après qu'elle a reçû l'huile & qu'elle eſt ſéche, qu'on la met ſur le tour pour creuſer le pied, après quoi on y peint un petit cercle, & ſouvent une lettre Chinoiſe. Quand cette peinture eſt ſéche, on verniſſe le creux qu'on vient de faire ſous la taſſe, & c'eſt la derniére main qu'on lui donne, car auſſi-tôt après elle ſe porte du laboratoire au fourneau, pour y être cuite.

J'ai été ſurpris de voir qu'un homme tienne en équilibre ſur ſes épaules deux planches longues & étroites ſur leſquelles ſont rangées les porcelaines, &

qu'il paſſe ainſi par pluſieurs rues fort peuplées ſans briſer ſa marchandiſe. A la vérité, on évite avec ſoin de le heurter tant ſoit peu ; car on ſeroit obligé de réparer le tort qu'on lui auroit fait : mais il eſt étonnant que le porteur lui-même régle ſi bien ſes pas & tous les mouvemens de ſon corps, qu'il ne perde rien de ſon équilibre.

L'endroit où ſont les fourneaux préſente une autre ſcéne. Dans une eſpéce de veſtibule qui précéde le fourneau, on voit des tas de caiſſes & d'étuis faits de terre, & deſtinés à renfermer la porcelaine. Chaque piéce de porcelaine, pour peu qu'elle ſoit conſidérable, a ſon étui, les porcelaines qui ont des couvercles comme celles qui n'en ont pas : Ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la par-

tie d'en bas durant la cuisson, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui est des petites porcelaines, comme sont les tasses à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caisse commune à plusieurs. L'ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits & les conduire à une parfaite maturité, les renferme sous une enveloppe, afin que la chaleur du Soleil ne les pénétre que peu à peu, & que son action au dedans ne soit pas trop interrompue par l'air qui vient de dehors durant les fraîcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une espéce de petit duvet de sable; on le couvre de poussiére de *kaolin*, afin que le sable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui se place sur ce lit de sable, après

l'avoir pressé en lui donnant la figure du fond de la porcelaine, laquelle ne touche point aux parois de son étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle: un second étui de la figure du premier garni pareillement de sa porcelaine, s'enchasse dedans de telle sorte, qu'il le couvre tout-à-fait sans toucher à la porcelaine d'en bas: & c'est ainsi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caisses de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & si j'ose m'exprimer ainsi, le teint de la porcelaine n'est point hâlé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites piéces de porcelaine qui sont renfermées dans de grandes caisses rondes, chacune est posée sur une sou-coupe de terre de l'épaisseur de deux écus, & de la

largeur de son pied : ces bases sont aussi semées de poussiére de *kao lin.* Quand ces caisses sont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y seroit trop éloignée des côtés, que par-là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir, & s'enfoncer, ce qui feroit du ravage dans toute la colomne. Il est bon de sçavoir que ces caisses ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne sont pas cuites non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entiérement celles qui ont déja été cuites, & qui peuvent encore servir.

Il ne faut pas oublier la maniére dont la porcelaine se met dans ces caisses : l'Ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main ; il pourroit ou la casser, car rien n'est plus fragile, ou la

faner, ou lui faire des inégalités. C'est par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de dessus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croisés & ouverts selon la largeur de la porcelaine : c'est ainsi qu'il l'environne, qu'il l'éleve doucement, & qu'il la pose dans la caisse sur la petite sou-coupe. Tout cela se fait avec une vitesse incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi pied de gros gravier : ce gravier sert à asseoir plus sûrement les colomnes de porcelaine, dont les rangs qui sont au milieu du fourneau, ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux caisses qui sont au bas de cha-

que colomne sont vuides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'est par la même raison que la caisse qui est placée au haut de la pile demeure vuide. On remplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vuide qu'à l'endroit qui est immédiatement sous le soupirail.

On a soin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine : dans le fond, celles qui le sont moins ; & à l'entrée on met celles qui sont un peu fortes en couleur, qui sont composées d'une matiére où il entre autant de *pe tun tse* que de *kao lin*, & ausquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rousses, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles sont placées fort

près les unes des autres, & liées en haut, en bas, & au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique, de telle sorte pourtant que la flamme ait un passage libre pour s'insinuer également de tous côtés : & peut-être est-ce-là à quoi l'œil & l'habileté de l'ouvrier servent le plus pour réussir dans son entreprise, afin d'éviter certains accidens à peu près semblables à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les caisses qui renferment la porcelaine ; il y en a de trois sortes qu'on met en usage : l'une qui est jaune & assez commune ; elle domine par la quantité & fait la base. L'autre s'appelle *lao tou*, c'est une terre forte. La troisiéme, qui est une terre huileuse, se nomme *yeou*

tou. Ces deux ſortes de terre ſe tirent en hyver de certaines mines fort profondes, où il n'eſt pas poſſible de travailler pendant l'été. Si on les mêloit parties égales, ce qui coûteroit un peu plus, les caiſſes dureroient long-tems. On les apporte toutes préparées d'un gros Village qui eſt au bas de la riviere à une lieue de *King te tching*. Avant qu'elles ſoient cuites elles ſont jaunâtres : quand elles ſont cuites, elles ſont d'un rouge fort obſcur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'eſt ce qui fait que les caiſſes ne durent guéres que deux ou trois fournées, après quoi elles éclattent tout-à-fait. Si elles ne ſont que légerement fêlées ou fendues, on les entoure d'un cercle d'oſier, le cercle ſe brûle, & la caiſſe ſert encore cette

fois-là, sans que la porcelaine en souffre. Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caisses neuves, lesquelles n'ayent pas encore servi : il y en faut mettre la moitié qui ayent déja été cuites. Celles-cy se placent en haut & en bas ; au milieu des piles se mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'Histoire de *Feou leam*, toutes les caisses se cuisoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servît pour y faire cuire la porcelaine : sans doute parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépense qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout-à-fait de même à présent, & cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la con-

ſtruction des fourneaux. On les place au fond d'un aſſez long veſtibule qui ſert comme de ſoufflets, & qui en eſt la décharge. Il a le même uſage que l'arche des Verreries. Les fourneaux ſont préſentement plus grands qu'ils n'étoient autrefois. Alors, ſelon le Livre Chinois, ils n'avoient que ſix pieds de hauteur & de largeur : maintenant ils ſont hauts de deux braſſes, & ont près de quatre braſſes de profondeur. La voûte auſſi-bien que le corps du fourneau eſt aſſez épaiſſe, pour pouvoir marcher deſſus ſans être incommodé du feu : cette voûte n'eſt en dedans ni plate, ni formée en pointe: elle va en s'allongeant, & elle ſe retrécit à meſure qu'elle approche du grand ſoupirail qui eſt à l'extrémité, & par où ſortent les tourbillons de flamme &

de fumée. Outre cette gorge, le fourneau a sur sa tête cinq petites ouvertures qui en sont comme les yeux : on les couvre de quelques pots cassés, de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air & le feu du fourneau. C'est par ces yeux qu'on juge si la porcelaine est cuite : on découvre l'œil qui est un peu devant le grand soupirail, & avec une pincette de fer l'on ouvre une des caisses. La porcelaine est en état, quand on voit un feu clair dans le fourneau, quand toutes les caisses sont embrasées, & sur-tout quand les couleurs saillissent avec tout leur éclat. Alors on discontinue le feu, & l'on achéve de murer pour quelque tems la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute sa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds, on le passe

ſur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure auſſi-tôt la porte, n'y laiſſant que l'ouverture néceſſaire pour y jetter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais aſſez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, enſuite deux hommes qui ſe relévent, ne ceſſent d'y jetter du bois : on en brûle communément pour une fournée juſqu'à cent quatre-vingt charges. A en juger par ce qu'en dit le Livre Chinois, cette quantité ne devroit pas être ſuffiſante : il aſſure qu'anciennement on brûloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus ſi le tems étoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fuſſent moins grands de la moitié que

ceux-cy. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant sept jours & sept nuits ; le huitiéme jour on faisoit un feu très-ardent ; & il est à remarquer que les caisses de la petite porcelaine étoient déja cuites à part, avant que d'entrer dans le fourneau : aussi faut-il avouer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne. On observoit encore une chose qui se néglige aujourd'hui : quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne démuroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, & après cinq jours pour les petites : maintenant on différe à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes piéces de porcelaine, car sans cette précaution elles éclateroient : mais pour ce qui est

des petites, si le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on les retire dès le lendemain. Le dessein apparemment est d'épargner le bois pour une seconde fournée. Comme la porcelaine est brûlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes pendues à son col.

J'ai été surpris d'apprendre qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau jusqu'à cent quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendres dans le foyer. Il faut que ceux qui servent ces fourneaux soient bien accoûtumés au feu : on dit qu'ils mettent du sel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent sans en être incommodés ; j'ai peine à comprendre comment il se peut faire que

cette liqueur salée les désaltére.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit pas être surpris que la porcelaine soit si chére en Europe: on le sera encore moins, quand on sçaura qu'outre le gros gain des Marchands Européans, & celui que font sur eux leurs Commissionnaires Chinois, il est rare qu'une fournée réussisse entiérement, que souvent elle est toute perdue, & qu'en ouvrant le fourneau on trouve les porcelaines & les caisses réduites à une masse dure comme un rocher, qu'un trop grand feu ou des caisses mal conditionnées peuvent tout ruiner, qu'il n'est pas aisé de régler le feu qu'on leur doit donner, que la nature du tems change en un instant l'action du feu, la qualité du sujet sur lequel il agit, & celle du bois qui

l'entretient. Ainsi, pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui se ruinent, & qui ne laissent pas de tenter fortune, dans l'espérance dont ils se flattent de pouvoir amasser dequoi lever une Boutique de Marchand.

D'ailleurs, la porcelaine qu'on transporte en Europe, se fait presque toûjours sur des modéles nouveaux, souvent bizarres, & où il est difficile de réussir : pour peu qu'elle ait de défaut, elle est rebutée des Européans qui ne veulent rien que d'achevé, & dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers, qui ne peuvent la vendre aux Chinois, parce qu'elle n'est pas de leur goût. Il faut par conséquent que les piéces qu'on prend, portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'Histoire de *King te tching* le

le gain qu'on faisoit autrefois étoit beaucoup plus considérable que celui qui se fait maintenant ; c'est ce qu'on a de la peine à croire, car il s'en faut bien qu'il se fît alors un si grand débit de porcelaine en Europe. Je crois pour moi que cela vient de ce que les vivres sont maintenant bien plus chers, de ce que le bois ne se tirant plus des montagnes voisines qu'on a épuisées, on est obligé de le faire venir de fort loin & à grands frais ; de ce que le gain est partagé maintenant entre trop de personnes ; & qu'enfin les Ouvriers sont moins habiles qu'ils ne l'étoient dans ces tems reculés, & que par-là ils sont moins sûrs de réussir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'Ouvriers à ces sortes d'ouvrages, dont ils

font des préſens à leurs Protecteurs de la Cour, payent mal les ouvriers, ce qui cauſe le renchériſſement des marchandiſes & la pauvreté des Marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'exécuter certains modéles venus d'Europe, eſt une des choſes qui augmente le prix de la porcelaine : car il ne faut pas croire que les Ouvriers puiſſent travailler ſur tous les modéles qui leur viennent des pays étrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de même qu'il s'y fait des ouvrages qui ſurprennent les étrangers, & qu'ils ne croyent pas poſſibles. En voici quelques exemples. J'ai vû ici un fanal ou une groſſe lanterne de porcelaine qui étoit d'une ſeule piéce, au travers de laquelle un flambeau éclairoit toute une chambre : cet ouvrage fut

commandé, il y a sept ou huit ans, par le Prince héritier. Ce même Prince commanda aussi divers instrumens de Musique, entre autres une espéce de petite orgue appellée *tseng*, qui a près d'un pied de hauteur, & qui est composée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie est assez agréable: mais ce fut inutilement qu'on y travailla. On réussit mieux aux fluttes douces, aux flageollets, & à un autre instrument qu'on nomme *yun lo*, qui est composé de diverses petites plaques rondes un peu concaves, dont chacune rend un son particulier : on en suspend neuf dans un quadre à divers étages qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon; il se fait un petit carillon qui s'accorde avec le son des autres instrumens, & avec la voix des

Muficiens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaiffeur & le degré de cuiffon convenables, pour avoir tous les tons néceffaires à un accord. Je m'imaginois qu'on avoit le fecret d'inférer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les fons : mais on m'a détrompé ; le métal eft fi peu capable de s'allier avec la porcelaine , que fi l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à fe fondre, perceroit toutes les caiffes & toutes les porcelaines de la colomne, qui fe trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui eft renfermé dans le fourneau : auffi affure-t-on que tout y eft comme fluide & flottant.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réussissent principalement dans les grotesques & dans la représentation des animaux : les Ouvriers font des canards & des tortues qui flottent sur l'eau. J'ai vû un chat peint au naturel, on avoit mis dans sa tête une petite lampe dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'assura que pendant la nuit les rats en étoient épouvantés. On fait encore ici beaucoup de statues de *Kouan in* (c'est une Déesse célébre dans toute la Chine) on la représente tenant un enfant entre ses bras, & elle est invoquée par les femmes stériles qui veulent avoir des enfans. Elle peut être comparée aux statues antiques que nous avons de Venus & de Diane, avec cette différence que les statues de *Kouan in* sont très-modestes.

Il y a une autre espéce de porcelaine dont l'exécution est très-difficile, & qui par-là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrémement délié, & la surface en est très-unie au-dedans & au-dehors : cependant, on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, & d'autres ornemens semblables. Voici de quelle maniere on la travaille : au sortir de dessus la rouë on l'applique sur un moule, où sont des gravures qui s'y impriment en-dedans : en-dehors on la rend la plus fine & la plus déliée qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau ; après quoi on lui donne l'huile, & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les Marchands Européans demandent quelquefois aux Ouvriers Chinois des plaques de

porcelaine, dont une piéce fasse le dessus d'une table & d'une chaise, ou des quadres de tableau : ces ouvrages sont impossibles : les plaques les plus larges & les plus longues sont d'un pied ou environ : si on va au-delà, quelque épaisseur qu'on leur donne, elles se déjettent : l'épaisseur même ne rendroit pas plus facile l'exécution de ces sortes d'ouvrages, & c'est pourquoi au lieu de rendre ces plaques épaisses, on les fait de deux superficies qu'on unit en laissant le dedans vuide : on y met seulement une traverse, & l'on fait aux deux côtés deux ouvertures pour les enchasser dans des ouvrages de menuiserie, ou dans le dossier d'une chaise; ce qui a son agrément.

L'Histoire de *King te tching* parle de divers ouvrages ordonnés

par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le pere de l'Empereur régnant commanda des urnes à peu près de la figure des caisses où nous mettons des oranges : c'étoit apparemment pour y nourrir de petits poissons rouges, dorés & argentés ; ce qui fait un ornement des maisons : peut - être aussi vouloit-il s'en servir pour y prendre le bain, car elles devoient avoir trois pieds & demi de diamétre, & deux pieds & demi de hauteur : le fond devoit être épais d'un demi-pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de suite à ces ouvrages, & on fit jusqu'à deux cens urnes sans qu'une seule pût réussir. Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte ; chaque plaque devoit être haute de

trois pieds, large de deux pieds & demi, & épaisse d'un demi-pied : tout cela, disent les Anciens de *King te tching*, ne put s'exécuter, & les Mandarins de cette Province présenterent une Requête à l'Empereur ; pour le supplier de faire cesser ce travail.

Cependant, les Mandarins qui sçavent quel est le génie des Européans en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des desseins nouveaux & curieux, afin de pouvoir présenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre côté, les Chrétiens me pressoient fort de ne point fournir de semblables modéles, car les Mandarins ne sont pas tout-à-fait si faciles à se rendre que nos Marchands, lorsque les Ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable,

& il y a souvent bien des baston-nades données, avant que le Man-darin abandonne un dessein dont il se promettoit de grands avan-tages.

Comme chaque profession a son Idole particuliére, & que la divinité se communique ici auf-si facilement, que la qualité de Comte & de Marquis se donne en certain pays d'Europe ; il n'est pas surprenant qu'il y ait un Dieu de la Porcelaine. Le *Pou sa* (c'est le nom de cette Ido-le) doit son origine à ces sortes de desseins qu'il est impossible aux Ouvriers d'exécuter. On dit qu'autrefois un Empereur vou-lut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modéle qu'il donna : on lui représenta diver-ses fois que la chose étoit im-possible ; mais toutes ces remon-trances ne servirent qu'à exciter

de plus en plus son envie. Les Empereurs sont durant leur vie les Divinités les plus redoutées à la Chine, & ils croyent souvent que rien ne doit s'opposer à leurs desirs. Les Officiers redoublerent donc leurs soins, & ils userent de toute sorte de rigueur à l'égard des Ouvriers. Ces malheureux dépensoient leur argent, se donnoient bien de la peine, & ne recevoient que des coups. L'un d'eux, dans un mouvement de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, & il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisoit en sortit, dit-on, parfaitement belle & au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce tems-là cet infortuné passa pour un Heros, & il devint dans la suite l'Idole qui préside aux travaux de la Porcelaine. Je ne

ſçache pas que ſon élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route en vûë d'un ſemblable honneur.

La porcelaine étant dans une ſi grande eſtime depuis tant de ſiécles, peut-être ſouhaiteroit-on ſçavoir en quoi celle des premiers temps différe de celle de nos jours, & quel eſt le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ſes Antiquaires, qui ſe préviennent en faveur des Anciens ouvrages. Le Chinois même eſt naturellement porté à reſpecter l'antiquité : on trouve pourtant des défenſeurs du travail moderne : mais il n'en eſt pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la ſcience des temps reculés. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caractéres Chinois, mais qui

ne marquent aucun point d'histoire: ainsi les Curieux n'y peuvent trouver qu'un goût & des couleurs, qui la leur font préférer à celle de nos jours. Je crois avoir ouï dire, lorsque j'étois en Europe, que la porcelaine, pour avoir sa perfection, devoit avoir été long-tems ensévelie en terre: c'est une fausse opinion dont les Chinois se moquent. L'Histoire de *King te tching*, parlant de la plus belle porcelaine des premiers tems, dit qu'elle étoit si recherchée, qu'à peine le fourneau étoit-il ouvert, que les Marchands se disputoient à qui seroit le premier partagé. Ce n'est pas là supposer qu'elle dût être enterrée.

Il est vrai qu'en creusant dans les ruines des vieux bâtimens, & sur-tout en nettoyant de vieux puits abandonnés, on y trouve quelquefois de belles piéces de

porcelaine qui y ont été cachées dans des tems de révolution : cette porcelaine eſt belle, parce qu'alors on ne s'aviſoit guéres d'enfouir que celle qui étoit précieuſe, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle eſt eſtimée, ce n'eſt pas parce qu'elle a acquis dans le ſein de la terre quelque nouveau degré de beauté, mais c'eſt parce que ſon ancienne beauté s'eſt conſervée, & cela ſeul a ſon prix à la Chine, où l'on donne de groſſes ſommes pour les moindres uſtenſiles de ſimple poterie dont ſe ſervoient les Empereurs *Yao* & *Chun*, qui ont regné pluſieurs ſiécles avant la Dynaſtie des *Tang*, auquel tems la porcelaine commença d'être à l'uſage des Empereurs. Tout ce que la porcelaine acquiert en vieilliſſant dans la terre, c'eſt quelque change-

ment qui se fait dans son colo-
ris, ou si vous voulez, dans son teint, qui fait voir qu'elle est vieille. La même chose arrive au marbre & à l'yvoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'insinuer si aisément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé dans de vieilles masures des piéces de porcelaine qui étoient probablement fort anciennes, & je n'y ai rien remarqué de particulier : s'il est vrai qu'en vieillissant elles se soient perfectionnées, il faut qu'au sortir des mains de l'ouvrier elles n'égalassent pas la porcelaine qui se fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'est qu'alors, comme à présent, il y avoit de la porcelaine de tout prix. Selon les Annales de *King te thing*, il y a eu autrefois des urnes qui se ven-

doient chacune jusqu'à 58 & 59 taëls, c'est-à dire, plus de 80 écus. Combien se seroient-elles vendues en Europe? Aussi, dit le Livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, & la dépense n'y étoit pas épargnée.

Le Mandarin de *King te tching*, qui m'honore de son amitié, fait à ses protecteurs de la Cour des présens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire lui même. Je veux dire, qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la basse antiquité : il employe à cet effet quantité d'ouvriers. La matiere de ces faux *Kou tong*, c'est-à-dire, de ces antiques contrefaites, est une terre jaunâtre qui se tire d'un endroit assez près de *King te tching*, nommé *Ma ngan chan.* Elles sont fort épaisses. Le

Mandarin m'a donné une assiette de sa façon qui pese autant que dix des ordinaires. Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces sortes de porcelaines, sinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on mêle avec l'huile ordinaire, en sorte que cette derniere domine : ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un verd de mer. Quand elle a été cuite on la jette dans un bouillon très-gras fait de chapons & d'autre viande : elle s'y cuit une seconde fois, après quoi on la met dans un égoût le plus bourbeux qui se puisse trouver, où on la laisse un mois & davantage. Au sortir de cet égoût elle passe pour être de trois ou quatre cens ans, ou du moins de la Dynastie précédente des *Ming*, où les porcelaines de cette couleur & de cette épais-

ſeur étoient eſtimées à la Cour. Ces fauſſes antiques ſont encore ſemblables aux véritables, en ce que lorſqu'on les frappe, elles ne réſonnent point, & que ſi on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une groſſe boutique une petite aſſiette, que j'eſtime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'aſſiette un Crucifix entre la ſainte Vierge & ſaint Jean : on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis ſeize à dix-ſept ans. Apparemment que les Chrétiens du Japon ſe ſervoient de cette induſtrie durant la perſécution, pour avoir des images de nos Myſtéres : ces porcelaines con-

fondues dans des caisses avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la Religion : ce pieux artifice aura été découvert dans la suite, & rendu inutile par des recherches plus exactes; & c'est ce qui fait sans doute qu'on a discontinué à *King te tching* ces sortes d'ouvrages.

On est presque aussi curieux à la Chine des verres & des crystaux qui viennent d'Europe, qu'on l'est en Europe des porcelaines de la Chine : cependant, quelque estime qu'en fassent les Chinois, ils n'en sont pas venus encore jusqu'à traverser les mers pour chercher du verre en Europe, ils trouvent que leur porcelaine est plus d'usage : elle souffre les liqueurs chaudes; on peut tenir une tasse de thé bouillant sans se brûler, si on la sçait prendre

à la Chinoise, ce qu'on ne peut pas faire, même avec une tasse d'argent de la même épaisseur & de la même figure : la porcelaine a son éclat ainsi que le verre ; & si elle est moins transparente, elle est aussi moins fragile : ce qui arrive au verre qui est fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine ; rien ne marque mieux une constitution de parties à-peu-près semblables : la bonne porcelaine a un son clair comme le verre : si le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réunir ensemble & coudre en quelque sorte des piéces de porcelaine cassées : c'est même un métier à la Chine, on y voit des Ouvriers uniquement occupés à remettre dans leurs places des piéces brisées : ils se servent du diamant comme d'une aiguille pour faire

de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelassent un fil de laiton très-délié; & par-là ils mettent la porcelaine en état de servir, sans qu'on s'apperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée.

Je dois, avant que de finir cette Lettre qui vous paroîtra peut-être trop longue, éclaircir un doute que j'ai infailliblement fait naître. J'ai dit qu'il vient sans cesse à *King te tching* des barques chargées de *pe tun tse* & de *kao lin*, & qu'après les avoir purifiés, le marc qui en reste, s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ai ajoûté qu'il y a trois mille fourneaux à *King te tching*, que ces fourneaux se remplissent de caisses & de porcelaines, que ces caisses ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées, & que

ſouvent toute une fournée eſt perdue. Il eſt naturel qu'on me demande après cela quel eſt l'abyme, où depuis près de treize cents ans, on jette tous ces débris de porcelaine & de fourneaux, ſans qu'il ait encore été comblé.

La ſituation même de *King te tching*, & la maniére dont on l'a conſtruit, donneront l'éclairciſſement qu'on ſouhaite. *King te tching* qui n'étoit pas fort étendu dans ſes commencemens, s'eſt extrémement accru par le grand nombre des édifices qu'on y a bâti, & qu'on y bâtit encore tous les jours : chaque édifice eſt environné de murailles : les briques dont ces murailles ſont conſtruites, ne ſont pas couchées de plat les unes ſur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de maçonnerie d'Europe : les

murailles de la Chine ont plus de grace & moins de ſolidité. De longues & de larges briques incruſtent, pour ainſi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ſes côtés, il n'en paroît que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre ſont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux miſe autour de la brique du milieu, lie toutes ces briques enſemble : les briques ſont diſpoſées de la même maniére au revers de la muraille : ces murailles vont en s'étréciſſant à meſure qu'elles s'élévent, de ſorte qu'elles n'ont guéres au haut que la longueur & la largeur d'une brique : les éperons ou les briques qui ſont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté oppoſé. Par-là le corps de la muraille eſt com-

me une eſpéce de coffre vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées ſur des ſondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots caſſés, ſur leſquels on verſe de la terre délayée en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout, & n'en fait qu'une maſſe, qui ſerre de toutes parts les briques de traverſe; & celles-ci ſerrent celles du milieu, leſquelles ne portent que ſur l'épaiſſeur des briques qui ſont au-deſſous. De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres griſes quarrées & polies avec le ciſeau : ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que ſi l'on a ſoin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent juſqu'à cent ans: à la vérité elles ne portent point le poids de la charpente qui eſt ſoûtenue

par

par des colomnes de gros bois, elles ne servent qu'à environner les bâtimens & les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces sortes de murailles à la Chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, sur-tout en certains endroits.

On voit déja ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine & des fourneaux. Il faut ajoûter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la riviere qui passe au bas de *King te tching* : il arrive par-là qu'à la longue on gagne du terrein sur la riviere : ces décombres humectés par la pluie, & battus par les passans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché, ensuite on en fait des rues. Outre cela dans les grandes crues d'eau, la riviere entraîne beaucoup de ces porcelaines bri-

sées : on diroit que son lit en est tout pavé, ce qui ne laisse pas de réjouir la vûe. De tout ce que je viens de dire, il est aisé de juger quel est l'abyme où depuis tant de siécles on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaine.

Mais pour peu qu'un Missionnaire ait de zéle, il se présente à son esprit une pensée bien affligeante : quel est l'abyme, me dis-je souvent à moi-même, où sont tombés tant de millions d'hommes, qui durant cette longue suite de siécles ont peuplé *King te tching* : on voit toutes les montagnes des environs couvertes de sépulcres : au bas d'une de ces montagnes est une fosse fort large, environnée de hautes murailles : c'est-là qu'on jette les corps des pauvres qui n'ont pas dequoi avoir un cercueil, ce

qu'on regarde ici comme le plus grand de tous les malheurs : cet endroit s'appelle *ouan min kem*, c'est-à-dire, fosse à l'infini, fosse pour tout un monde. Dans les tems de peste qui fait presque tous les ans de grands ravages dans un lieu si peuplé, cette large fosse engloutit bien des corps, sur lesquels on jette de la chaux vive pour consumer les chairs. Vers la fin de l'année, en hyver, les Bonzes, par un acte de charité fort intéressée, car il est précédé d'une bonne quête, viennent retirer les ossemens pour faire place à d'autres, & ils les brûlent durant une espéce de service qu'ils font pour ces malheureux défunts.

De cette sorte les montagnes qui environnent *King te tching*, présentent à la vûe la terre où sont rentrés les corps de tant

de millions d'hommes qui ont ſubi le ſort de tous les mortels : mais quel eſt l'abyme où leurs ames ſont tombées, & quoi de plus capable d'animer le zéle d'un Miſſionnaire pour travailler au ſalut de ces Infidéles, que la perte irréparable de tant d'ames pendant une ſi longue ſuite de ſiécles : *King te tching* eſt redevable aux libéralités de M. le Marquis de Broiſſia, d'une Egliſe qui a un troupeau nombreux, lequel s'augmente conſidérablement chaque année. Plaiſe au Seigneur de verſer de plus en plus ces bénédictions ſur ces nouveaux Fidéles ! Je les recommande à vos prieres : ſi elles étoient ſoûtenues de quelques ſecours pour augmenter le nombre des Catéchiſtes, on ſeroit édifié à la Chine de voir que ce n'eſt pas ſeulement le luxe & la cupidité

des Européans qui font passer leurs richesses jusqu'à *King te tching* ; mais qu'il se trouve des personnes zélées qui ont des desseins beaucoup plus nobles, que celles qui en font venir des bijoux si fragiles. Je suis avec bien du respect,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur en N. S. D'ENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.



LETTRE DU PERE TACHARD,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

Au R. P. du Trevou, de la même Compagnie, Confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Chandernagor, ce 18 Janvier, 1711



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Quoique mes fréquens voyages m'ayent empêché de me

joindre aux Ouvriers Evangéliques qui travaillent bien avant dans les terres à la conversion des Infidéles, & que maintenant je sois privé de ce bonheur à cause de mon grand âge & de mes continuelles infirmités, je n'ai pas laissé pourtant de participer un peu cette année au zéle & aux souffrances de ces Hommes Apostoliques, dans le voyage que je viens de faire de Pontichery à Bengale. Les circonstances m'en ont paru édifiantes, & je me flatte qu'elles attireront votre attention.

Ce fut avec regret que je quittai Pontichery : je sçavois assez de langue Malabare pour confesser, pour catéchiser, & même pour lire & entendre les livres du pays. Il falloit à Bengale commençer à apprendre une langue toute nouvelle ; ce qui

n'eſt pas aiſé à l'âge de ſoixante ans. Je m'embarquai donc ſur un petit Vaiſſeau qui partoit pour Bengale. Le Frere Moricet qui m'accompagnoit, avoit enſeigné la Géométrie & la Navigation au Capitaine & aux deux Pilotes du Vaiſſeau. Le premier qui étoit d'Anvers, étoit venu à Pontichery ſur les Vaiſſeaux de la Royale Compagnie en qualité de ſimple ſoldat. Se dégoûtant d'un métier qui ne conduit à rien dans les Indes, & qui eſt très dangereux pour le ſalut, il lui prit envie d'apprendre le Pilotage. Deux ans d'une application conſtante le mirent en état de commander une petite Barque, & cette année il commande une Caiche de cent tonneaux.

Les deux Pilotes, l'un Portu-

* Petit Bâtiment Indien.

gais, & l'autre Indien, avoient appris aussi leur métier parmi nos Pensionnaires de Pontichery : car nous avons crû, Mon R. P. que rien n'étoit plus important pour le salut de cette Nation, que de tenir des Ecoles publiques, où l'on pût élever les jeunes Indiens. L'oisiveté & le défaut d'éducation les plongent d'ordinaire dans les plus grands désordres : abandonnés dès l'enfance à des esclaves, ils apprennent presque au sortir du berceau à commettre les actions qui font le plus d'horreur. En les élevant dans nos Maisons, nous les occupons utilement, nous tâchons de les former aux bonnes mœurs, & de leur inspirer de bonne heure la crainte de Dieu. On leur apprend à lire, à écrire, à dessiner : on leur enseigne l'Arithmétique, le Pi-

lotage, & la Géométrie : ceux qui sont de naissance, y étudient la langue Latine, la Philosophie, & la Théologie. Tandis que j'ai demeuré à Pontichery, j'y ai vû plus de trente Pensionnaires rassemblés de toutes les parties du monde; nous avions deux Européans, l'un qui étoit de Paris, & l'autre de Londres; c'est le fils du Gouverneur Anglois de *Godelour*. L'Afrique nous avoit envoyé cinq jeunes enfans nés à l'Isle de Mascarin. Nous avions de l'Amérique un jeune Espagnol né aux Philippines, dont le pére étoit Général des Galions d'Espagne. Tous les autres étoient du Pégou, de Bengale, de Madras, de Saint Thomé, de Pontichery, de Portonovo, de Surate, & d'Ispahan capitale de la Perse. Dieu a béni nos soins; plusieurs de ces jeunes gens se

sont avancés sur mer, ou dans les Comptoirs de la Royale Compagnie : d'autres sont dans les Ordres sacrés, ou ont embrassé la vie Religieuse.

Ce fut le 9e. de Septembre que nous nous embarquâmes à Pontichery, & le 11. au matin nous mouillâmes à Madras, où Monsieur du Laurens devoit remettre quelques caisses d'argent à un riche Marchand Anglois. Quoiqu'en Europe il y ait guerre entre les François & les Anglois, & qu'on se la fasse aux Indes sur mer lorsque les Vaisseaux se rencontrent, cependant ces deux Nations vivent sur terre dans une parfaite intelligence, ce qui leur est très-utile pour l'exercice de leur commerce. Je fus reçû fort civilement de M. le Gouverneur Anglois : il me pressa de dîner avec lui, & j'eus

bien de la peine à lui faire goûter les raisons qui m'obligeoient de ne pas répondre à son honnêteté.

Après avoir pris congé de M. le Gouverneur, je partis pour Saint Thomé, qui n'est éloigné que de deux lieues de Madras. J'étois dans l'impatience de voir M. Laynes Evêque de cette ville & ancien Missionnaire de Maduré. La bonté & la tendresse avec laquelle ce saint Prélat me reçut, surpasse tout ce que je vous en pourrois dire: son élévation n'a rien changé dans son ancienne facon de vivre: à l'habit près on le prendroit encore pour un Missionnaire de notre Compagnie. Je mangeai le lendemain à sa table, où l'on ne sert jamais que des légumes & du lait.

Le même jour j'eus le bon-

heur de célébrer le Saint Sacrifice de la Messe dans une Chapelle attenante la Cathédrale, où l'on dit que saint Thomas demeura quelque tems. On y garde encore diverses reliques de ce grand Apôtre, entre autres le fer de la lance dont il fut percé, de ses ossemens, & des morceaux de ses habits. Quelques mois auparavant j'avois eu la consolation de considérer à loisir les autres monumens de piété, qui attirent en foule les anciens & les nouveaux Fidéles de toute l'Inde. Les principaux se voyent au grand Mont & au petit Mont. On appelle ainsi deux montagnes éloignées de deux grandes lieues de Saint Thomé.

Le petit Mont est un rocher fort escarpé de trois côtés, ce n'est que vers le Sud-Ouest qu'il a une pente aisée. On y voit deux

Egliſes, l'une qui regarde le Nord vers Madras, & qui eſt ſituée au milieu de la montagne ; on y monte par un dégré de pierre fort ſpacieux, où ſe trouvent deux ou trois détours qui aboutiſſent à une eſplanade de terre qu'on a faite ſur le rocher. De cette eſplanade on entre dans l'Egliſe de Notre-Dame. Sous l'Autel qui eſt élevé de ſept à huit marches, eſt une caverne d'environ quatorze pieds de largeur, & de quinze à ſeize pieds de profondeur ; ainſi, il n'y a que l'extrémité occidentale de la caverne qui ſoit ſous l'Autel. Cette grotte, ou naturelle, ou taillée dans le roc, n'a pas plus de ſept pieds dans ſa plus grande hauteur : on s'y gliſſe avec aſſez de peine par une crevaſſe du rocher haute de cinq pieds, & large d'un peu plus d'un pied &

demi. On n'a pas jugé à propos d'embellir cette entrée, ni même de rien changer à toute la grotte, parce qu'on est persuadé que saint Thomas se retiroit souvent dans ce lieu solitaire pour y faire oraison. Nos Missionnaires ont dressé un Autel vers l'extrémité orientale de la grotte. C'est une tradition parmi le peuple qu'une espéce de fenêtre d'environ deux pieds & demi qui est au Sud, & qui donne un jour fort obscur à toute la grotte, a été faite par miracle, & que ce fut par cette ouverture que le saint Apôtre se sauva des mains du Brame qui le perça de sa lance, & qu'il alla mourir au grand Mont, qui n'est qu'à une demi-lieue de-là vers le Sud-Ouest. Cependant, tout le monde ne convient pas de ce fait, quelques-uns disent

au contraire qu'il fut blessé au grand Mont, tandis qu'il étoit en priéres devant la Croix qu'il avoit lui-même taillée dans le roc, & qu'on y voit encore.

De l'Eglise de Notre-Dame on monte sur le haut de la montagne, où nos Peres ont élevé un petit bâtiment. Il est fondé sur le rocher qu'on a eu bien de la peine à applanir, pour rendre ce petit hermitage tant soit peu commode. Vers le Sud du logis qui est bâti en équerre, est l'Eglise de la Résurrection. On y trouve une Croix d'un pied de hauteur dans un petit enfoncement pratiqué dans le roc, sur lequel est posé l'Autel de l'Eglise. Cette petite Croix, qui est en relief & gravée dans le trou du rocher, à la grandeur près, ressemble tout-à-fait à la Croix du grand Mont. On y remarque

les mêmes prodiges, & si j'ose m'exprimer ainsi, les mêmes symptomes miraculeux. Je veux dire, que quand la Croix du grand Mont change de couleur, qu'elle se couvre de nuages, & qu'elle sue; on voit sur la Croix du petit Mont de pareils changemens, des nuages, & une sueur semblable, mais non pas si abondante. Le P. Sylvestre de Sousa Missionnaire de nôtre Compagnie dans la Province de Malabar, qui demeuré depuis long-tems au petit Mont, m'a assuré qu'il a été témoin oculaire de ce prodige. J'en parlerai plus bas.

On monte à l'Eglise de la Résurrection par un grand escalier de pierre d'une pente fort roide, qui prend depuis le pied occidental de la montagne jusqu'à une esplanade quarrée,

qu'on a pratiquée devant la porte de l'Eglise. A côté de l'Autel vers le Sud, on trouve une ouverture de rocher qui a quatre ou cinq pieds de longueur, un pied & demi de largeur, & cinq à six pieds de profondeur. On l'appelle la Fontaine de S. Thomas. C'est une tradition assez commune dans le pays, que le saint Apôtre qui demeuroit au petit Mont, vivement touché de ce que les peuples qui venoient en foule entendre ses prédications, souffroient extrémement de la soif, parce qu'on ne trouvoit de l'eau que fort loin dans la plaine, se mit à genoux dans le lieu le plus élevé de la montagne, qu'il frappa de son bâton le roc où il étoit en priére, & qu'à l'instant il en jaillit une source d'eau claire, qui guérissoit les malades quand ils en

buvoient avec confiance à l'intercession du Saint. Le ruisseau qui passe maintenant au pied du petit Mont, ne parut qu'au commencement du siécle passé : il se forma par le débordement des eaux d'un étang éloigné dans les terres, qu'une forte pluie fit crever : ce qui produisit ce petit canal, qui dans des tems de sécheresse n'est rempli que d'une eau saumache *, parce qu'à deux lieues du petit Mont il communique avec la mer.

Il y a encore des personnes vivantes qui assurent avoir vû, il n'y a pas plus de 50 ans, ce trou de rocher tel que je viens de le décrire, & ils ajoûtent que des femmes hérétiques y ayant jetté des immondices, pour s'opposer, disoient-elles, a la supersti-

* Eau douce un peu salée par l'eau de la mer.

tion des peuples, l'eau se retira aussi-tôt; & que les femmes, en punition de leur témérité, moururent le même jour d'une colique extraordinaire. On ne laisse pas de venir prendre de cette eau, & d'en boire: les Missionnaires aussi-bien que les Chrétiens assurent qu'elle produit encore des guérisons subites & surprenantes.

Ce fut vers l'an 1551. que le petit Mont, qui n'étoit auparavant qu'une éminence escarpée de rochers, commença à être défriché & applani pour la commodité des Pélerins, ainsi qu'il est marqué sur une grosse pierre, qu'on a ménagée dans le roc, au haut de l'escalier vers le Nord de la montagne. L'Eglise de Notre-Dame y fut bâtie, & on la donna aux Jésuites Portugais. Ceux-ci bâtirent ensuite le pe-

cit Hermitage qui est au haut du rocher, & l'Eglise de la Résurrection, où est la Croix de pierre en relief dont je viens de parler.

Il faut l'avouer, mon R. P. ce petit Mont est un véritable Sanctuaire de dévotion : tout y inspire le recueillement & la piété ; & l'on ne sçauroit parcourir les saints monumens qu'on y trouve, que le cœur ne soit attendri & touché de desirs vifs & pressans de se donner à Dieu.

Le grand Mont n'est éloigné du petit que d'une demi-lieue. Je n'en ai pas mesuré la hauteur, mais il me parut à l'œil trois ou quatre fois plus élevé & plus étendu que l'autre. Il n'y a pas plus de 50 ans qu'il étoit aussi désert que le petit Mont, où il n'y a que deux maisons au bas de la montagne, encore

n'ont-elles été bâties que depuis trois ou quatre ans. Mais à présent les avenues du grand Mont sont toutes pleines de maisons fort agréables, qui appartiennent aux Malabares, aux Portugais, aux Arméniens, & sur-tout aux Anglois. Pendant les deux mois que je demeurai l'année derniere au petit Mont, il ne se passa guéres de jour que je ne visse des Cavaliers, des Caléches, & des Palanquins aller au grand Mont, & en revenir; & l'on m'a assuré que quand les Vaisseaux d'Europe sont partis de Madras, presque la moitié du beau monde de cette grande ville va passer les mois entiers dans ce lieu champêtre.

L'Eglise de Notre-Dame est bâtie au sommet de la montagne. C'est sans contredit le monument le plus célébre, le plus

autorisé, & le plus fréquenté par les Chrétiens des Indes, & sur-tout par les Chrétiens qu'on nomme de Saint Thomé. Ceux-ci qui habitent les montagnes de Malabar, y viennent de plus de deux cens lieues. Ils ont un Archevêque nommé par le Roi de Portugal. C'est maintenant M. Don Jean Ribeiro ancien Missionnaire de notre Compagnie dans le Malabar. Ce Prélat est fort habile dans les langues du pays, sur-tout dans le Syriaque qui est la langue sçavante. La Liturgie des Prêtres Malabares appellés *Caçanares*, est écrite en cette langue. Ces *Caçanares* sont les Curés des différentes Paroisses établies dans ces montagnes, où il y a plus de cent mille Chrétiens, dont quelques-uns sont encore Schismatiques. Les autres furent réu-

nis à l'Eglise Romaine au commencement du siécle passé par M. Don Alexis de Menezes, alors Evêque de Goa, & Visiteur Apostolique. Ce fut lui qui tint le fameux Concile de Diamper *, dont les actes furent imprimés depuis à Lisbonne.

La Croix taillée dans le roc par S. Thomas, est au-dessus du grand Autel de l'ancienne Eglise, qui a été depuis fort embellie par les Arméniens Orthodoxes & Schismatiques, & qu'on appelle maintenant Notre-Dame du Mont. Aussi-tôt que les Vaisseaux Portugais ou Arméniens l'apperçoivent en mer, & qu'ils se voyent par son travers, ils ne manquent pas de faire une salve de leur artillerie. Cette Croix a environ deux pieds en

* Diamper est un Bourg considérable dans le Malabar.

quarré;

quarré; les quatre branches en sont égales : elle peut avoir un pouce de relief, & elle n'a pas plus de quatre pouces d'étendue. J'avois cru sur le témoignage du P. Kirker qu'elle avoit des Paons aux quatre extrémités; mais ayant sçu le contraire par des personnes qui l'avoient examinée attentivement, je voulus l'examiner de près moi-même, & je fus convaincu par mes yeux que le P. Kirker avoit écrit sur de faux mémoires, & que c'étoit effectivement des pigeons, & non des Paons qui se voyoient aux extrémités.

C'est une persuasion générale parmi les Indiens, soit Chrétiens, soit Idolâtres, que cette Croix est l'ouvrage de S. Thomas, l'un des douze Apôtres de J. C. & que c'est aux pieds de la même Croix qu'il expira d'un

coup de lance, dont il fut percé par un Brame Gentil. Paroître avoir d'autre sentiment sur la Mission & la mort de ce grand Apôtre, ce seroit s'exposer à l'indignation & au ressentiment des Chrétiens de toute l'Inde : c'est une tradition constante contre laquelle il seroit dangéreux de s'élever.

On ne peut nier qu'il ne se fasse de continuels miracles à Notre-Dame du Mont : on y voit, comme dans les Eglises d'Europe où il y a des Images miraculeuses, diverses marques de la piété des Fidéles, qui ont été guéris de différentes maladies. Huit jours avant Noël les Portugais célébrent avec beaucoup de solemnité une Fête qu'ils appellent de l'Expectation de la sainte Vierge. Il arrive quelquefois en ce tems-là un

prodige, qui contribue beaucoup à la vénération que les peuples ont pour ce saint lieu. Ce prodige est si avéré, si public, & examiné de si près par les Chrétiens & les Protestans, qui viennent en foule ce jour-là à l'Eglise, que les plus incrédules d'entr'eux ne peuvent le révoquer en doute. On en conviendra aisément par les circonstances suivantes, que j'ai apprises d'un de nos Missionnaires qui en a été deux fois témoin avec plus de quatre cents personnes de tout âge, de tout sexe, & de toute Nation, parmi lesquels il y avoit plusieurs Anglois, qu'on ne soupçonnera pas de trop de crédulité sur cet article.

Il y a environ sept à huit ans que pendant le Sermon qu'on faisoit à la Fête de l'Expectation, où l'Eglise étoit pleine de

monde, il s'éleva tout à coup un bruit confus de gens qui crioient de tous côtés, miracle. Le Missionnaire qui étoit proche de l'Autel, ne put s'empêcher de publier le miracle comme les autres. En effet, il m'assura que cette sainte Croix qui est d'un roc grossier & mal poli, dont la couleur est d'un gris tirant sur le noir, parut d'abord rougeâtre, puis devint brune, & ensuite d'un blanc éclatant. Enfin, qu'elle se couvrit de nuages sombres qui la déroboient aux yeux, & qui se dissipoient par intervalle; & qu'aussi-tôt après elle devint toute moitte, & répandit une sueur si abondante, que l'eau en distilloit jusques sur l'Autel. La dévotion des Chrétiens est de conserver des linges mouillés de cette eau miraculeuse: c'est pourquoi à la priere de plu-

sieurs personnes considérables ; & pour mieux s'assurer de la vérité, le Missionnaire monta sur l'Autel, & ayant pris sept ou huit mouchoirs, il les rendit tous trempés, après en avoir essuyé la Croix. Il est à remarquer que cette Croix est d'un roc très-dur ; & semblable au rocher auquel elle tient de tous côtés ; que l'eau en couloit en abondance, tandis que le reste du rocher étoit entiérement sec, & que le jour étoit fort échauffé par les ardeurs du Soleil.

Plusieurs Anglois Protestans ne pouvant nier ce qu'ils voyoient de leurs yeux, visiterent l'Autel & les environs en dedans & en dehors : ils monterent même sur l'Eglise de ce côté-là, & examinerent avec grande attention s'il n'y avoit point quelque prestige, dont on voulût surprendre la crédulité

des peuples : mais après bien des perquisitions inutiles, ils furent contraints d'avouer qu'il n'y avoit rien de naturel dans cet événement, & qu'il y avoit au contraire quelque chose d'extraordinaire & de divin. Ils furent persuadés, mais ils ne furent pas convertis. Lorsque la sueur commença à cesser, le P. Recteur de S. Thomé envoya un Missionnaire au petit Mont pour examiner ce qui s'y passoit, & celui-ci m'a protesté qu'il trouva la Croix, laquelle est pareillement taillée dans le roc, toute moitte comme si elle venoit de suer; & le bas de l'enfoncement, où elle est placée tout mouillé.

Il y avoit plusieurs années que cette merveille n'avoit paru au grand Mont, & depuis ce tems-là on n'a rien vû de semblable. Les Portugais accoûtu-

més à rapporter tout à leur pays, m'ont souvent assuré que ce phénoméne, quand il arrive, est le présage de quelque malheur dont la Nation est menacée : ils m'en rapporterent divers exemples arrivés dans le siécle passé, & annoncés par cette Croix miraculeuse.

C'est-là, mon R. P. tout ce qu'on peut dire de certain sur les merveilles de ces deux Sanctuaires si célébres dans l'Inde : car on ne trouve plus personne qui parle de l'apparition de S. Thomas le jour de sa Fête.

Je me rendis à Madras le 13 Septembre, & la nuit suivante nous mîmes à la voile. La saison étoit avancée & dangéreuse à cause des vents qui régnent sur ces mers. Nous eûmes d'abord des vents variables, avec lesquels nous élevâmes allant

au Nord-Eſt quart-d'Eſt un peu plus de ſix degrés en latitude ; car la rade de Madras eſt par 13 degrés 13 minutes de latitude Nord.

Le 21 Septembre vers la pointe du jour nous nous trouvâmes à la vûë des montagnes de Ganjam, qui ſont ſituées par 19 degrés 30 minutes. Ce fut alors que les vents nous devinrent contraires, & que l'orage commença à ſe faire ſentir. Nous réſiſtâmes quelque tems à la violence des ondes en revirant de bord de tems en tems, pour perdre moins de notre route. Mais nos précautions furent inutiles, le vent augmenta & ſe jetta au Nord-Eſt quart-d'Eſt. Nous reculions à vûë d'œil, parce que les courans forts nous étoient auſſi contraires que le vent. On jugea à propos d'aller mouiller

un peu près de la terre dans un fond vaseux & de tenue, qui se trouve sur cette côte, jusqu'à ce que le vent redevînt calme. Tout ce que nous pûmes faire, fut d'aller jetter la maîtresse ancre dans un bon fond à 25 brasses vis-à-vis la montagne de Barba, que les Anglois appellent Barüa.

La nuit du 23 au 24. les vents forcérent, & la mer devint si enflée, que le Vaisseau qui étoit peu chargé, fut agité de roulis & de tangages affreux. J'avertis le Maître du Vaisseau nommé Etienne, qu'il ne suffisoit pas d'amener les vergues, comme il avoit fait, qu'il falloit encore mettre les mâts de hune bas. Il me répondit qu'il y avoit pensé, mais que la foiblesse & l'ignorance de l'équipage le mettoient hors d'état de prendre cette

précaution. En effet, vingt Matelots au moins nous eussent été nécessaires pour bien manœuvrer dans la situation où nous étions, & nous n'en avions que dix : encore dans ce petit nombre il ne s'en trouvoit que deux qui eussent été sur mer. On avoit pris les autres à Pontichery parmi les Parias Chrétiens, qui ignoroient jusques aux noms des manœuvres, & qui n'entendoient rien au commandement. On ne s'apperçut de leur ignorance que quand il n'étoit plus tems d'y rémédier.

Il fallut donc avec nos mâts de hune hauts soûtenir toute la furie des vagues & des vents : notre inquiétude devint encore plus grande, lorsque nous reconnûmes que la mâture de notre Vaisseau étoit trop haute. Autre malheur, le grand mât,

bien qu'il fût tout neuf, se trouva pourri en-dedans, parce qu'on l'avoit coupé dans une mauvaise saison. L'horreur de la nuit, la violence des ondes, & le bruit affreux de l'orage augmenterent notre juste frayeur. Cependant, vers les 10 heures du soir chacun alla se reposer, à la réserve du premier Pilote & du Maître du Navire. Un peu après minuit celui-ci vint nous avertir de ne point sortir de la chambre, parce que le grand estay venoit de se rompre: c'est une manœuvre qui va saisir la tête du grand mât, pour l'empêcher de tomber sur la poupe quand on revire de bord. Il ajoûta que le grand mât balançoit fort, & étoit prêt de tomber. Son avis étoit assez inutile, car nous étions tous écrasés, si le grand mât

fût tombé sur la chambre, où nous nous trouvions M. du Laurens, le F. Moricet & moi. Nous sentîmes en ce moment toutes les agitations qui sont ordinaires en de semblables conjonctures, & nous nous adressâmes à Dieu avec toute la ferveur dont nous étions capables. Peu après le courant ayant pris le Navire par le travers, le fit rouler avec violence vers le côté du bas bord. Nous présentions le cap au vent, & une seconde houle le faisant relever avec un nouvel effort, le mât se rompit, & tomba sur le côté gauche du Navire.

Cet accident auquel nous venions d'échapper, fut suivi d'un autre qui n'étoit guéres moins à craindre : quand le mât fut dans l'eau, il se trouva retenu par les haubans, & les vagues

le rejettoient avec violence contre le corps du Vaisseau. On demandoit de tous côtés des haches pour couper les haubans, & il n'y en avoit point dans le Navire, tant il étoit bien pourvû: on eut recours à des sabres, mais ils se trouverent si émoussés qu'ils ne firent nul effet. Enfin, le Pilote voyant que le danger étoit pressant, se saisit du couteau de la cuisine, & à force de coups le mât se détacha enfin des haubans, & fut porté sur le rivage.

Au même tems le Maître du Vaisseau parut couvert de sang. Deux poulies qui étoient tombées avec le mât l'avoient blessé à la tête. Comme nous n'avions point de Chirurgien, le Frere Moricet lava ses playes d'eau de vie, & lui enveloppa la tête d'un linge. Le crâne

n'étant point entâmé, il fut aussi-tôt en état d'agir. Il nous rassura un peu en nous disant que le danger étoit moins grand depuis que le Vaisseau se trouvoit sans mât, parce que le vent avoit moins de prise, & que la maîtresse ancre étoit jettée sur un bon fond de grosse vase.

Cependant, comme l'orage ne s'appaisoit point, nous résolûmes d'implorer par un vœu l'assistance du Ciel. Tout l'équipage se mit à genoux, nous prononçâmes ensemble à haute voix un acte de contrition, après quoi nous promîmes à Dieu de faire chanter une Messe solemnelle de Notre-Dame, que nous prenions pour notre protectrice; de communier à cette même Messe, & de faire une aumône aux pauvres pour le soulagement des ames du Purga-

toise. On songea ensuite à se délasser de ses fatigues, & à prendre un peu de repos. Il fut bientôt troublé par une nouvelle allarme. Le Maître du Vaisseau, qui veilloit pour tout l'équipage, vint sur les quatre heures du matin nous dire la larme à l'œil, que tout étoit perdu; que le cable attaché à l'ancre venoit de se rompre; que le Vaisseau alloit infailliblement échouer à la côte, où la mer brisoit avec furie; qu'il n'y avoit plus que des ancres médiocres, mais qu'elles n'étoient point parées, & que le cable étoit trop foible pour résister à la tempête. Comme nous n'avions point d'autre ressource, on se mit incessamment à travailler, on attacha le cable à l'une des ancres; & après avoir invoqué le saint Nom du Seigneur, on le jetta à la mer.

Le Vaisseau parut s'arrêter tout à coup, au grand étonnement de tout l'équipage; car le vent d'Est, qui nous portoit à la côte, soufloit avec fureur.

Nous demeurâmes ainsi à l'ancre le 24e, & le lendemain le vent se calma. Nous songeâmes d'abord à nous tirer d'un voisinage aussi fâcheux que celui de la montagne de Barba : les ondes étoient si hautes & le tangage si violent, qu'il fut impossible de lever l'ancre. Il fallut donc couper le cable, afin de profiter d'un vent de Sud Sud-Est assez fort, pour nous faire refouler les courans qui nous étoient contraires. Ce parti, quoique nécessaire, nous jettoit dans une autre extrémité ; il ne nous restoit plus que deux petites ancres, & un bout de cable qui n'avoit que 45 brasses de lon-

gueur. La grande vergue avoit été amenée sur le pont dez le commencement de la tempête, avec un tronçon du grand mât d'environ quinze à seize pieds. On hissa la grande voile, & on alla chercher quelque asyle le long de la côte. Aucun de nos Pilotes ne connoissoit cette plage, & nous nous trouvions fort embarrassés, lorsque nous apperçûmes au Sud une grosse Barque qui venoit vent arriere, & qui s'approchoit de nous: c'étoit des habitans de Narsapour qui alloient à Ganjam: ils nous dirent que nous n'en étions éloignés que de huit à dix lieuës, & ils voulurent bien diminuer leurs voiles afin de nous attendre. Etant arrivés à la vûë de Ganjam le 26 Septembre, nous fûmes contraints de mouiller à six lieuës au-dessous du vent

par quinze brasses d'eau.

Nous demeurâmes le lendemain à l'ancre dans une allarme continuelle à cause du grand fond, du peu de cable que nous avions, & de la foiblesse de notre ancre. On fit des signaux pour demander du secours, on tira du canon, on mit le pavillon en berne : mais personne ne paroissoit. Outre le danger où nous étions d'échouer, pour peu que le vent vînt à forcer, nous manquions de vivres, & il ne nous restoit plus qu'un peu de ris & quelques poissons à demi-gâtés.

Dans l'extrême nécessité où nous étions, nous résolûmes d'envoyer à terre le premier Pilote & un jeune Métif : comme nous n'avions point de bateau à bord, ils se mirent sur un radeau, & ils s'éforcerent de ga-

gner le rivage à force de rames, afin d'aller à Ganjam demander des chelingues *, & un Pilote pour nous faire entrer dans le Port au premier tems favorable. Ces pauvres gens exposoient ainsi leur vie avec courage pour l'assurer aux autres. Ils furent portés quatre lieues plus bas sur des rochers où le radeau s'arrêta, & après bien des risques qu'ils coururent, ils gagnerent enfin la terre les pieds tout ensanglantés, de telle sorte qu'il leur fallut trois jours pour se rendre à Ganjam, dont nous n'étions éloignés que de quatre lieues.

Pour nous qui étions restés

* Espéce de chaloupe faite de planches liées ensemble avec du jonc. On s'en sert dans toutes ces côtes, parce qu'elles obéissent, & ne se rompent point lorsqu'elles touchent la barre, au lieu que nos chaloupes s'y brisent.

dans le Vaisseau, nous nous flattions que dès le lendemain ils nous ameneroient du secours & des vivres : mais deux jours s'étant passés sans recevoir de leurs nouvelles, nous ne doutâmes plus, ou qu'ils ne fussent péris sur mer, ou qu'ils n'eussent été dévorés par des Crocodiles. Le 28. nous apperçûmes un Catimaron * conduit par deux pêcheurs, qui venoient droit à nous du rivage. Arrivés à bord ils nous firent les complimens de la Chauderie ** & d'un Capitaine Anglois qui nous offroient leurs services; mais ils ne purent nous rassurer sur la destinée de notre Pilote. Nous les renvoyâmes à la hâte avec des lettres de remerciment que nous écrivîmes à

* Assemblage de deux ou trois piéces de bois leger liées ensemble.

** Gouverneur Gentil établi par le Nabab ou Gouverneur de la Province.

ces Messieurs, par lesquelles nous leur demandions un prompt secours.

Le lendemain 29ᵉ. nous vîmes sortir de l'embouchure de la riviere une grosse chelingue, qui fut bien-tôt rendue à bord. Elle nous amenoit notre Pilote avec six bons matelots du pays envoyés à notre secours par Monsieur Symond Anglois qui faisoit un grand commerce à Ganjam. Le Pilote, après nous avoir raconté ses avantures, nous consola fort, en nous rapportant le plaisir que Monsieur Symond se faisoit de nous rendre service, & les ordres qu'il avoit donné pour nous faire trouver au rivage voisin des voitures qui nous transportassent commodément à Ganjam. Nous les attendîmes jusqu'au coucher du soleil, & nous apprîmes ensuite qu'un ac-

cident imprévu avoit détourné ailleurs son attention.

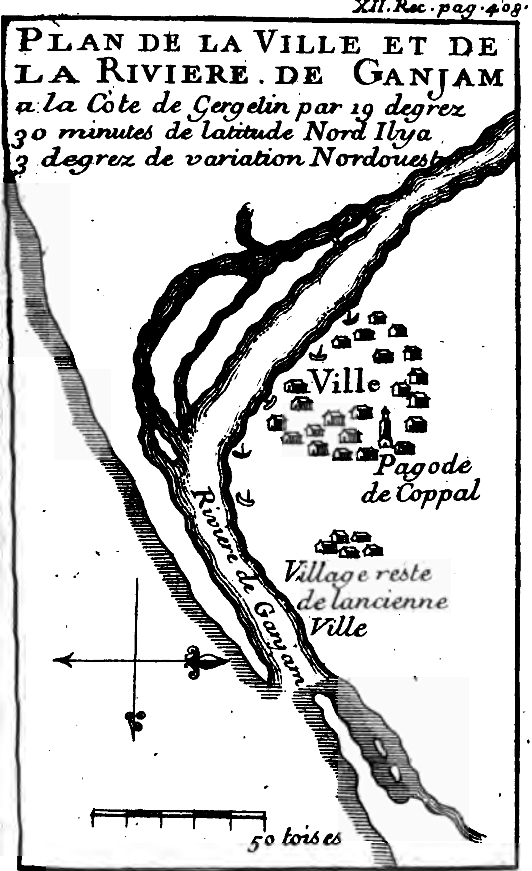
Dans le dessein de voir notre Vaisseau de près, il avoit fait une partie de chasse : il y invita un Pilote Danois qui commandoit un Vaisseau Arménien : le Danois ne se rendit qu'avec peine à son invitation, il sembloit qu'il eût un pressentiment de sa mauvaise destinée. Comme ils passoient auprès d'un étang, Monsieur Symond tira sur un grand oyseau en volant, l'oyseau blessé alla tomber dans une petite riviere qui se jette un peu au-dessus de la Ville dans la riviere de Ganjam. Le Danois y courut, & comme il marchoit sur les bords qui étoient mouillés, le pied lui glissa, & il tomba dans l'eau précisément au seul endroit où cette riviere a dix à douze pieds de profon-

deur, car par-tout ailleurs elle est guéable. Monsieur Symond, & ses gens accoururent au secours du Danois, mais ils ne virent que son chapeau qui flottoit sur l'eau, & que le courant emportoit. Tout le reste du jour se passa à chercher le corps de cet infortuné, & c'est ce qui empêcha M. Symond de nous envoyer des Palanquins, comme il nous l'avoit promis.

Si nous eussions pû prévoir ce contre-tems, nous eussions passé la nuit dans la chelinque, qui demeuroit à sec sur le sable du rivage: mais nous prîmes la résolution de marcher toujours vers la ville dans l'espérance de trouver les Palanquins que nous attendions. Nous eûmes quatre grandes lieües à faire dans des chemins que le sable mouvant rendoit très-difficiles, & une ri-

viere à passer qui étoit fort large & fort profonde. Nous arrivâmes sur les bords de cette riviere fort fatigués. Il n'y avoit ni bateau pour la traverser, ni maison pour nous retirer. Après avoir attendu long-tems, un Anglois que nous envoyoit M. Symond, nous amena enfin deux bateaux, & il nous apprit le chagrin & l'embarras qu'avoit causé le malheur arrivé au Danois.

Nous nous rendîmes le premier d'Octobre chez Monsieur Symond : il nous reçut avec toute la politesse que nous pouvions attendre d'un homme de condition & de mérite, & il n'omit rien de tout ce qui pouvoit nous faire oublier nos fatigues passées. Il me força de prendre sa propre chambre, jusqu'à cequ'il eût fait vuider une maison qui lui servoit de magazin, pour nous


PLAN DE LA VILLE ET DE LA RIVIERE . DE GANJAM
a la Côte de Gergelin par 19 degrez 30 minutes de latitude Nord Il y a 3 degrez de variation Nordouest
Ville
Pagode de Coppal
Riviere de Ganjam
Village reste de lancienne Ville
50 toises

y loger. La Ville étoit si peuplée, qu'on n'y trouvoit point de maison qui ne fût remplie.

Ganjam est une des Villes les plus marchandes qu'on trouve depuis Madras jusqu'à Bengale: tout y abonde, & le Port est très-commode. Dans les plus basses marées, son entrée a toujours cinq ou six pieds d'eau, & neuf ou dix dans les eaux vives. On y bâtit des Vaisseaux en grand nombre & à peu de frais. Nous comptâmes 98 Vaisseaux à trois mâts échoués sur le rivage, & nous en vîmes environ 18 sur le chantier qu'on construisoit tout à la fois. La facilité & l'abondance du commerce y auroient sans doute attiré les Nations Européannes, si la jalousie des habitans ne s'étoit opposée à leur établissement. Ces peuples, bien qu'ils soient sous

la domination Mogole, s'imaginent conserver leur liberté, parce qu'ils sont en possession de ne souffrir aucun Maure pour Gouverneur dans leur Ville. Néanmoins, depuis quatre ou cinq ans ils permettent aux Maures d'y fixer leur demeure : mais ils sont fort en garde contre eux, & bien plus contre les Européans. Il y a deux ou trois ans que M. Symond voulut renfermer sa maison d'une petite muraille de brique : le Gouverneur & les habitans firent aussi-tôt cesser l'ouvrage. « Nous connoissons » bien le génie des Européans, » disoient-ils, s'il leur étoit per» mis d'user de briques pour leurs » maisons, ils éleveroient bien» tôt des forteresses. Aussi n'y a-t-il dans toute la ville qu'une grande Pagode & la maison du Gouverneur Gentil, qui soient

faites de briques ; toutes les autres maisons sont construites d'une terre grasse enduite de chaux par-dedans & par-dehors : elles ne sont couvertes que de paille & de jonc, & il en faut changer de deux en deux ans ; ce qui est assez incommode.

La Ville est d'une grandeur médiocre, les ruës sont étroites & mal disposées, le peuple y est fort nombreux. Elle est située à la hauteur de 19 degrés 30 minutes Nord sur une petite élévation le long de la riviere à un quart de lieuë de son embouchure. Il y a douze ans qu'elle étoit plus considérable par ses richesses & par le nombre de ses habitans : elle étoit alors beaucoup plus proche de la mer ; mais un vent d'Est des plus violens, qui s'éleva vers le soir, fit déborder les eaux de la mer,

qui submergerent la Ville. Peu de ses habitans échappérent au naufrage.

Quoique les Indiens soient superstitieux à l'excès, & qu'ils ayent ailleurs un grand nombre de Pagodes, on n'en voit néanmoins qu'une à Ganjam. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'on a commencé à la bâtir. Cette Pagode n'est autre chose qu'une tour de pierre massive & de figure polygone, haute d'environ 80 pieds, sur 30 à 40 de base. A cette masse de pierre est jointe une espéce de salle, où doit reposer l'Idole quand l'édifice sera fini. Cependant, on a mis Coppal; c'est le nom de l'Idole, dans une maison voisine : là elle est servie par des Sacrificateurs & des *Devadachi*, c'est-à-dire, par des esclaves des Dieux. Ce sont des filles prostituées, dont

l'emploi est de danser, & de sonner de petites cloches en cadence, en chantant des cantiques infames, soit dans la Pagode, quand on y fait des sacrifices; soit dans les rues, quand on proméne l'Idole en cérémonie.

L'histoire du Dieu Coppal est aussi bizarre qu'elle est confuse & embrouillée : ce que m'en ont dit les Brames est plein de contradiction, & n'a nulle vraisemblance. Voici ce qui se rapporte de plus certain. Il y a environ trente ans qu'un Marchand étranger apporta une statue assez mal faite; c'étoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied & demi qui avoit quatre mains : deux étoient élevées & étendues, il tenoit dans les deux autres une espéce de flutte Allemande. Ce Marchand exposa cette figure en vente :

un Prêtre d'Idoles qui l'apperçut, fit publier par-tout que ce Dieu lui avoit apparu, & qu'il vouloit être adoré à Ganjam avec la même solemnité qu'on adoroit Jagrenat. C'est une fameuse Idole qu'on révére dans une Ville éloignée de quinze à seize lieuës au Nord de Ganjam, assez près de la mer. Le songe du Brame passa pour une révélation divine, on acheta la statue de Coppal, & on promit de lui bâtir un Temple célébre. Le Gouverneur Gentil n'eut garde de désabuser le peuple, il trouvoit son intérêt à le confirmer dans son erreur : c'est pourquoi, du consentement des principaux de la Ville, il imposa une taxe générale pour les frais du Temple. C'étoit à qui auroit part à une si bonne œuvre; on m'a assuré que le Gou-

verneur tira sur le peuple plus d'argent qu'il n'en falloit pour bâtir deux Temples semblables à celui qu'il vouloit construire.

Je ne pus découvrir le moindre vestige du Christianisme ni dans la Ville de *Ganjam*, ni dans celle de *Barampour*, qui est encore plus considérable, soit par la multitude & la richesse de ses habitans, soit par le grand commerce qu'on y fait de toiles & de soyeries. Ce qui me fait croire que l'Evangile n'a jamais été prêché dans ces vastes contrées. Il me semble qu'il s'y établiroit aisément, si l'on y envoyoit des Missionnaires. Ces peuples sont d'un naturel docile, ils n'ont qu'un médiocre attachement pour leurs Idoles, sur-tout à *Barampour*, où les Pagodes sont fort négligées. D'ailleurs, cette Ville étant située entre la côte

de *Gergelin* & celle d'*Orixa* ; on y parle communément les deux langues, & de-là on pourroit passer dans l'*Orixa*, où les peuples ont encore de plus favorables dispositions pour le Christianisme. Quelques Brames du pays m'ont assuré qu'il est rare de trouver un *Ourias* qui ait deux femmes, & que c'est parmi eux un libertinage désapprouvé, quand un homme en épouse deux, sur-tout si la premiere n'est pas stérile.

Je vous avoue, M. R. P. que j'étois saisi de douleur en voyant l'aveuglement de ces pauvres Infidéles. Je me suis servi plusieurs fois d'un Interpréte pour leur parler des vérités du salut ; car personne ici n'entend le Tamul. Ils recevoient mes instructions avec ardeur & avec piété : ils convenoient sans peine des infa-

mies de leurs Dieux, & ils les déteſtoient : ils n'avoient pas moins de mépris pour leurs Brames, dont ils connoiſſent les fourberies & l'avarice : ainſi tout favoriſe leur converſion ; la Providence nous fournira peut-être les ſecours néceſſaires pour l'entreprendre. Ce ne ſont pas les Miſſionnaires qui manqueront ; les Jéſuites ne reſpirent qu'à ſe répandre parmi les Infidéles, & à ſe conſacrer à leur ſalut.

Quoique je trouve parmi les peuples de cette côte beaucoup de docilité, je ne puis diſconvenir qu'il régne à Ganjam un déréglement de mœurs qui n'a rien de ſemblable dans toute l'Inde. Le libertinage y eſt ſi public & ſi effréné, que j'entendis publier à ſon de trompe, qu'il y avoit du péril à aller chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la ville ;

mais qu'on pouvoit voir en toute ſureté celles qui deſſervoient le Temple de *Coppal.* Une ſi étrange proſtitution doit animer le zéle des Hommes Apoſtoliques deſtinés à éteindre les flammes de l'enfer, & à allumer par-tout le feu du divin amour.

Barampour eſt à quatre lieues de *Ganjam* ; la Forteresſe y eſt remarquable. Elle conſiſte en deux rochers de médiocre hauteur, qui ſont environnés d'une muraille de pierre preſque auſſi dure que le marbre. Elle a bien mille pas de circuit ; ſes murs vers le Nord ſont baignés d'une petite riviere, qui va ſe jetter dans la mer à une lieue de-là. On nous dit qu'il y avoit ſur la porte une Inſcription ſi ancienne, que perſonne n'en connoiſſoit les caractéres. J'aurois bien voulu la voir, mais les Maures, ſça-

chant que j'étois Européan, ne me permirent pas d'en approcher : ils craignent que les Européans ne s'en emparent, ce qui seroit facile, car il n'y a personne pour la défendre. On m'assura qu'il n'y a guéres que soixante ans qu'un homme du pays avec cent de ses compatriotes, y avoit tenu tête pendant deux ans à une armée formidable de Maures, & que cette poignée de gens n'avoit pû être réduite que par la famine. Tout le plat pays est bien cultivé, sur-tout auprès des montagnes, où le ris & le blé viennent en abondance deux fois l'année, de même qu'à Bengale : mais l'air y est beaucoup plus sain, & les bestiaux y sont plus gras & plus vigoureux.

Pendant le séjour que je fis à Ganjam, je fus témoin d'une cérémonie également supersti-

tieuſe & extravagante. Un vieux Brame, accompagné des deux principales Dames de la ville, ſe rendit auprès d'une petite élévation de terre que les *carias* ou fourmis blanches avoient formée à vingt pas de notre maiſon. Le Brame, après avoir fait diverſes grimaces ridicules, prononça quelques paroles, & jetta de l'eau ſur le monceau de terre. Les femmes vinrent enſuite d'un air fort dévot, & jetterent ſur le même monceau de terre du ris cuit, de l'huile, du lait, du beurre, & quantité de fleurs. Ce manége dura près de trois heures; ces femmes ſe ſuccédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Ayant demandé ce que ſignifioit cette cérémonie, on m'apprit qu'il y avoit là un repaire de ſerpens appellés en Portugais *cobra capella*,

dont la blessure est mortelle, si on n'y applique sur le champ un reméde du pays ; & que ces femmes avoient la simplicité de croire que par leurs offrandes elles préservoient leurs enfans & leurs maris de la piquûre de ces serpens.

Nous étions sur notre départ de Ganjam, lorsqu'on vint me chercher de la part d'un Marchand Arménien qui étoit à l'extrémité. Il n'avoit aucun secours à attendre dans cette ville, car on n'y trouve ni Médecin, ni Chirurgien : c'est le Gouverneur Brame qui fait les fonctions de l'un & de l'autre : il a trois ou quatre recettes très-dangéreuses à prendre; car ou elles rendent la santé en peu de tems, ou si elles ne font point sur le champ leur effet, le malade n'a qu'à se disposer à la mort.

Je me rendis dans la maison de l'Arménien, & après quelques paroles de consolation propres de l'état où il se trouvoit, je m'informai s'il étoit Orthodoxe ou Schismatique. Il m'avoua qu'il étoit Schismatique, mais qu'il ne laissoit pas d'entendre la Messe dans nos Eglises, de se confesser aux Prêtres Catholiques, & de recevoir de leurs mains le Corps de J. C. aussi souvent que de leurs Vertabiets. Les Arméniens qui étoient présens, m'assurerent la même chose. En effet, c'est une pratique suivie universellement des Arméniens dans les Indes, lorsqu'ils se trouvent à Manile ou à Goa, de se confesser & communier dans les Eglises Catholiques avec les Fidéles, sans qu'ils se croyent obligés de renoncer à leur Schisme.

Je fis entendre au malade qu'il

ne pouvoit point en conscience recevoir les Sacremens des Prêtres Schismatiques ; & qu'en se confessant aux Catholiques, il devoit leur déclarer qu'il vivoit dans le Schisme ; qu'il n'étoit nullement en état de recevoir l'absolution, si auparavant il n'abjuroit ses erreurs ; que sans cela l'absolution qu'on lui donnoit lui étoit inutile, & que ses péchés n'étoient pas véritablement pardonnés ; que pour moi je ne pouvois le confesser, encore moins le communier, s'il ne renonçoit au Schisme qui le séparoit de l'Eglise Catholique & Romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut ; qu'il devoit reconnoître un Purgatoire, avouer qu'il est bon & salutaire de prier pour les morts ; enfin, confesser qu'il y a deux natures en Jesus-Christ, qui ne font qu'une seule

Personne divine. Il me répliqua qu'il croyoit être dans une bonne Religion, & qu'il ne condamnoit point la nôtre. « Une telle créance, lui répondis-je, ne » vous justifiera pas devant Dieu: » puisque vous ne condamnez pas » notre Eglise, & que nous ré» prouvons la vôtre, vous devez » prendre le parti le plus sûr: le » moment approche que vous al» lez paroître au tribunal du Sou» verain Juge, & si vous n'ab» jurez vos erreurs, tandis qu'il » vous donne encore le tems de » le faire, vous êtes perdu pour » jamais.

Après un long entretien, où j'employai toutes les raisons les plus propres à le convaincre, Notre-Seigneur lui fit enfin la grace de se reconnoître, il renonça de bonne foi à ses opinions, & il protesta qu'il croyoit

sans hésiter tout ce que l'Eglise Romaine, seule & vraie Eglise de J.-C. professe & enseigne. J'aurois bien voulu lui faire signer sa profession de foy, il y consentoit, mais je ne pouvois la faire écrire que par des Arméniens Schismatiques, dont j'avois sujet de me défier. Je le confessai, & il me parut vivement touché de la grace que Dieu venoit de lui faire.

Le lendemain je fis porter à son logis des ornemens pour y célébrer le saint Sacrifice de la Messe : tous les Catholiques y assisterent ; le malade eut le courage de recevoir à genoux le saint Viatique. Il m'assura ensuite qu'il n'appréhendoit plus la mort, parce qu'il mettoit toute sa confiance dans les mérites de Jesus-Christ. Je l'allai voir encore le lendemain, & l'ayant trouvé à l'a-

gonie, je fis les prieres de la recommandation de l'ame. On m'attendoit au rivage pour m'embarquer dans une chelingue, car notre Vaisseau étoit en rade dès le matin. A peine y fus-je arrivé que nous mîmes à la voile.

Quand je fais réfléxion à la sainte mort de ce bon Arménien, je ne puis m'empêcher d'admirer la conduite adorable de la Providence, qui avoit permis sans doute les malheurs qui nous étoient arrivés, pour nous attirer au Port de Ganjam, & pour ménager à ce Schismatique les moyens de se convertir & de mourir dans le sein de l'Eglise. Ce qui me confirme de plus en plus dans cette pensée, c'est l'aveu que M. du Laurens me fit dans la suite, qu'en moins de quinze jours il avoit fait ses affaires à Bengale aussi avantageu-

sement, que s'il y fût arrivé deux mois plûtôt, ainsi qu'il l'avoit projetté à son départ de Pontichery.

Ayant levé l'ancre de la rade de Ganjam avec un vent de Sud-Est, nous découvrîmes le lendemain matin 26 Novembre la Pagode de Jagrenat, qui est à une lieue dans les terres, & nous fumes par son travers avant le soleil couché. Jagrenat est sans contredit la plus célébre & la plus riche Pagode de toute l'Inde : l'édifice en est magnifique, il est fort élevé, & son enceinte est très-vaste. Cette Pagode est encore considérable par le nombre de Pélerins qui s'y rendent de toutes parts, par l'or, les perles, & les pierreries dont elle est ornée : elle donne son nom à la grande Ville qui l'environne, & à tout le Royaume. On la dé-

couvre en mer de dix à douze lieuës quand le tems est serein. Le Raja du pays est en apparence tributaire du Grand Mogol, il prend même le titre d'Officier de l'Empire. Tout l'hommage qu'on exige de lui, c'est que la premiere année qu'il prend possession de son Gouvernement il visite en personne le Nabab de *Catek*. C'est une ville considérable entre Jagrenat & Balassor. Le Raja ne fait sa visite que bien escorté, afin de se metre à l'abri de toute insulte.

J'aurois souhaité de m'instruire par moi-même des particularités qu'on me racontoit de la Pagode de Jagrenat : mais on me dit qu'on n'y laissoit entrer personne, qui ne fit profession publique d'Idolâtrie : les Maures mêmes n'osent en approcher ; on est sur-tout en garde contre les Fran-

çois. Il passe pour constant dans le pays qu'un François, sous l'habit de Pandaron, entra, il y a environ trente ans, dans le Temple, qu'il y demeura caché, & que pendant la nuit il enleva un gros rubis d'un prix inestimable, qui formoit un des yeux de l'Idole.

Ce Temple est sur-tout célébre par son ancienneté. L'Histoire de son origine est singuliere : voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques Pêcheurs *Ourias* trouverent sur la plage, qui est fort basse, une poutre que la mer y avoit jettée : elle étoit d'un bois particulier, & personne n'en avoit vû de semblable ; elle fut destinée à un ouvrage public, & ce ne fut pas sans peine qu'on la traîna jusqu'à la premiere peu-

plade, où l'on bâtit ensuite la ville de Jagrenat. Au premier coup de hache qu'on lui donna, il en sortit un ruisseau de sang. Le Charpentier à demi interdit, cria aussi-tôt au prodige; le peuple y accourut de tous côtés, & les Brames, encore plus intéressés que superstitieux, ne manquerent pas de publier que c'étoit un Dieu, qui devoit être adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans cette liqueur rouge qui couloit de la poutre: j'ai vû à Ganjam de ces poutres qui venoient des montagnes voisines; quand le bois n'est pas coupé dans la bonne saison, si on le laisse long-tems au soleil, il ne manque pas d'être rongé en-dedans par les vers qui creusent jusqu'au cœur du bois. Qu'on le jette ensuite dans l'eau, il en

est bien-tôt abbreuvé, il s'y fait des réservoirs, & l'eau en sort en abondance quand la hache pénétre un peu avant.

Cette poutre étoit d'un bois rouge. Il y a quantité de ces arbres au Pégou & à Tannasserim; l'eau en pénétrant dans le cœur de la poutre, y avoit pris la couleur du bois, qui ressemble à celle du sang. Ainsi il n'y avoit rien que de naturel dans cette eau rougie; mais ces pauvres Idolâtres, abusés par leurs Brames, étoient ravis d'y trouver du prodige. On en fit donc une statue de cinq à six pieds de hauteur. Elle est très-mal faite, & c'est plûtôt la figure d'un singe que d'un homme; ses bras sont étendus & tronçonnés un peu plus bas que le coude; c'est apparemment parce qu'on a voulu faire la statue d'une seule piéce, car

on ne voit point de ſtatues mutilées dans l'Inde;elles paſſent dans l'eſprit de ces peuples pour monſtrueuſes, & lorſqu'ils voyent de nos images qui n'ont que le buſte, ils reprochent aux Chrétiens leur cruauté de mutiler ainſi des Saints qu'ils révérent.

Le tribut qu'on tire des Pélerins eſt un des plus grands revenus du Raja de Jagrenat. En entrant dans la ville on paye trois roupies aux Gardes de la porte, c'eſt pour le Raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du Temple, il faut préſenter une roupie au principal Brame qui en a ſoin:c'eſt la moindre taxe que les plus pauvres ne peuvent pas ſe diſpenſer de payer. Pour ce qui eſt des riches, ils donnent des ſommes conſidérables. Depuis peu il en coûta plus de huit mille roupies à

à un riche Marchand, qui y étoit venu de Balassor.

On ne sçauroit croire la foule & le concours des Pélerins qui viennent à Jagrenat de toute l'Inde, soit en-deçà, soit en-delà du Gange. Il y en a qui ont fait plus de trois cens lieues, en se prosternant continuellement par terre sur la route, c'est-à-dire, qu'en sortant de leurs maisons ils se couchent tout de leur long, les mains étendues au-delà de la tête, & puis se relevant ils recommencent à se prosterner de la même maniere, en mettant les pieds où ils avoient les mains; ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pélerinage, qui dure quelquefois plusieurs années. D'autres traînent de pesantes & longues chaînes attachées à leur ceinture. Quelques-uns ont les épaules

chargées d'une cage de fer ; dans laquelle leur tête est renfermée.

Vous jugez bien, Mon R. P. que des personnes qui se livrent à de si grandes austérités, sans être soutenues de la grace, deviendroient de fervens Chrétiens s'ils connoissoient Jesus-Christ. Que ne feroient-ils pas ; que ne souffriroient-ils pas pour son amour, s'ils sçavoient ce qu'il a souffert pour eux ! Mais aussi que la vie pénitente & austére des Missionnaires leur devient douce & consolante, quand ils voyent ces pénitens idolâtres en venir à ces excès pour honorer leurs fausses Divinités ! Les Gentils des côtes de Gergelim & d'Orixa ont continuellement Jagrenat à la bouche : ils l'invoquent en toute rencontre ; & c'est en prononçant ce nom qui leur est vénérable, qu'ils font seurement tous

leurs marchés, ou qu'ils prêtent leurs sermens.

Pendant notre petite traversée de Ganjam à la pointe des Palmiers, nous eûmes presque toûjours durant la nuit de petits vents de terre qui duroient jusques vers les dix heures du matin. Sur les deux heures après midi les vents venoient du large; & souffloient jusqu'au coucher du Soleil. Pendant l'intervalle de ces changemens de vent, il nous falloit mouiller, parce que les courans étoient contraires. Ainsi nous fûmes cinq jours à faire environ quarante lieues, sans nous éloigner de la terre de plus d'une lieue.

Nous arrivâmes le jour de saint André à la pointe des Palmiers, & nous la doublâmes vers le soir. Nous avions reconnu la fausse pointe le jour précédent: elle est très-dangereuse dans la

ſaiſon des vents de Sud, parce que l'enfoncement que fait cette fauſſe pointe, eſt tout-à-fait ſemblable à celui que fait la véritable, & tous les jours on s'y trompe, au danger de faire naufrage : car quand on y eſt une fois entré, on ne peut plus guéres s'en retirer. Comme nous n'avions pas pris hauteur ce jour-là, nous crûmes d'abord que la fauſſe pointe étoit la véritable ; mais ayant remarqué que les bords du rivage étoient fort eſcarpés, & ayant apperçu des terres blanches par intervalle, nous reconnûmes auſſi-tôt notre erreur, & il nous fut aiſé de ſortir de ce mauvais pas, parce que c'étoit la ſaiſon où les vents de terre régnent pendant la nuit. Si l'on fait attention à ces remarques, on n'y ſera pas ſurpris. La véritable pointe des Palmiers eſt une terre baſſe & noyée, où il

paroît des arbres éloignés les uns des autres bien avant dans la mer, sans qu'on puisse voir le rivage que d'une maniere confuse.

Après avoir depassé la Pointe des Palmiers, des vents forts & contraires nous obligerent de louvoyer durant sept jours, avant que d'arriver à la rade de Balassor, qui n'en est éloignée que de quinze lieues. Les marées violentes nous faisoient dériver jusques près de *Canaca*, c'est une riviere au Sud-Ouest de l'enfoncement de la Pointe des Palmiers. Ses habitans ont la réputation d'être de grands voleurs.

Pour ne pas perdre de tems à attendre le Pilote-costier à la barre de Balassor, car la saison étoit avancée, M. du Laurens envoya à terre le Maître du Navire : il mit deux jours à se rendre à Balassor, & il vint ensuite

nous joindre à la rade où nous avions mouillé, & où nous pensâmes périr. Celui qui fondoit avoit mal inftruit le Pilote de la quantité du fond; il fit mouiller fur les dix heures du foir, croyant être par quatre braffes. Mais une heure après le Pilote ayant pris lui-même la fonde, pour voir fi l'ancre ne chaffoit pas, il trouva qu'il n'y avoit que fept pieds d'eau, & nous en tirions fix. Nous étions juftement fur la barre de Balaffor, où le fable eft très-dur, & où nous ne pouvions échouer fans faire naufrage. Comme la mer perdoit toûjours, il fit lever tout le monde, & on vira au cabeftan avec tant de diligence, que l'ancre fut haute avant que le Navire eût touché. Dieu nous préferva encore de ce malheur, car nous n'eûmes que le tems néceffaire pour nous mettre au large.

Le lendemain huitiéme de Décembre, aussi-tôt que le Pilote François du Gange fut entré, on leva l'ancre pour aller mouiller ce jour-là même aux pieds des Brasses : on appelle ainsi un grand banc qui occupe toute l'embouchure du Gange ; ces Brasses ne sont que du côté de l'Ouest : du côté de l'Est on peut entrer & sortir du Gange, sans passer sur aucun banc. Nul Vaisseau n'entre jamais par la passe de l'Est, quoique tous y passent en sortant. Une infinité de bancs cachés qui l'environnent & qui s'étendent fort loin dans la mer, rendent cette passe très-dangereuse. Ces bancs forment un canal fort étroit à l'embouchure du Gange, qu'on découvre aisément en sortant, parce que le canal est près des terres ; mais on ne peut le connoître quand on vient du large. Les grands Vaisseaux atten-

dent le demi-flot pour paſſer les deux Braſſes ; & vont mouiller dans un endroit où il y a toûjours cinq ou ſix braſſes d'eau : on l'appelle la Chambre du Diable, parce que la mer y eſt extrémement haute quand le vent eſt violent, & que les Vaiſſeaux y ſont en danger. Les Braſſes ne changent jamais : les petits Vaiſſeaux paſſent la premiere Braſſe qui n'a pas plus de deux lieues, & ſe rendent dans le canal le long de la terre, comme nous fîmes. Nous fûmes plus de dix jours à remonter le Gange juſqu'à Chandernagor, & ce ne fut pas ſans danger. Le vent contraire nous obligeoit de louvoyer pour avancer chemin, à la faveur du flot, & le Navire ayant refuſé de revirer de bord, nous fûmes contraints de mouiller au plus vîte. La poupe, en évitant ſe trouva à ſix pieds d'eau, on

porta une ancre au large, & nous nous tirâmes d'affaire.

La premiere fois que je vins à Bengale, il y a douze ans, il nous arriva un pareil accident sur la même riviere, mais un peu plus bas. On ne sçauroit croire combien de Vaisseaux périssent sur cette riviere, les plus grands y navigent jusqu'à Ougli, c'est-à-dire, plus de quatre-vingt lieues depuis l'embouchure du Gange. Le riche commerce qu'on fait à Bengale, ne permet pas de faire attention à ces pertes fréquentes. Si Dieu me conserve la vie, j'aurai l'honneur de vous envoyer une relation de ce Royaume, le plus riche & le plus abondant de toute l'Inde. Toutes les Nations y apportent de l'argent, & elles n'en rapportent que des effets. Les Anglois seuls y ont apporté cette année plus de six millions d'écus. J'ay l'honneur

d'être avec un profond respect dans l'union de vos saints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur en N.S.
GUY TACHARD, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

TABLE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier ce XII. *Recueil de Lettres Edifiantes & Curieuſes*, & je ne l'ai trouvé, ni moins agréable, ni moins utile que les Recueils qui l'ont précédé. Fait à Paris ce 28 Octobre 1716.

RAGUET.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné, Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ai reçu de notre Révérend Pere Général, permets au Pere J. B. Du HALDE de faire imprimer *le douzième Recueil des Lettres Edifiantes & Curieuſes, écrites des Miſſions Etrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de* JESUS, qui a été lu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la Préſente. Fait à Paris le 9 d'Octobre 1716.

ISAAC MARTINEAU.

PROTESTATION.

POur obéir aux Decrets du Pape Urbain VIII. & des autres Souverains Pontifes, je proteſte que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre, ou de Martyr, aux hommes Apoſtoliques dont je parle dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foi purement humaine.

PRIVILEGE

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT ; Notre bien-amé le Pere J. B. DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé: *Lettres Edifiantes & Curieuses écrites des Missions Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes, faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, sans la permission dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux

Réglemens de la Librairie ; & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur PHELYPEAUX, Comte de PONTCHARTRAIN, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le douziéme de Février, l'an de grace mil sept cent treize, & de notre Regne le soixante-dixiéme. Par le Roi en son Conseil.

FOUQUET.

Registré sur le Registre, N°. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 599. N°. 671. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du 13 Août 1703. Fait à Paris le 16 Avril 1713.

Signé, L. JOSSE, Syndic.